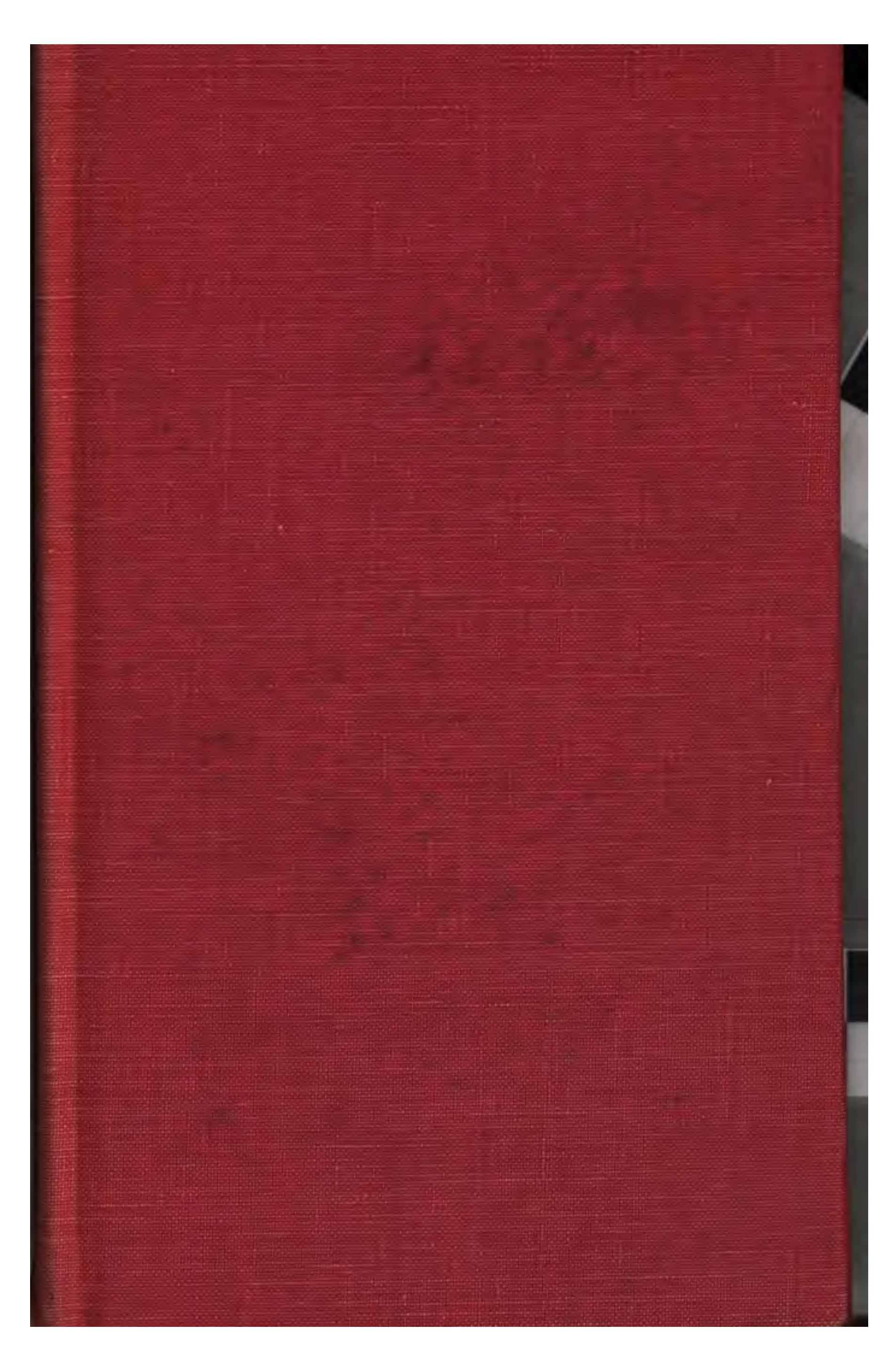





F. W. HACKLÄNDER
Traduit par le Capitaine Léon LE MAITRE
LA
VIE MILITAIRE
EN PRUSSE
4me SÉRIE
La belle SOPHIE et l'Officier de Dragons
(Aventures de corps de garde)
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, Boulevard Saint-Germain

LA

VIE MILITAIRE

EN PRUSSE

(4e SÉRIE)

LES QUATRE SÉRIES

DE LA VIE MILITAIRE

EN PRUSSE

Sont en vente à la même librairie.

Chaque série forme un volume in-18 jésus, et se vend 1 franc.

Première série. — Le Canonnier H... et le sous-officier Dosc.

Deuxième série. — Les bombardiers Tipfel et Ro[illegible]rt.

Troisième série. — Le sous-officier Dose et la Bürgerwehr.

Quatrième série. — La belle Sophie et l'officier de Dragons.

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN

F. W. HACKLÄNDER

LA

VIE MILITAIRE

EN PRUSSE

TRADUITE AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

LE CAPITAINE LÉON LE MAÎTRE

Quatrième Série

LA BELLE SOPHIE ET L'OFFICIER DE DRAGONS

(Aventures de corps de gardes.)

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1871



F. W. HACKLÄNDER
Traduit par le Capitaine Léon LE MAITRE
LA
VIE MILITAIRE
EN PRUSSE
4me SÉRIE
La belle SOPHIE et l'Officier de Dragons
(Aventures de corps de garde)
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, Boulevard Saint-Germain

LA

VIE MILITAIRE

EN PRUSSE

(4e SÉRIE)

« voix. C'est impossible!...... N'est-ce pas, So-
« phie? »

La main que je tiens est donc celle d'une Sophie, se dit l'officier de Dragons. Espérons qu'elle est digne de son nom, et qu'elle est sage.

Les trois jeunes filles qui se trouvaient si inopinément mêlées à cette aventure avaient dansé avec frénésie pendant toute la soirée. Elles se trouvaient donc dans un état d'excitation nerveuse facile à comprendre. Le rôle, que l'aubergiste leur avait fait accepter au nom de la bonne cause, de sauver le greffier, n'était pas de nature à calmer leur agitation. La main de la jeune Sophie tremblait sensiblement. L'officier de Dragons en augura qu'elle ne l'abandonnerait pas et qu'elle lui viendrait en aide. Il se fit un long silence qu'une des voix interrompit par ces mots :

« O chère Sophie, qu'il soit fait selon ton désir!

— Oui, oui, répondit l'autre, c'est toi qui as parlé
« avec l'aubergiste, et nous suivrons ta direction.....
« D'ailleurs, tu es la plus âgée et la plus expéri-
« mentée.

— Diable! pensa le jeune homme, ma protec-
« trice du n° 18 ressemblerait-elle à ma compagne
« de voyage du n° 16? Ce serait jouer de mal-
« heur!.... »

Il se hasarda à toucher, comme par mégarde, le bras qui faisait suite à cette petite main et se sentit tout à fait rassuré.

« Mon sort est entre vos mains, dit-il après une « pause; quels que soient vos ordres, je les exécu« terai. Chassez-moi de votre présence, et je cours à « l'instant me livrer à ceux qui me cherchent.

— Non, non! répondit mademoiselle Sophie, nous « ne voulons pas votre malheur; mais vous pouvez « sans danger rester dans l'antichambre. On n'ira sans « doute pas vous y chercher, et, si cela arrivait, il « vous resterait toujours une ligne de retraite assurée « à travers notre chambre.

— Que votre volonté soit faite! dit le jeune « homme avec un profond soupir. Que vous im« porte, après tout, que je sois découvert? L'anti« chambre est contiguë au n° 16, où demeure « une dame qui est arrivée ce soir avec des offi« ciers. Elle m'entendra nécessairement, quelque « précaution que je prenne, et, alors, je suis un « homme perdu.

— Non, non! cela ne sera pas! dit avec vivacité « la jeune Sophie. Vous resterez ici!.... Cependant « retournez quelques instants encore dans l'anti« chambre.

— A vos ordres, » répondit l'officier. Puis il prit, sur le bouton de la serrure, la petite main, la porta à ses lèvres, y déposa un silencieux, mais tendre baiser, et passa dans l'antichambre.

Lorsque la porte se fut refermée derrière lui, il entendit encore ce même craquement de meuble...., et tout retomba dans le silence.

C'était là une singulière aventure rendue piquante par le mystère et par les ténèbres qui l'enveloppaient.

Que n'eût donné le conquérant pour le moindre rayon de lumière! pour la moindre lueur qui lui eût permis de distinguer personnes et objets! mais l'obscurité de l'antichambre était grande, et plus grande encore celle de la chambre à coucher où il rentrait en ce moment. Cette pièce n'avait qu'une seule fenêtre, dont les épais rideaux verts avaient été tirés. Le silence était profond, et on n'entendait même pas le bruit de la respiration des trois jeunes filles... Attendons un moment, pensa l'officier en s'adossant à la muraille.

De l'étage inférieur montait parfois un murmure de voix ou un bruit de chaises, et au dehors le silence n'était troublé que par les aboiements du chien de garde, qui semblait aller et venir avec inquiétude. Il flairait sans doute les gens suspects qui cernaient la maison.

Après une pause, l'officier dit :

« Oserai-je, avec votre permission, m'asseoir un instant? »

Il entendit à sa droite et à gauche deux légers éclats de rire, et, devant lui, la voix, qu'il connaissait bien :

« Asseyez-vous sur une chaise, dit-elle, si vous en « trouvez une inoccupée. »

Ces rires et ces paroles lui avaient servi à recon-

naître le champ de bataille. Sur sa droite se trouvait une des jeunes personnes ; sur sa gauche était l'autre, et, en avant de son front de bataille, madeselle Sophie occupait le terrain. Il chercha à tâtons une chaise, et en trouva une, mais tout encombrée de vêtements. Au dossier était suspendue une guirlande de fleurs ; sur le siége étaient posées des parties d'ajustement bouffantes et amidonnées, et, en voulant les enlever avec précaution, il laissa échapper un objet qui tomba avec bruit sur le parquet. Il se baissa pour le ramasser ; mais cet objet possédait un long lacet qui s'enroula sournoisement et opiniâtrément autour des molettes de ses éperons. Il ne réussit à s'en débarrasser qu'après quelques instants, et, pendant cette opération, on riait autour de lui, mais de ce rire étouffé qui laisse supposer qu'un mouchoir ou un coin de drap de lit est placé entre les dents. Ce n'était pas fait pour engager le jeune homme à chercher plus longtemps une place pour s'asseoir.

« Je ne veux en rien vous déranger, dit-il avec « un gros soupir. Ah ! si je pouvais seulement sa« voir comment se dénouera cette affaire ! Si je pou« vais seulement prévoir ce que nous amènera la « prochaine heure ! »

Ces paroles ne reçurent aucune réponse.

« Vous avez déjà tant fait pour moi, ajouta l'offi« cier, que c'est à peine si j'ose vous adresser une « nouvelle prière. Il faut pourtant que je sache, en

« cas de besoin, trouver la porte qui conduit dans
« l'autre chambre, car, s'il me fallait fuir tout à
« coup, je ne le pourrais sans faire beaucoup de
« bruit. »

Ces paroles restèrent quelque temps sans réponse, puis la voix connue prononça ces mots :

« L'autre porte est droit devant vous; marchez en
« laissant la fenêtre à gauche, et vous la trouverez. »

Le Dragon suivit cette indication ; mais il se laissa guider par son oreille et appuya un peu trop à gauche.

Plus vers la droite! s'écria la voix avec inquié-
« tude, beaucoup plus vers la droite !

— Ah ! m'y voici ! » répondit-il en se conformant à ce nouvel ordre. Cependant il manœuvra avec tant d'habilité — l'obscurité était profonde — qu'il se trouva enfin à la tête d'un lit.

« Je tiens la porte, dit-il, merci ! Que toute cette
« aventure n'est-elle déjà heureusement terminée!

— Nous le souhaitons aussi ! répondit-on à voix
« basse.

— De tels instants sont terribles, reprit-il, et pour
« vous, Mesdames, plus encore que pour moi... »
Puis il baissa la tête, et murmura ces mots :

« Mademoiselle Sophie, comment vous remercier
« pour tous les services que vous m'avez déjà
« rendus ! »

En ce moment, on frappa avec force à la porte du

n° 17. Personne ne répondit, et on frappa plus fort encore.

« Ils sont là, dit une des jeunes filles. Mon Dieu! « Que va-t-il se passer? »

L'officier avait relevé la tête et écoutait attentivement.

« Ce ne sont pas des soldats, dit-il après un mo- « ment, ils n'auraient pas marché avec tant de pré- « caution dans le corridor.

— Allez cependant, et demandez ce que l'on veut! « ajouta la même jeune fille, près de pleurer. O « mon Dieu ! quelle leçon pour moi! »

On entendit alors l'aubergiste crier à la porte :

« Allons, ouvrez donc! Il n'est que temps! La « maison est entourée de soldats! Cristoph vient de « m'avertir qu'une patrouille est partie de la place « du Marché et s'avance sur nous.

— Laissez-moi entrer! dit une autre voix d'un ton suppliant.

— Eh bien! Que nous veut-on encore? demanda « avec angoisse la jeune fille de gauche. Qui de- « mande encore à entrer? Non, c'est assez mainte- « nant! Jamais pareille chose ne s'est vue!...

— Toute la maison est entourée! répéta l'auber- « giste; mademoiselle Sophie, ouvrez la porte à notre « malheureux ami!

— Mais il est déjà chez nous! répondit la voix de « droite.

— Pour l'amour de Dieu ! qu'est-ce que tout cela « veut dire ? ajouta Sophie à voix basse.

— Ouvrez ! ouvrez ! criait-on à la porte. Il faut « absolument lui donner asile chez vous ! Il ne « peut plus espérer se réfugier dans la maison voi- « sine. On voit de toutes parts briller des armes « dans l'obscurité ! »

Sophie fit un rapide mouvement; mais l'officier se baissa de nouveau, lui prit légèrement le bras, et lui dit, de manière à n'être entendu que d'elle :

« Ecoutez-moi une seconde ; mais, pas un mot, « pas un cri. »

Il lui fallut inventer sur-le-champ un petit mensonge, et il s'en tira avec une audace et une habileté au-dessus de son âge.

« Je ne suis pas celui que vous croyez. Mais, de « grâce, le plus grand silence ! Vos amies doivent « croire que je suis l'individu que vous attendiez. « O Sophie ! pardonnez-moi ma témérité ! Je vous « ai vue ce soir au bal sans que vous m'ayez remar- « qué, et je me suis introduit ici pour vous parler « un moment. Je suis étranger à ce pays et j'em- « porte votre image gravée dans mon cœur. Soyez « discrète; je vais m'éloigner, et personne ne saura « ce qui s'est passé entre nous ! »

La jeune fille resta toute tremblante et poussa un faible soupir. Cependant ses terribles angoisses n'empêchèrent pas son esprit de passer en revue tous les visages étrangers qu'elle avait pu remarquer à la

soirée. Aucun de ces visages n'annonçait une pareille témérité; aucun des hommes de la Bürgerwehr, avec leurs barbes menaçantes, ne lui paraissait capable de prononcer les mots qui avaient résonné si harmonieusement à son oreille.

L'officier s'était relevé et disait aux deux autres jeunes filles :

« Tranquillisez-vous; ce ne peut être qu'un « malentendu, je vais voir ce que cela veut dire. »

Il passa alors dans l'antichambre et ferma la porte derrière lui. Je n'ai pas mission, se dit-il, de saisir le personnage. J'ignore d'ailleurs, si c'est bien le coupable que l'on cherche. Je ne veux donc ni le sauver ni le trahir...

Il se dirigea vers la porte du corridor, tira sans bruit le verrou et entre-bâilla la porte de manière à ne laisser passage que très-juste pour une personne. Tout aussitôt une forme humaine s'introduisit dans la chambre par cette ouverture, et une seconde allait en faire autant, mais il referma la porte et poussa le verrou.

Le nouveau venu s'arrêta au milieu de l'obscurité, en proie à une vague inquiétude, qui fit place à une véritable terreur quand il se sentit vigoureusement saisi au bras et entraîné, dans l'autre coin de la chambre, par le Dragon.

« Herr ! dit l'officier à voix basse. Qui que vous « soyez et quel que soit le motif qui vous amène « ici, sachez qu'il ne reste qu'un moyen de vous

« sauver. Placez-vous derrière la porte, et, quoi « qu'il arrive, immobilité et silence! On ne veut que « votre bien. Votre parole, seulement, que vous ne « m'avez pas vu. »

On entendait claquer les dents du pauvre adjudant et greffier. Il avait compté ne trouver que trois jeunes filles, et c'était à un homme qu'il avait affaire.

« Donnez votre parole, répéta tout bas et avec « énergie la voix d'homme, et mettez-vous derrière « la porte!

— Je vous la donne, » répondit l'Adjudant épouvanté, et il se retira dans le coin qui lui était indiqué.

On comprend aisément qu'il tenait les yeux grands ouverts. Il vit son interlocuteur prendre tranquillement sur une chaise un vêtement et l'endosser, et, quand il reconnut un uniforme d'officier, il sentit ses genoux trembler sous lui. Il se dit en fermant les poings et en grinçant des dents :

« Ah! Fiez-vous donc aux femmes! Elles brodent « nos drapeaux, nos rouges écharpes, et poussent « des cris de haine contre les insolents mercenaires! « Elles rêvent la liberté, et se font les esclaves des « suppôts de la tyrannie! Oh! les belles démo- « crates....! »

Les cruels tourments d'une horrible jalousie lui donnèrent un moment des sentiments de haine contre tout son parti. Il sentit son cœur prêt à

s'ouvrir aux idées monarchiques, et dit avec une rage concentrée :

« Et trois si jolies filles ! »

Le Dragon termina sa toilette, s'approcha de la porte et reconnut que le plus profond silence régnait dans le corridor.

« Pas le moindre bruit ! » dit-il d'un ton sévère au greffier, et il retourna dans la chambre voisine pour y faire ses adieux.

« Eh bien ! qu'y a-t-il? demandèrent les deux voix de droite et de gauche.

— Tout est en ordre, répondit-il. Reposez en « paix ! Je crois pouvoir vous promettre que, si « les soldats viennent, votre chambre ne sera pas « visitée. J'aimerais mieux me sacrifier !.... Sophie, « ajouta-t-il tout bas, pardonnez-moi. Au moment « où je vais vous quitter, ne me refusez pas votre « main pour adieu. »

Elle la lui donna..., quoique à contre-cœur. Il la saisit et y déposa un tendre baiser.

« Je ne vous oublierai jamais. Ne gardez pas de « moi un mauvais souvenir et rappelez-vous ces « mots. *Protection aux malheureux!* Si quelqu'un « vous les redit un jour, vous connaîtrez celui qui « aura eu le bonheur de vous retrouver. »

Il se retira brusquement alors, mais, disons-le, en emportant un profond sentiment dans le cœur.

L'Adjudant était toujours immobile dans son coin, l'oreille tendue, et il laissa échapper un léger soupir.

L'officier écoutait aussi avec la plus grande attention, car, au milieu du silence de la nuit, il croyait distinguer le pas cadencé d'une troupe de soldats. Il courut à la fenêtre et vit s'approcher de la maison une patrouille conduite par le long sous-officier d'Artillerie et suivie par quelques officiers.

Bientôt on frappa à la porte de l'auberge ; des chaises furent remuées précipitamment au rez-de-chaussée; la porte fut ouverte, et les aboiements du chien cessèrent. On entendit alors des voix d'hommes, puis un cliquetis d'armes et des pas sonores dans la salle du rez-de-chaussée. Quelques moments après, ces mêmes pas faisaient trembler l'escalier.

En entrant dans le corridor, l'aubergiste dit :

« Je ne puis m'opposer à ce que vous visitiez ma « maison ; cependant je vous ferai observer que j'ai « ici quelques personnes étrangères, des dames, que « vous ne voudrez certainement pas tourmenter.

— J'en suis bien fâché, répondit le long Edouard; « mais, comme vous jouez tous à cache-cache sous « une couverture, il me faut bien soulever cette cou- « verture sans me préoccuper du sexe et de l'âge. « Lieutenant Wortmann, placez une sentinelle à « chaque porte! Le sous-officier Dose, qui connaît « le coupable, visitera avec moi chaque chambre. »

Ces ordres furent exécutés, et la visite domiciliaire commença.

« Je suis perdu! dit le Greffier en entendant le « bruit des portes, qu'on ouvrait successivement.

— Pas encore! répondit l'officier de Dragons.

— C'est ici le n° 16, dit en riant le long Edouard. « C'est une chambre qu'il faut aussi visiter! Je n'en « suis contrarié que pour mon ami. »

La porte fut ouverte, et le long Edouard s'écria tout stupéfait :

« Ah diable! Continuez à dormir en paix, Madame!

— C'est une nuit merveilleuse..., et combien, qui le sait! » s'écria une voie bien connue.

Tout le groupe s'arrêta alors devant le n° 17. L'Adjudant tremblait; le Dragon tenait tranquillement le verrou.

« Le n° 17, dit l'aubergiste d'une voix mal « assurée, est l'antichambre du n° 18, où dorment « trois jeunes personnes, qui ont assisté au bal de « cette nuit : ce sont les filles d'un propriétaire des « environs.

— De jeunes démocrates! dit le Lieutenant Wort« mann. Il faut les visiter très-sérieusement..., et « il essaya d'ouvrir la porte.

— Elle est fermée en dedans, dit en riant l'officier « de Hussards. Ouvrez! ajouta-t-il en frappant plus « fort à la porte.

— Doucement! doucement! dit le long Edouard. « Eloignons d'abord les soldats. Il faut agir avec « ménagement. Mesdames! cria-t-il alors, je vous « prie d'ouvrir, car nous devons visiter cette cham« bre. »

Personne ne répondit.

« Je vous en supplie, Herr Capitaine! dit l'aubergiste en proie à de mortelles angoisses. Ce sont « trois innocentes jeunes filles.

— Allez frapper à la porte voisine, lui répondit « l'officier d'Infanterie. Nous attendrons qu'elles « soient habillées. Il faut avoir des égards pour le « beau sexe. »

L'aubergiste exécuta cet ordre. Au moment où il s'éloignait, le verrou de la porte n° 17 fut tiré lentement. Cette porte s'ouvrit toute grande, et les lumières éclairèrent une chambre entièrement vide.

Dose entrait déjà, sur un ordre de son supérieur, pour visiter la chambre n° 18, quand tout à coup il se rejeta en arrière. Le long Edouard, l'officier de Hussard et le Capitaine von Stengel en firent autant. Ils paraissaient aussi surpris que s'ils eussent vu un spectre. Ce n'était cependant que leur ami, l'officier de Dragons, qui sortait de derrière la porte et s'avançait vers eux en souriant.

Avant de refermer la porte, il se retourna, et dit :

« Je vous prie de repousser le verrou. » Ce qui fut fait au même instant.

« Toi, ici ? s'écria le long Edouard avec un éton« nement que montrait rarement son calme visage.

— C'est bien moi, en chair et en os, répondit le « Dragon en riant. Mais je trouve qu'il y a peu de « camaraderie, de votre part, à troubler mon repos « pendant la nuit.

— Et combien, qui le sait! ajouta le Capitaine « von Stengel d'un air surpris.

— Tu étais dans la chambre, dans les chambres « 17 et 18.... Toi? oh! c'est incroyable.

— J'ai vécu jusqu'à ce jour sans rien voir de pa- « reil, dit l'officier de Hussards.

— Edouard trouve peut-être que c'est du pur « Meidinger, ajouta le Dragon en riant.

— A Dieu ne plaise! répondit l'officier d'Infan- « terie. Si des aventures de ce genre étaient du Mei- « dinger, ce serait monstrueux.

— A présent retirons-nous! demanda l'autre avec « instance. Ne soulevez pas plus longtemps le voile.

— N°s 19, 20, 21 et 22 sont entièrement vides! » annonça le sous-officier d'Infanterie, et le long Edouard descendit machinalement l'escalier, conduit par son ami.

Le Lieutenant Wortmann retira toutes les sentinelles en disant :

« C'est une maudite aventure! »

Il est de ces bonheurs que notre meilleur ami lui-même ne voit pas sans un certain sentiment d'envie.... C'est ce qu'éprouva le long Edouard après la perquisition infructeuse de l'auberge.

Il s'était arrêté dans la cour, tandis que les Officiers causaient sur l'escalier de l'Arbre-Vert et que le Lieutenant Wortmann réunissait les soldats. Il rajustait son écharpe en silence, lorsque, en levant les yeux vers le ciel qui commençait à s'éclairer, il

surprit les regards du Dragon attachés avec extase sur une des fenêtres du premier étage....

Edouard ne put retenir un profond soupir.... Mais il tendit aussitôt la main à l'heureux camarade, et lui dit :

« Cher ami, il est de ces choses qui sont prodi-
« gieusement Meidingériques, et qui cependant pa-
« raissent toujours nouvelles.... Adieu !.... »

En terminant ce chapitre, il nous faut apprendre au bienveillant lecteur que Maître Gaspard, le petit clerc et le gardien du Rathhaus furent aussitôt rendus à la liberté. Le peloton d'Infanterie se mit en route au petit point du jour. Les six Officiers se séparèrent comme de vrais amis; puis l'Artillerie et la Cavalerie montèrent dans la diligence qui allait partir. Les deux armes se réunirent dans l'intérieur et laissèrent seule avec le conducteur, dans le coupé, la dame au voile et au manteau noir. Les chevaux partirent au grand trot, et, à peu de distance de la ville, ils rattrappèrent le peloton d'Infanterie. Le long Edouard marchait en avant. Il releva mélancoliquement la tête et cria à ses amis :

« Ho! ho! »

Tous les quatre passèrent alors leurs mains par la portière et lui répondirent.

« Au revoir ! à C....! »

Le sous-officier Féodor Dose s'était fait connaître au conducteur comme un collègue, et avait pris place sur le siége à côté du postillon.

CHAPITRE II

Qui apprend au bienveillant lecteur quelle était la dame noire, et donne quelques détails sur sa vie passée. Il se termine par une heureuse arrivée à C.....

Dans l'intérieur de la voiture, les officiers s'entretenaient gaiement de l'aventure de la nuit, et le Dragon lançait de temps à autre, au milieu de la conversation, un coup d'œil ou un mot qui donnait beaucoup à penser. Dose, de son côté, parlait au postillon des perspectives de guerre du moment, et la vieille dame, dans le coupé, semblait goûter les douceurs du sommeil. Elle s'était enfoncée dans son coin, après avoir soigneusement ramené le voile sur son visage. Sa respiration était cadencée et harmonieuse. Le conducteur imitait sa compagne de voyage. La dame, cependant, ne jouissait pas d'un profond sommeil. Souvent elle se redressait, soulevait son voile, regardait la campagne qui s'éclairait peu à peu, et soupirait profondément.

Enfin, les plus hauts sommets des montagnes se dorèrent, et la vallée du Rhin se remplit de vapeurs légères, que les premiers rayons du soleil firent tomber en gouttes de rosée sur la terre et sur la bâche de la diligence.

On approchait du relais. Le conducteur se réveilla,

ôta sa fourrure et jeta un regard indifférent sur les flots brillants du fleuve.

« Oui, oui, dit-il en étendant ses membres autant « que le lui permettait l'étroit coupé, nous arrivons « à U....., Madame, où les voyageurs peuvent prendre leur café. »

Quelques moments après, la diligence s'arrêtait dans la petite ville d'U..... L'officier de Dragons, seul, était resté dans la voiture pour ne pas se retrouver avec la dame du nº 16 ; mais ses camarades le forcèrent à venir avec eux dans la salle à manger. Le hasard voulut qu'il se trouvât assis en face de la dame noire. Lorsqu'elle leva son voile pour déjeuner, il aperçut le coup d'œil narquois que lui lança l'officier de Hussards. Ce coup d'œil semblait demander si les trois jeunes filles de l'Arbre-Vert étaient d'un âge aussi mûr. Le Capitaine von Stengel fit l'empressé et le galant auprès de la dame et lui dit :

« J'ai, Madame, un vague souvenir de vous avoir « vue quelque part...., et beaucoup, qui le sait....

— C'est bien possible, répondit-elle en acceptant « le sucre et le lait qu'il lui offrait, vous connaissez « peut-être mon frère à C...., le Conseiller B.....

— Ah diable! dit le Capitaine d'artillerie en s'in- « clinant; je le pense bien. Nous avons fait en- « semble plus d'une partie de whist au Casino. Je « suis allé quelquefois le voir place Saint-Pierre, « nº 10.

— Parfaitement exact, répondit la dame.

— Le Conseiller B..., place Saint-Pierre, n° 10, « répéta tout pensif l'officier de Hussards; voici des « noms qui ne me sont pas inconnus. Mais, dans « quelles circonstances?....... Oui, oui, c'est une « histoire du long Edouard..... Il y était question « d'une jolie blondine, d'une vieille tante, de jambon « de Westphalie, d'un billet doux, de Rüdesheimer « et d'un prisonnier évadé..... »

La dame noire qui était assise en face de l'officier de Hussards avait une chevelure brune parsemée de quelques fils d'argent. Ce n'était donc pas la jolie blondine, mais bien la vieille tante.

Pour placer quelques mots, l'officier s'informa de la santé du Herr Conseiller et de sa fille.

La tante — car c'était elle — remercia et répondit que, d'après ce qu'elle en savait par lettres, l'un et l'autre devaient se trouver en bonne santé.

« Ma belle dame, dit le Capitaine von Stengel, y « a-t-il déjà longtemps que vous êtes en voyage!

— Depuis plus de deux ans je suis loin de C..., « répondit la dame noire avec un léger soupir, qui « n'eût pas échappé à un observateur attentif. J'é- « tais chez ma sœur, qui habite une propriété dans « le *Mittelrhein*. J'ai désiré jouir de la tranquillité « de la vie des champs.

— Vous avez eu raison, dit le Capitaine von « Stengel. Dieu! que cette vie des champs a de « charmes!

ôta sa fourrure et jeta un regard indifférent sur les flots brillants du fleuve.

« Oui, oui, dit-il en étendant ses membres autant « que le lui permettait l'étroit coupé, nous arrivons « à U....., Madame, où les voyageurs peuvent prendre leur café. »

Quelques moments après, la diligence s'arrêtait dans la petite ville d'U..... L'officier de Dragons, seul, était resté dans la voiture pour ne pas se retrouver avec la dame du nº 16; mais ses camarades le forcèrent à venir avec eux dans la salle à manger. Le hasard voulut qu'il se trouvât assis en face de la dame noire. Lorsqu'elle leva son voile pour déjeuner, il aperçut le coup d'œil narquois que lui lança l'officier de Hussards. Ce coup d'œil semblait demander si les trois jeunes filles de l'Arbre-Vert étaient d'un âge aussi mûr. Le Capitaine von Stengel fit l'empressé et le galant auprès de la dame et lui dit :

« J'ai, Madame, un vague souvenir de vous avoir « vue quelque part...., et beaucoup, qui le sait....

— C'est bien possible, répondit-elle en acceptant « le sucre et le lait qu'il lui offrait, vous connaissez « peut-être mon frère à C...., le Conseiller B.....

— Ah diable! dit le Capitaine d'artillerie en s'in- « clinant; je le pense bien. Nous avons fait en- « semble plus d'une partie de whist au Casin[illegible] « suis allé quelquefois le voir place Saint-[illegible] « nº 10.

prendre sa place dans la diligence, et, quelques moments après, la voiture roulait dans la direction de C....

Les officiers causaient dans l'intérieur; la dame s'était enfoncée de nouveau dans son coin et songeait..... beaucoup au passé, peu à l'avenir. L'auditeur aux bagages! avait dit l'officier de Dragons. Ah! oui, aux bagages! emportant tout amour, toute espérance! Bizarre entêtement d'un frère qui trouve une trop grande disproportion d'âge entre une jeune dame de quarante ans passés et un homme de vingt ans accomplis!

Le bienveillant lecteur se rappelle peut-être l'amour insensé de la tante pour l'Auditeur Schmidt, amour qui avait amené des entrevues secrètes, et enfin ce rendez-vous qui n'avait pas été fort agréable au bien-aimé.

Le frère de la tante, le digne Conseiller, avait fait de sages représentations et démontré aux deux amoureux, par des exemples, que des relations de ce genre n'avaient jamais produit de bons résultats.... Peines perdues! La tante était trop riche, et le jeune homme trop passionné pour qu'il fût possible de leur faire entendre raison.

Nous devons avouer, hélas! que les rendez-vous continuèrent, longtemps encore, entre la tante et l'Auditeur. Ce mauvais exemple eût été dangereux pour la petite Pauline si elle n'avait été douée d'une grande pureté de cœur et d'une grande droiture de

jugement. Pauline, dans beaucoup de cas, fermait très-complaisamment les yeux, et la tante, de son côté, était toujours prise d'un clignotement d'yeux lorsque l'ex-Bombardier Robert prenait congé de la charmante blondine. Depuis sa sortie de prison, Robert avait osé visiter souvent la maison du Conseiller, et, lorsqu'il quittait Pauline, il retenait longtemps sa main, et osait même l'approcher de ses yeux........ sans doute pour mieux voir la bague passée à l'un de ses doigts, car nous ne voulons rien supposer de plus mal.

Mais comme, dans ce monde corrompu, les belles et bonnes choses ne peuvent rester cachées, il arriva un beau jour que le Conseiller tomba au milieu d'un rendez-vous de la tante et de l'Auditeur. Il s'ensuivit une petite scène. Le Conseiller s'efforça de paraître au comble de la fureur, et, dans ce but, il ensevelit tout le bas de son visage dans les profondeurs de sa cravate. Puis il fit ressortir aux yeux de son honorable sœur tout le ridicule de cette intrigue amoureuse et conclut en l'engageant à faire une visite prolongée à sa sœur qui habitait, nous le savons déjà, une propriété dans le *Mittelrhein*. Le frère parla cette fois avec tant de résolution et d'énergie que, quelques jours après, la tante faisait ses malles et se mettait en route.

Le Herr Auditeur Schmidt se conduisit alors plus mal qu'on ne pouvait le supposer. Comme il connaissait le chemin de la cuisine, il osa le prendre

un jour pour se présenter devant Pauline effrayée. Il eut l'audace de lui dire que, depuis le départ de la tante, le bandeau lui était tombé des yeux et qu'il ne comprenait pas comment il avait pu regarder une lune à son déclin quand le soleil se levait radieux à l'horizon.

On s'imagine aisément quel accueil fut fait à une pareille déclaration.

L'infidèle Auditeur Schmidt dut être congédié bien rudement, car sa fuite hors de la maison fut si précipitée qu'il n'avait pas encore repris ses esprits, lorsqu'il se laissa tomber épuisé sur une borne au coin de la place Saint-Pierre.

C'était sur cette borne néfaste que le gros canonnier Schoult avait donné le coup de grâce au Rüdesheimer et au jambon de Westphalie, et que l'ex-Bombardier Tipfel, au comble du désespoir, avait reconnu la grossière erreur qu'il avait commise en remettant à mademoiselle Pauline le billet qui ne lui était pas destiné.

Quant à l'Auditeur Schmidt, il quitta précipitamment la borne après avoir jeté un dernier et long regard à cette maison où il avait espéré trouver tant de bonheur. La pensée lui était d'abord venue de suivre l'exemple de *Toggenburgers;* puis il avait réfléchi que non-seulement la police ne lui laisserait pas le temps de mourir, mais encore qu'elle le conduirait, par mesure de précaution, dans quelque maison de fous. Aussi s'enfuit-il loin

de cette borne de la place Saint-Pierre et de ce quartier de la ville.

Pendant longtemps il ne sut comment fixer son avenir. Un jour, cependant, on put lire dans la gazette un article qui apprenait aux amis et connaissances de l'Auditeur que le Herr Schmidt s'engageait dans les liens du mariage avec mademoiselle ***, fille d'un riche tailleur.

Le Conseiller avait envoyé à sa sœur ce numéro de la gazette avec quelques paroles de consolation et une invitation de revenir réjouir sa maison de sa présence. Telle était la cause du retour de la tante à C...

Malgré une séparation de deux années, son cœur était toujours brûlant, et elle relut bien des fois l'article du journal avant de croire à l'infidélité de l'Auditeur. Cette gazette avait été réunie à une collection de papiers jaunis, de fleurs desséchées et autres menus objets. Tout en voyageant, la tante se livrait au triste plaisir de relire ces vieux papiers. Lorsqu'elle eut terminé sa lecture, elle rassembla soigneusement toutes les lettres et les enveloppa dans la gazette. La diligence côtoyait alors le Rhin. La tante prit tout à coup l'héroïque résolution d'ensevelir dans les belles eaux vertes du fleuve, tombe discrète, ces souvenirs de ses amours et de ses heureux jours passés.

Le petit paquet, lancé d'une main ferme, alla tomber au milieu des eaux, revint à la surface et descendit lentement le courant. La tante le suivit

mélancoliquement du regard. Son ardente imagination lui montrait ce confident de ses amours porté paisiblement par le Rhin et l'Yssel jusqu'à la mer; puis, poussé par un vent favorable, voguant sur l'Océan jour et nuit pendant des semaines et des mois entiers, et, après mille contre-temps, abordant enfin dans une île. Là, sous les cocotiers et les palmiers, était assis un jeune Indien rêveur, qui saisissait le petit paquet. Ce cannibale, plein de sentiments, avait peut-être appris l'allemand quelque part et lisait avec une grande satisfaction ce petit roman. Le cœur du jeune Nègre s'enflammait alors d'un amour qu'il n'avait pas encore éprouvé; désormais, toutes ses pensées appartenaient à la pauvre tante, et il exprimait ainsi l'état de son âme dans son sonore idiome indien :

Un pin solitaire croît dans le Nord,
Sur la froide hauteur;
Il sommeille... dans sa blanche couverture
De glace et de neige.
Il rêve à un palmier
Du lointain pays du Levant,
Qui s'élève solitaire et triste
Au milieu d'une ceinture de rochers brûlants!

Cependant la voiture continuait à rouler comme elle le faisait chaque jour.

Dose avait croisé les bras, et, du haut de son siége, regardait tout pensif à droite et à gauche de la route. Il arrivait dans un pays qu'il avait déjà parcouru comme conducteur, et il reconnaissait cha-

que maison, chaque arbre et même chaque pierre. Il s'enivrait de souvenirs et de poétiques pensées. Les officiers fumaient cigares sur cigares dans l'intérieur, et le conducteur regardait à tout instant à sa montre.

Ils arrivèrent ainsi à C... La diligence franchit avec fracas les ponts-levis et les portes, roula avec un bruit sonore dans les rues étroites et tortueuses et s'arrêta enfin devant l'hôtel de la poste.

Dose s'élança à terre du haut de son siége, courut ouvrir la portière de l'intérieur et fit descendre les officiers. Le conducteur enleva la vieille dame dans ses bras; elle avait à peine touché le sol qu'une jeune dame descendait de sa voiture, saisissait la tante à son tour en riant, la pressait contre son cœur et l'embrassait. Un vieux Herr parut au même moment, lui prit les deux mains, la fit monter dans sa voiture et donna son adresse au conducteur.

Le Herr avait une physionomie digne et affable, et, quand il parlait, il enfonçait souvent son menton dans une large cravate. La jeune dame avait un visage ouvert et aimable, une chevelure blonde, et montrait une vivacité charmante; elle riait et battait des mains tout à la fois, caressait souvent le visage ou les mains de la tante et paraissait toute joyeuse de la revoir.

Tous les trois étaient assis dans la voiture et attendaient pour partir quelques menus bagages de la tante, lorsqu'un jeune officier de l'artillerie à cheval

se présenta à la portière restée ouverte et salua avec grâce. La tante regarda avec surprise ce visage qui ne lui était pas inconnu; le vieux Herr fit un signe de tête amical, et la jeune dame blonde poussa l'audace, en présence de son père, jusqu'à tendre à l'officier deux petites mains qu'il porta avidement à ses lèvres.

La tante fut scandalisée et jeta un regard interroteur à son frère.

« Le Lieutenant Robert, un de nos bons amis, » dit le conseiller en présentant le jeune homme.

Pourquoi Pauline fut-elle prise alors d'un fou rire ? Pourquoi, de sa petite main, cingla-t-elle d'un air railleur le coussin de soie de la voiture? Pourquoi vit-on passer sur le visage de l'officier d'Artillerie comme le reflet d'un agréable souvenir?... Le Conseiller l'ignorait; la tante n'y songeait pas, car son cœur eût été déchiré.

C'était la voiture dans laquelle l'ex-Bombardier Robert avait un soir audacieusement pénétré; c'était la voiture dans laquelle il avait vu Pauline pour la première fois.

La calèche roulait alors dans les rues vers la place Saint-Pierre. Pauline s'était rejetée dans son coin et continuait à rire intérieurement; elle battait de ses petits pieds le tapis et pensait avec bonheur à cette course nocturne, à leur effroi quand la bougie avait été allumée, à la barraque des figures de cire et à la colère de la pauvre tante.

L'officier d'Artillerie était allé rejoindre ses camarades dans la cour de la poste, et ils se réjouissaient tous de se retrouver à C...

« A propos, Robert! dit l'officier de Hussards, de-
« vine donc qui nous avons rencontré la nuit der-
« nière et avec qui nous avons eu une foule d'aven-
« tures dont nous sommes tous sortis avec hon-
« neur?..... Ton cousin, le long Edouard!

— Comment! Vous l'avez-vu? répondit le Lieu-
« tenant Robert, je n'ai pas encore eu ce bonheur.
« Depuis trois jours que je suis arrivé ici, j'ai eu à
« m'occuper de choses plus importantes que d'aller à
« sa recherche.

— C'est facile à comprendre! dit l'officier de Dragons, en indiquant du regard la direction qu'avait prise la voiture du Conseiller.

— Hier, je suis allé pour le voir; mais il était
« parti. Il revient donc?

— Probablement demain soir. Il aura une fa-
« meuse étape et ne s'amusera pas en route... Nous
« donnons-nous rendez-vous quelque part?

— Voulez-vous, reprit le Lieutenant Robert, que
« nous allions l'attendre au corps de garde de la
« porte du sud, par laquelle il doit passer? Nous lui
« ferons raconter ses aventures.

— Bravo! » répondirent les autres, et ils se quittèrent en échangeant un amical *Au revoir*.

Le Capitaine von Stengel n'avait pas encore fini

avec ses bagages, et Dose attendait le moment favorable de prendre congé de son supérieur.

« Ah ! mon cher sous-officier, dit le capitaine, « voici le Lieutenant Robert, pour lequel vous avez « une lettre.

— Pour moi ? demanda l'officier d'Artillerie.

« De la part du nouveau secrétaire de la poste, « Tipfel ! répondit Dose en prenant la position mi- « litaire.

— Ah, de lui ? dit en riant Robert. Je vous re- « mercie. Venez me voir un de ces jours ; vous de- « vez avoir à me parler bien longuement de ce bon « gros garçon.

— Et vous n'oublierez pas mon adresse ! dit le « Capitaine von Stengel. Demain matin, à neuf « heures, au rapport ! Je vous ferai habiller... et « bientôt, qui le sait ! Tout le matériel est au grand « complet et nous avons besoin de bons sous-offi- « ciers ! »

Ils se séparèrent alors, et Dose, heureux d'être arrivé au but de ses désirs, s'avança droit et fier, par des rues qu'il connaissait, vers un petit hôtel : *Au Vieux Canon!* Il y avait, jadis, pris ses repas, et il songeait maintenant à l'honorer de sa présence.

CHAPITRE III

Où l'on voit que le temps, dans sa marche, apporte des changements, même à un corps de garde d'Officier. — Le long Édouard raconte une intéressante aventure; il est interrompu par le sous-officier du poste.

Le corps de garde de la troupe de la porte *** n'avait pas subi le moindre changement depuis bien des années. Il en est de ces lieux comme des régiments, où les soldats se renouvellent sans que le drapeau change, car, dans un corps de garde, le lit de camp, la table, la cruche, lorsqu'elle est cassée, et le cahier d'observations, lorsqu'il est rempli, sont remplacés par d'autres absolument semblables, de sorte que rien ne paraît jamais changé dans l'intérieur d'un corps de garde.

Quel sentiment étrange on éprouve en revoyant, après quelques années, un de ces postes où l'on a vécu et souffert! Nulle part on ne retrouve son passé plus vivant. On revoit le sous-officier assis sur la même chaise, devant le même cahier, couvert de graisse et de poussière. Son attitude est toujours la même. C'est la même physionomie; c'est le même langage. Tout est de tradition et se transmet, avec le drapeau, de génération en génération. Là, dans un coin, des fantassins jouent aux cartes; à côté

d'eux sont assis des Dragons, la tête appuyée sur leur sabres, et causant à voix basse. L'air qu'on y respire est le même qu'autrefois et nous ramène aux mêmes impressions. Un rayon de soleil pénètre dans l'intérieur et dessine, comme jadis, sur le lit de camp, le même triangle brillant. Est-il bien possible qu'il y ait déjà des années que nous avons quitté ce poste?.. N'est-ce pas plutôt, après une absence de quelques instants, que nous y rentrons pour avertir le sous-officier de notre retour?...

Cependant dans le corps de garde de l'officier s'étaient opérés quelques changements, presque insignifiants, il est vrai, mais qui n'eussent pas échappé à l'œil d'un habitué. Ainsi avait disparu la lithographie du fantassin en grande tenue portant les armes à son Lieutenant. Il n'était pas là non plus, l'essuie-main d'une propreté douteuse, qui était suspendu à côté du miroir. Mais c'était surtout ton absence que l'on remarquait, ô guitare bien-aimée, avec ton ruban jadis bleu de ciel! Vu la gravité du moment, une consigne toute neuve s'étalait dans un cadre massif. L'encrier, enseveli jadis sous les cendres de tabac, comme une ville sous la lave, élevait maintenant, avec fierté, son front brillant au-dessus d'une belle encre noire. Enfin deux cartes géographiques s'étalaient sur les murailles. L'une représentait l'Allemagne tout entière, l'autre la *Patrie* seulement. Sur la première, on voyait tracées différentes lignes indiquant les marches et les posi-

tions, car on savait déjà où devaient se réunir toutes les troupes mobilisées, et sur quel point de la terre allemande allaient d'abord résonner les canons. La discipline la plus sévère régnait partout. On ne jouait plus ni aux cartes ni aux dés, et, depuis que la guitare avait disparu, la sentinelle devant les armes n'entendait plus, au milieu du silence de la nuit, les doux *Lieds* qui avaient si souvent réjoui le cœur de ses devanciers dans des temps plus heureux.

Le corps de garde avait cependant d'aussi nombreux visiteurs, ce soir-là, que lorsque nous fîmes sa connaissance. Le bienveillant lecteur se rappelle que, la veille, dans la cour de la poste, les officiers avaient pris pour lieu de rendez-vous le corps de garde, afin de ne pas manquer l'arrivée du long Edouard. Ils étaient assis en ce moment sur le vieux sopha et sur les mauvaises chaises, et causaient pour tuer le temps.

Le chef de poste avait échangé depuis peu de temps ses galons de Sergent-major contre l'épaulette de Lieutenant, et c'était la première fois qu'il montait la garde dans ce poste comme officier. Il était sévère et zélé dans le service. Aussi, quoique flatté de la visite de jeunes officiers d'avenir, prévoyait-il, à son grand regret, que son corps de garde serait bientôt profané soit par de copieuses libations, soit par d'effrénées parties de cartes. Le Lieutenant Schmauder était grand, maigre et anguleux. Le principal ornement de son visage était un

long nez osseux, que dépassait encore une moustache rousse, hérissée et menaçante. Il était ceint de son écharpe comme pour la parade, et, s'il ôtait parfois son pickelhaube, ce n'était que pour se moucher à la dérobée dans le mouchoir à carreaux bleus qui en garnissait l'intérieur.

Les autres Officiers, les deux lieutenants de Dragons et de Hussards et le Lieutenant Robert, avaient pris place autour de la table. Ce dernier venait de lire à haute voix quelques passages d'une gazette qu'il repliait et remettait dans sa poche.

« D'après mon calcul, dit l'officier de Hussards,
« Edouard ne peut pas être ici avant deux heures.

— C'est bien long, ajouta Robert. Si encore nous
« pouvions faire une partie de whist en attendant.
« Qu'en pensez-vous, Herr camarade? dit-il en se
« tournant vers le chef de poste.

— Je ne connais pas ce jeu, répondit le Lieute-
« nant Schmauder; d'ailleurs, il n'y a pas de cartes
« ici.

— Rien n'est plus facile que de s'en procurer, ri-
« posta le Hussard. Il suffit d'envoyer à quelques
« pas d'ici, à l'*Oie-d'Or*, on en trouvera.

— Ce serait parfait, » ajouta l'officier de Dragons.

Cette proposition mit mal à l'aise le Lieutenant Schmauder.

« C'est vrai, dit-il, mais il me serait désagréable
« d'être surpris à mon poste, au milieu de jeux de
« cartes, par le Capitaine de ronde.

— Qui est de ronde aujourd'hui ?

— Le capitaine C...

— Oh ! alors, soyez sans crainte! dit le Dragon. « Il joue aux cartes avec passion.

— Oui, peut-être en dehors du service, répon- « dit avec angoisse Herr Schmauder ; mais assuré- « rément jamais au corps de garde.

— Bah! bah! laissez donc!

— Mes Herrs! dit le Lieutenant Schmauder après « un petit instant de réflexion, si vous voulez « jouer, je vous propose une partie de dominos ; j'ai « ici un jeu dans le tiroir de la table.

— Des dominos? s'écria l'officier de Hussards. « Fi donc! au diable! »

Le Dragon haussa les épaules avec un dédain superbe ; mais le Lieutenant Robert ajouta :

« Que faire? Quand le diable est affamé, il se « contente même de mouches. Va donc pour le do- « mino ! »

Le chef de poste tira aussitôt une petite boîte, et répandit les dominos sur la table.

« Je ne connais pas de jeu que l'on puisse jouer à « quatre, dit Robert.... En connaissez-vous un ?

— Oui, dit négligemment l'officier de Dragons. Il « y en a plusieurs. D'abord l'insupportable *Emma-* « *nuel*, puis l'ennuyeux *soixante et onze*.

— Le soixante et onze, reprit l'officier de Hus- « sards ; c'est un jeu fait pour tricher à plaisir.

— Mais nous agirons loyalement, dit Robert en

« riant. Nous jouerons sans tricher, n'est-ce pas, « Herr camarade ?

— C'est bien ma pensée ! » répondit Herr Schmauder.

Chacun prit alors six dominos ; le plus fort domino eut la pose, et la partie commença.

Nous ignorons si le bienveillant lecteur connaît le soixante et onze.

C'est un des jeux les plus calmes et les plus fastidieux qu'il y ait. On croit qu'il fut inventé par un médecin qui voulait éviter toute espèce de surexcitation à ses malades. On est assis autour d'une petite table, regardant sans scrupule dans le jeu de son voisin, et l'on se donne ensuite l'innocent plaisir de lui boucher ses doubles. On se dispute pour la pose, chacun voulant naturellement se débarrasser le premier de ses dominos. On joue en véritable égoïste, sans se préoccuper de personne. Ce jeu se nomme encore *jeu des Monténégrins.* Un grand savant allemand, digne de foi, nous a affirmé que c'était le jeu favori du Vladika de Montenegro, qui avait coutume de le jouer, après dîner, avec ses vassaux.

Cette partie fut jouée sans entrain dans le corps de garde, et, au bout d'une demi-heure, l'officier de Hussards jura qu'il avait plein les yeux de ces insipides dominos. Les dominos furent jetés de côté, et on allait reprendre la conversation quand on entendit au dehors un léger bruit de tambour. Peu après on distingua les pas cadencés d'une troupe de fantas-

sins qui traversaient le pont-levis et en même temps le cri. « Aux armes ! » retentit. En un instant tout le monde fut dehors. Le lieutenant Schmauder aligna les rangs de sa troupe. Les deux officiers de Cavalerie et Robert se portèrent en toute hâte à la rencontre de l'Infanterie, pour serrer cordialement la main de l'officier qui marchait en tête.

Le long Edouard ne fut pas peu surpris de trouver là ses amis. Quand ils lui dirent qu'ils étaient venus à sa rencontre pour causer une couple d'heures avec lui dans le corps de garde, son visage mélancolique sembla s'animer; mais un léger nuage passa sur son front quand il aperçut le Lieutenant Schmauder. Néanmoins, il donna l'ordre au Lieutenant Wortmann de conduire le peloton à la caserne, et entra, avec ses amis, dans le poste de l'officier de garde.

Il n'avait pas monté la garde à ce poste depuis longtemps et ne connaissait pas les modifications apportées à l'intérieur. Il parut désagréablement surpris de voir des cartes géographiques et surtout un jeu de dominos. Il mit ses deux mains sur les hanches, regarda autour de lui en secouant la tête, et dit à l'officier de garde qui était de sa compagnie :

« Cher Schmauder, vous faites votre service « mieux que personne ; mais, quand on porte l'é- « paulette, il faut savoir offrir une cordiale hospi- « talité aux camarades dont on reçoit la visite. C'est « aujourd'hui que vous montez votre première

« garde avec le titre de Lieutenant royal. Vous rap-
« pelez-vous le jour où vous avez monté votre pre-
« mière garde comme sous-officier?..... Tout le
« poste, y compris le sous-officier, se trouvait en
« si bel état, que l'on répondit à l'enseigne de ronde,
« votre serviteur ici présent : « Tout va très-bien....
« Que les rondes supérieures et autres aillent au
« diable ! »

— C'est vrai, balbutia Herr Schmauder, mais c'é-
« taient des folies de jeunesse.....

— Qui ne se renouvelleront plus, ajouta avec
« gravité le long Edouard. Cependant, comme c'est
« la première fois que vous êtes de garde ici, vous
« pouvez sans inconvénient vous permettre de lé-
« gères libations. Et c'est nous.... bien entendu !...
« qui vous invitons amicalement, comme nouveau
« camarade.

« Je pense que vous ne refusez pas.... Faites en-
« trer un de vos hommes. »

L'officier de garde se rendit d'assez mauvaise grâce à ce désir, et le long Edouard se laissa tomber sur un siége pour signer un *Bon de consommation.* Une demi-heure après, un punch parfumé envoyait les joyeux reflets de ses flammes dans tout l'intérieur du poste, sur les vieilles cartes suspendues aux murailles et jusque sur le visage de mauvaise humeur du Lieutenant Schmauder.

Les assistants choquèrent gaiement leurs verres. Lorsque le long Edouard eut ranimé ses forces,

épuisées par une longue étape, il se félicita de revoir son cousin Robert orné de belles et brillantes épaulettes.

« Il est inutile, cher jeune homme, de te demander « comment tu as attrapé l'épaulette. Tu es entré, « comme tant d'autres, à la grande école ; tu as un « peu étudié, subi ton examen et te voilà officier.... « C'est une histoire bien connue.

— Oui, cher ami, ajouta Robert en riant ; c'est « du pur Meidinger.

— Je t'affirme que tu rabâches, reprit gravement « le long Edouard. Tu abuses vraiment du nom de « ce noble homme. Remercions Dieu que tu sois « heureusement sorti de ton examen ; mais je suis « bien persuadé que tu as dû y laisser jusqu'à ta « dernière idée.

— C'est vrai, ils m'ont saigné à blanc.

— Il en est revenu, dit en riant l'officier de Dra« gons, complétement à sec, comme un citron dont « on a exprimé tout le jus.

— Meidinger! murmura Edouard, en laissant « tomber mélancoliquement la tête dans sa main.... « As-tu, dit-il à Robert après une pause, entendu « parler de nos aventures dans ce maudit nid, là« bas?

— Ah! tu me rappelles de beaux exploits, répon« dit Robert en riant aux éclats. Vous avez fait de « belle besogne! on empoigne deux démocrates, et, « la chandelle allumée, on ne voit plus qu'un pauvre

« tailleur et un inoffensif écrivassier. C'étaient des « cavaliers qu'il fallait envoyer là-bas!

— Mon cher ami, dit le long Edouard avec un « peu de hauteur, tu es revenu bien plat de la « grande école....... »

Après une pause, il ajouta en souriant:

« C'est une diabolique aventure, qui a donné beau- « coup d'ennuis, mais aussi quelques plaisirs.

— Le bon souper? dit le Dragon, dont l'attention « fut subitement éveillée.

— Ou-ou-oui! Le souper, répéta Edouard, mais, « par-dessus tout, la journée de marche d'hier. Je « raconterai mon aventure si quelqu'un de vous « m'offre un très-bon cigare, mais il faut qu'il soit « excellent.

— Meilleur que les tiens, riposta le Dragon en ou- « vrant son porte-cigares. Je n'use pas du canail- « leros de la régie. Fi donc!

— Au diable vos mauvaises plaisanteries! dit le « long Edouard d'un air de reproche. Si vous com- « mencez les hostilités à la veille d'être mobilisés, « que ferez-vous après deux jours de marche en « pays ennemi!

— Comme toi hier et avant-hier.

— Précisément. Maintenant écoutez-moi : je che- « minais humblement à pied, lorsque, à quelque « distance du lieu célèbre où s'était passée l'aven- « ture nocturne, vous m'avez dépassé fièrement en « diligence. J'aurais pu, au nom du service du Roi,

« vous arrêter pour vérifier vos papiers; mais je ne « vous ai pas jugés assez importants pour cela. Je « poursuivais donc tranquillement ma route; le « tambour faisait par intervalles résonner sa caisse; « les soldats débitaient leurs plaisanteries et chan« taient; je comptais les pierres du chemin et calcu« lais la distance qui nous séparait encore de F..., « que notre feuille de route nous assignait comme « gîte d'étape. Nous occupions presque toute la lar« geur de la chaussée, car la route était déserte.

« Vers dix heures du matin, nous entendîmes rou« ler une voiture derrière nous. Comme cette voi« ture pouvait bien venir du lieu suspect, Wor« tmann fut d'avis de l'arrêter et de la visiter. Elle « pouvait en effet cacher quelque fugitif sous un dé« guisement.....

— De tailleur? dit en riant le Dragon.

— De tailleur ou de tout autre personnage, » répondit tranquillement le long Edouard en laissant échapper un fin sourire.....

« La voiture approchait, mais elle fut obligée de « ralentir sa marche et de ne plus avancer qu'au « petit pas des chevaux, parce que, d'après l'ordre « de Wortmann, les soldats continuaient à occuper « toute la largeur de la chaussée. Wortmann et « moi prîmes place de chaque côté de la portière « et demandâmes au postillon d'où il venait. — Il « nous répondit naïvement qu'il venait du lieu d'où « nous venions nous-mêmes. Son véhicule était un

« assez confortable char à bancs, avec des portières
« garnies de rideaux de cuir hermétiquement fermés.
« Sur notre ordre, il descendit de son siége et tira
« un des rideaux. Nos regards plongèrent aussitôt
« dans l'intérieur de la voiture....... Trois jolies
« filles y étaient assises......

— Diable! dit l'officier de Hussards.

— Trois jolies filles? demanda le Dragon en re-
« doublant d'attention.

— Trois très-jolies filles! répéta le long Edouard.
« Deux brunes, avec de beaux yeux brillants, de
« frais et gracieux visages, et une ravissante blonde,
« qui possédait la plus splendide chevelure que j'aie
« jamais vue, un teint plus éblouissant que la neige,
« et, chose merveilleuse, des yeux noirs pleins de
« flammes. Elles étaient très-belles toutes les trois;
« mais la blonde avait particulièrement touché mon
« cœur. Je dois avouer qu'il m'a été donné rare-
« ment d'admirer tant de jeunesse dans le regard,
« tant de fraîcheur sur le visage et sur les lèvres.
« Quant à leur taille, il était très-difficile d'en juger
« dans la voiture; mais je suis fin connaisseur, un
« coup d'œil me suffit, vous le savez, et je jurerais
« de la perfection des proportions. Les deux brunes
« étaient sveltes et peut-être un peu maigres; mais
« la blonde, quoique svelte, avait des formes arron-
« dies.

— Eh bien? demanda le Dragon avec empresse-
« ment, et tu leur as parlé?

— Tu me connais, répliqua le long Edouard. Je « leur ai parlé aussi gracieusement et aussi galam- « ment que le permettait la circonstance. Dans les « quelques mots que je leur adressai, je concentrai « une masse insensée d'amabilités. Je m'excusai « d'être obligé de les arrêter sur la grande route et « en rejetai la faute sur les événements bizarres dont « nous avions été témoins pendant la nuit qui ve- « nait de s'écouler.

— Tu leur as donc parlé de la nuit passée? de- « manda l'officier de Dragons.

— Sans doute. Et, lorsque j'abordai cette question, « deux des jeunes filles échangèrent à la dérobée un « sourire espiègle; mais la troisième — vous savez « que rien ne m'échappe — perdit contenance, et, « toute confuse, regarda en rougissant dans la cam- « pagne.

— Comme Edouard raconte divinement! dit l'of- « ficier de Dragons, avec un rire forcé. Son récit est « plein de vie, mais je le crois de pure invention..... « Tu disais donc qu'une des deux brunes regarda « toute troublée dans la campagne?

— Je n'ai pas dit cela, répondit le long Edouard.

— C'était donc la blonde? demanda le Dragon. « C'était naturellement sur le cœur de la plus belle « que tu devais faire impression. O mortel fortuné!

— Tes tentatives, poursuivit le conteur, pour con- « naître celle des trois jeunes filles qui se troubla, « sont tellement cousues de fil blanc, tellement du

« pur Meidinger, que je devrais en rire de bon cœur.
« Bref, l'une des jeunes filles regarda en rougissant
« dans la campagne. Mais laquelle? C'est mon secret.

— Que l'on vienne dire maintenant qu'Edouard
« n'est pas un vrai pendard! lança l'officier de Hus-
« sards....... Continuez, continuez ; l'aventure nous
« intéresse de plus en plus.

— Nous prîmes congé des jeunes filles avec force
« salutations. Les soldats ouvrirent leurs rangs à
« droite et à gauche, et la voiture poursuivit sa
« route. Au moment où les chevaux partaient, l'une
« des trois jeunes filles s'écria : « Mais, Sophie, ce
« sont de véritables aventures.

— Sophie? s'écria étourdiment l'officier de Dra-
« gons.

— Sophie! répéta le long Edouard avec une vi-
« sible satisfaction, et il vida tranquillement son
« verre de punch en jetant sur son camarade un re-
« gard railleur. Nous continuâmes notre marche, et
« il était plus de midi quand nous arrivâmes à l'é-
« tape, au village de F.....

« Je fis mon entrée au bruit du tambour et me
« rendis chez le Burgermeister pour prendre mes bil-
« lets de logement. Tout se passa avec ordre. Le
« billet qui m'était destiné me faisait l'hôte d'un
« Herr St..., qui demeurait à une demi-portée de
« fusil du village, sur les bords du Rhin. Je donnai
« mes ordres pour le lendemain matin, fixai le dé-
« part à six heures, et pris avec moi un des hommes

« du peloton pour aller à la recherche de mon lo-
« gement. Je découvris bientôt une jolie maison
« blanche, carrée, bâtie sur une petite éminence,
« ombragée de deux côtés par des arbres séculaires
« et entourée de jardins et de vignes. Je gravis lente-
« ment la côte et fus accueilli à la porte de l'habi-
« tation par les aboiements furieux d'un chien. Un
« valet accourut aussitôt et apaisa le cerbère avec
« ces mots :

« Silence, *Fürst* (1), ne vois-tu pas que ce n'est
« qu'un officier ! »

— Mille tonnerres ! s'écria l'officier de Hussards,
« avec moi le drôle n'eût fait qu'un saut jusqu'à
« l'office.

— Et pourquoi ? dit le long Edouard avec dignité.
« Pour punir le maître du chien d'avoir des opinions
« rougeâtres ?.... Dieu m'en préserve ! Je m'étais bien
« promis de l'accabler d'amabilités, et, dans toute la
« bonne acception du mot, de fraterniser avec lui.
« Ce propriétaire m'attendait sur le seuil de la porte ;
« il me lançait des regards farouches et tenait les
« poings campés sur ses hanches.

« Quelqu'un à loger ? cria-t-il, il ne manquait
« plus que cela ! Où est votre billet ? »

Je le lui présentai.

« Nous n'avons pas de place, » dit-il.

— Un rien me suffit, répondis-je, et, aussitôt, de

(1) *Fürts*, prince.

« l'air le plus gracieux du monde, je le couvris des « fleurs brillantes de ma rhétorique. Je parlai beau- « coup et avec esprit, mais sans l'ombre du sens « commun ! Je réussis enfin à arracher un sourire au « vieux démocrate, et il se décida à commander pour « moi la chambre bleue. Cette chambre était confor- « tablement meublée, et les fenêtres avaient vue sur « le Rhin ; cependant je n'y restai pas longtemps. « Je descendis au jardin, où je trouvai le vieux dé- « mocrate donnant des ordres. Je devins tout à coup « un agronome passionné, et j'écoutai avec le plus vif « intérêt tout ce qu'il me dit sur les meilleurs pro- « cédés de culture de la vigne.

« Les crus de ce pays sont-ils de première qua- « lité ? lui demandai-je.

— J'en ai quelque soupçon, me répondit mon hôte. « Ici même, on récolte un vin célèbre. » Et, comme « je semblais montrer quelques doutes à cet égard, il « ajouta : « Je vous en fournirai la preuve à table et « jele ferais à l'instant même, si je ne craignais pour « vous les vapeurs du caveau. »

« Voilà qui s'appelait parler. Je le priai de ne rien « craindre pour ma personne, et il prit en riant un « gros trousseau de clés. Nous descendîmes l'escalier. « J'avais gagné la partie. J'étais triomphant ! Les « habitants des bords du Rhin ont, vous le savez, un « point de ressemblance avec les Orientaux. L'Arabe « devient votre ami quand il vous donne à fumer « sa pipe, et l'habitant des bords du Rhin quand il

« vous conduit à sa cave pour vous offrir un verre « de vin.

— Mais l'épreuve du vin ! dit en riant le Lieute- « nant Robert, comment en es-tu sorti ?

— Glorieusement, soit dit sans me vanter. Avec « ce verre, que je fis descendre dans les profondeurs « de mon estomac, je me relevai dans l'estime de mon « hôte démocrate, et, lorsque j'eus affronté trois fois « un fameux 1846, il me regarda avec admiration et « jura qu'il y avait cependant de solides officiers « dans l'armée royale.

— Sur l'honneur ! c'est vraiment déplorable, dit « l'officier de Hussards, qu'il y ait des gens qui s'i- « maginent que nous ne vivons que de pain beurré « et de thé.

— Enfin nous remontâmes les degrés du caveau, « poursuivit le conteur. Comme tout semblait nous « sourire dans la nature ! Comme le soleil paraissait « brillant ! Ses rayons de flamme coloraient nos nez « du rouge le plus vif. On allait se mettre à table « pour le dîner. Nous étions déjà si bons amis, mon « hôte et moi, que nous montâmes l'escalier bras « dessus, bras dessous. Vous entendez bien, bras « dessus, bras dessous. Mais figurez-vous mon éton- « nement ! La porte de la salle à manger s'ouvre, et « je vois devant moi....

— Eh bien ? » s'écria l'officier de Dragons assailli de pressentiments.

Le long Edouard n'eut pas le temps de dire à la

société quelle avait été la cause de son étonnement, car la porte de la chambre de l'Officier de garde s'ouvrit dans le même moment, et le sous-officier du poste se présenta pour faire une communication.

CHAPITRE IV

Qui traite d'un double emploi des feuilles de patrouille, de la légèreté d'un jeune commandant de garde et d'une arrestations ans résultat.

Le Lieutenant Schmauder, captivé par le récit autant que par le punch, ne prit pas un air très-gracieux pour demander au sous-officier le motif de sa présence.

« Herr Lieutenant ! annonça le sous-officier, « une patrouille vient d'arriver de la porte de C.... « Dans la feuille que l'on m'a donné à signer se « trouvait cette lettre. » Il présenta en même temps le papier à l'Officier de garde, qui le déplia et y jeta les yeux d'un air renfrogné.

« Qu'avez-vous, Herr camarade ? lui demanda le « Lieutenant Robert, qui était assis à ses côtés. « Diable ! C'est loin d'être en effet une feuille de patrouille !...

— Sans doute, ce n'est pas une feuille de pa- « trouille, répondit Schmauder ; mais le diable seul

« pourrait dire ce que signifie ce chiffon de papier !

— Passez-le-moi donc, » dit le long Edouard, et il prit le papier des mains de l'Officier de garde. Le premier coup d'œil qu'il y jeta amena un sourire sur ses lèvres. « Je vais vous expliquer la chose, dit-il « après une pause. C'est une de ces correspondances « par patrouille comme il s'en fait souvent la nuit « pour occuper les longues heures de veille au corps « de garde. N'avons-nous pas tous fait cela dans « notre jeune temps !

— De qui est-elle signée ?

— Bombardier Reuter.

— Ah! de l'Artillerie! dit le Lieutenant Schmau- « der. Ces Herrs se livrent toujours à de singlières « plaisanteries.... Et la feuille de patrouille ? de- « manda-t-il au sous-officier.

— Etait avec la lettre, répondit celui-ci.

— Et en règle ?

— Parfaitement en règle.

— Ce Bombardier Reuter, dit le long Edouard, « est de garde à la porte de C.... L'ami, le destinataire « de la lettre se trouve hors de la ville au Fort N° 4, « et ils se livrent à l'innocent plaisir de correspondre « par patrouille. Puisque la lettre est ouverte, voyons « ce qu'elle dit.

— Mais, ajouta l'officier de Dragons, ce que nous « allons entendre doit rester entre nous, entrer par « une oreille et sortir par l'autre.

— Cela va de soi ! » dirent-ils tous spontanément.

Le Lieutenant Schmauder seul fit attendre son adhésion.

Le long Edouard lut alors la lettre :

« Chère ame,

« Quelle chose fastidieuse que de monter la garde, « surtout à une porte comme celle où je me trouve ! « Pas le moindre repos ni le jour, ni la nuit. Tant « qu'il fait clair, les Officiers ne font qu'entrer et « sortir ; on dirait que la vieille porte est transformée « en ruche. Ajoute à cela les visites de jour, qui nous « font endiabler, et, la nuit venue, des rondes et des « patrouilles de toutes sortes qui ne nous laissent pas « plus dormir que les puces. Mais venons au fait

« F.... est venu tantôt me supplier, au nom du « Ciel, d'organiser, pour cette nuit même, la séré- « nade en question. Le gaillard est fou, et je n'ai pas « manqué de le lui dire. Je suis de garde, toi aussi, « et, en admettant que l'on pût trouver les deux « autres pour compléter le quatuor, comment pour- « rais-tu sortir de ton maudit Fort ?

« F.... est hors de lui. La jeune fille part demain « en voyage. Hier, par hasard, il lui a parlé de notre « projet de sérénade, et l'idée seule de l'entendre la « rend folle de joie. Je sais que tu ne montes jamais « la garde sans ton Orphée. Le gaillard voudrait en- « tendre chanter les nos 6, 20 et 32. Nous pourrions « finir par le fameux air qui serait parfaitement en « situation :

« J'ai perdu mon Eurydice;
« Rien n'égale ma douleur!

« La cérémonie serait pour onze heures. Que « comptes-tu faire? Quant à moi, je puis me ris- « quer, car la maison de la jeune fille n'est qu'à « deux pas de la porte. Sur ce, frère de mon cœur, « porte-toi bien.

« A propos! je te préviens que tu n'as pas à « craindre la Ronde. Le Lieutenant Schnabelinski Ier « a pris, en me quittant, la direction de ton poste; « mais j'ai remarqué que, au lieu de tourner à gau- « che, il avait tourné à droite, ce qui l'obligera à « rentrer en ville par la porte R..... »

— C'est par trop fort! s'écria le Lieutenant « Schmauder saisi d'une noble indignation. Un pa- « reil oubli de ses devoirs et une pareille négligence « sont impardonnables. On devrait signaler des « fautes de ce genre.

— Lettre secrète! répondit en riant l'officier de « Dragons. D'ailleurs, il serait indigne de nous de « parler de ce billet après avoir promis d'en perdre « le souvenir.

— Mais pour le bien du service, mes Herrs! ajouta « avec feu le chef de poste. Représentez-vous donc « un fait semblable se passant en temps de guerre! « Négligence dans le service de garde! La légèreté « d'un seul homme ne peut-elle pas amener la perte « de tout un corps d'armée?

— Calmez-vous! répondit le long Edouard. Je

« connais des gens qui peuvent, en temps de paix,
« se rendre coupables de pareilles étourderies, mais
« qui — je puis vous l'affirmer — dans les moments
« de danger, se feraient couper en morceaux plutôt
« que d'abandonner leur poste. Fermons les yeux
« sur les folies des jeunes gens. N'avons-nous pas
« été fous aussi dans notre jeunesse!

— Il est cependant des choses qu'on ne peut to-
« lérer!

— Certainement, si elles nous sont communiquées
« officiellement. Mais l'affaire ne nous regarde en
« rien. Ces jeunes gens risquent bien légèrement
« quinze jours de prison pour un petit plaisir.

— Je voudrais bien connaître la réponse de l'au-
« tre, dit l'officier de Hussards.

— Ce n'est pas difficile, répondit le chef de poste.
« La patrouille doit repasser par cette porte, et nous
« pourrons voir la réponse qu'elle rapportera.

— Mais la patrouille ne donnera-t-elle pas l'éveil
« là-bas?

— J'y ai déjà songé, reprit le Lieutenant Schmau-
« der. Aussi vais-je envoyer deux hommes dévoués,
« sur lesquels je puis compter... »

Il dit alors quelques mots au sous-officier, qui se retira.

« Cette lettre contient un post-scriptum! Faut-il
« aussi le lire? dit en souriant le long Edouard.

— Assurément! répondirent les autres.

— Mais n'oublions pas notre promesse de ne tenir « aucun compte de ce que renferme la lettre.

— C'est chose convenue et bien convenue.

— Voici donc le post-scriptum du Bombardier de « garde à la porte de C..... :

« *P. S.* — N'entre pas en ville par la porte H...., « ou bien, si tu ne peux faire autrement, méfie-toi « de l'Officier qui s'y trouve de garde. »

— Ah! fit le Lieutenant Schmauder.

— C'est une vieille carcasse de sous-officier inca- « pable de comprendre une plaisanterie. Physique- « ment et moralement, c'est un vrai crayon, car il « prend note de tout sans discernement. Ce matin, à « la parade, il m'a dit : « Vous n'avez qu'à vous bien « tenir, vous qui êtes de l'artillerie et qui, par con- « séquent, n'entendez rien au service de garde!.... » « Ouvrons l'œil pour qu'il ne nous prenne pas! Je « mettrais ma tête à couper qu'on a tiré le canon à « sa naissance. Son nom, c'est..... Schmauder, et « combien, qui le sait! comme dit le capitaine von « Stengel, et son matériel est aussi au grand com- « plet!

— Ah! c'est par trop fort! s'écria le chef de poste « enflammé de colère.

— Plaisanteries! plaisanteries! dit l'officier de « Dragons, comme nous en faisions tous dans notre « temps.

— Moi, jamais! je l'affirme, répondit le Lieutenant « Schmauder. Dieu m'en préserve! je ne me serais

« pas permis d'écrire de la sorte, et ce papier devrait « être envoyé au Commandant de place. Je le porte- « rais moi-même, s'il n'y était pas question de ma « personne.

— C'est justement parce qu'il y est question de « vous, répondit avec un grand sérieux le long « Edouard, que vous pardonnerez avec magnanimité.

— Qu'a-t-il donc voulu dire avec son matériel? « J'avoue que je n'ai pas très-bien compris, dit avec « aigreur l'officier de garde.

— Oh! cela n'a pas la moindre portée, répondit en « riant le Lieutenant Robert. C'est une des locutions « favorites de notre capitaine von Stengel; elle est « bien connue de toute la Brigade et même du Gé- « néral inspecteur. Ce général, après avoir compli- « menté le Capitaine sur la rapidité et la précision « des mouvements de sa batterie, lui donna l'ordre « de se porter en avant et de couvrir de mitraille la « grande cible. Il fallait franchir un fossé large et « profond.

— Ce petit obstacle ne peut arrêter de si braves « cavaliers et de si habiles artilleurs! dit le Général.

— Oh! Excellence! s'écria tout joyeux le Capi- « taine, rien ne peut nous arrêter! Le matériel est « au grand complet, et combien, qui le sait! Batterie, « marche! marche! »

Tous éclatèrent de rire, et le Lieutenant Schmauder lui-même ne put s'empêcher de sourire.

« Il est vraiment singulier, dit le long Edouard

« d'une voix tranquille, que des gens prennent la « manie de répéter la même locution à tout propos. « J'ai connu un vieux Major — il est placé maintenant dans l'immortelle réserve — qui ne pouvait « donner un ordre sans ajouter : *Comment donc « pourrait-il en être autrement?* C'était une vraie « manie chez lui. Un jour, étant en discussion avec « un autre Commandant au sujet de manœuvres « exécutées dans la matinée, il lança, dans le feu de « la conversation, ces mots : Si j'avais ainsi com- « mandé, Herr Camarade, je serais une vraie bête à « cornes...., et comment donc pourrait-il en être « autrement!

— Oh! Edouard! répondit en riant le Lieutenant « Robert. Le bisaïeul du bienheureux Meidinger « possédait déjà, de son temps, cette histoire manu- « scrite; mais la pensée seule de la faire imprimer « faisait rougir son front.

— Et en cela, ajouta le conteur, Meidinger a « donné la preuve de son manque de goût, car l'his- « toire n'est pas mauvaise.

— Tu en as pourtant raconté de meilleures, répondit Robert.

— Tout cela est fort bon, reprit l'officier de Dra- « gons, mais que nous voici loin de l'excellente his- « toire que nous racontait Edouard! Remplissons les « verres et écoutons attentivement. »

Tout le monde partagea cet avis. Le punch fut versé à la ronde. Le sous-officier de garde emporta

la lettre destinée au Bombardier du Fort IV, et Edouard continua le récit de son aventure.

« La porte de la salle à manger était donc ouverte, « et j'avais devant moi....... les trois jeunes filles « qui se trouvaient dans la voiture que nous avions « arrêtée le matin même.

— Je m'y attendais, dit le Dragon.

— Je fus d'abord surpris, mais je me remis aussi-« tôt, et, lorsque nous prîmes place à table, je mon-« trai une aisance et une amabilité dont je ne me « croyais pas capable. J'étais entre deux jolies filles « comme une épine entre deux roses, et j'avais, en « face de moi, la troisième avec le papa.

— Etait-ce le père des trois jeunes filles? demanda « le Dragon.

— On le saura plus tard, répondit le long Edouard, « et il poursuivit son récit :

« Pensez-en ce qu'il vous plaira, mais j'étais l'ob-« jet de la plus grande curiosité de la part des trois « jeunes filles, et surtout de l'une d'elles.

— Je le comprends très-bien, pensa le Dragon « en étouffant un soupir..... Oh! ce devait être la « blonde!.... »

« La conversation revenait toujours sur la nuit « passée. Mon hôte avait un frère dans la ville d'où « nous venons, et il lui avait envoyé les jeunes filles « pour qu'elles pussent profiter de cette occasion de « danser.

« Je ne me suis pas occupé des opinions politiques

« de ceux qui donnaient le bal, me dit mon hôte,
« car je n'y attache pas la moindre importance.
« Enfin, il m'assura qu'il était certainement homme
« de progrès, mais nullement démocrate. Pourtant,
« ajouta-t-il en riant, la démocratie a un solide
« champion dans ma propre maison. Naturellement
« mes deux filles pensent comme moi ; mais ma
« nièce, qui arrive de l'Oberland, appartient à une
« famille toute dévouée au parti gauche. »

— Ainsi l'une d'elles était la nièce? demanda le
« Dragon....... La blonde peut-être?

— L'une des trois, répondit l'inflexible Edouard,
« et il continua : Elles me racontèrent alors com-
« ment le Lieutenant Wortmann avait interrompu
« le bal et arrêté les deux personnages ; comment
« tout le monde avait quitté la salle de bal et était
« allé tristement se mettre au lit; comment enfin
« elles avaient passé la nuit sans lumière, afin de
« faire supposer que leur chambre était inoccupée.
« En échange, elles voulurent savoir, de moi, quel
« était le nombre de nos soldats; qui les commandait
« et si j'étais resté longtemps dans l'auberge. Ce der-
« nier point paraissait surtout très-fort intéresser
« la nièce. Elle ne perdait pas un seul mot de mes
« paroles, je dois l'avouer, et je la voyais pâlir et
« rougir tour à tour.

—Naturellement, dit avec dépit le Dragon, tu avais
« été comme toujours le coq. C'était toi qui avais
« tout fait et qui avais partout payé de ta personne.

— Par ma foi, j'avais bonne envie d'agir ainsi. Si « tu n'avais été mon ami, je me serais certainement « fait passer pour toi-même. Mais je sacrifiai tout à l'a- « mitié et je parlai d'un autre Officier qui avait aussi « passé la nuit avec nous, d'un charmant Officier, la « perle du régiment de Dragons.

— Oh! Edouard! nous te connaissons, dit le Hus- « sard. Tu as dû être tenté de prolonger à ton profit « l'aventure en question, et tu comptais, pour cela, « sur l'obscurité de la chambre; tu as même dû « essayer d'imiter la voix de notre ami. Sois franc, « nous te pardonnerons.

— Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous « dites, mes amis, répondit en riant le long Edouard. « N'étions-nous pas tous en pays conquis? Quel « dommage pouvais-je lui causer en devenant son « successeur?

— Sérieusement, l'aurais-tu essayé? cœur félon!» dit l'officier de Dragons.

Le long Edouard haussa les épaules et répondit:

« Si vous vouliez bien ne pas m'interrompre à « chaque instant! Je vous raconte tout sans rien dis- « simuler. D'abord on était disposé—les deux sœurs « du moins — à me prendre pour un autre. Quant « à la nièce, elle me regardait souvent à la dérobée, « et, chaque fois, secouait la tête d'un air de doute.

— Ah! se dit le Dragon ravi, c'était la nièce!.....

— Enfin, après avoir hésité longtemps, elle me « demanda, et cette demande fut faite avec un cer-

« tain effort, je pourrais même dire avec un tremble-
« ment de lèvres :

« Qu'auriez-vous fait si nous avions agi en enne-
« mies envers vous, et prêté la main à la fuite de ces
« deux hommes? »

— Qu'as-tu répondu à cela? demanda vivement
« le Dragon.

— J'ai répondu : « Mesdames, quoiqu'il me soit
« pénible d'agir avec rigueur contre le beau sexe,
« je vous eusse gardé comme mes prisonnières jus-
« qu'à complet éclaircissement de la chose. »

— Ha! ha! ha! ce fut là ta réponse? dit en riant
« l'officier de Dragons. Tu t'es bien tiré d'affaire.

— Les jeunes filles ne l'ont pas pensé ainsi, dit
« Edouard avec un fin sourire, car la nièce me ré-
« pondit que, décidément, je n'étais pas celui qu'elle
« prendrait pour recevoir ses confidences, et qu'elle
« se réjouissait de ne m'avoir donné aucun sujet de
« défiance la nuit passée.

— On t'a traité ainsi, malgré toute ton amabilité,
« dit en riant le Hussard. Pauvre Edouard! Il faut
« que la nièce ait un cœur de rocher. Tu as donc
« passé ta journée dans la solitude et dans l'inno-
« cence, comme il convient à un Lieutenant d'in-
« fanterie?

— Pas tout à fait, répondit celui qu'on raillait
« ainsi. Vous ignorez peut-être que tout conteur
« garde pour lui une partie, et souvent la meilleure,
« de l'histoire qu'il raconte. Toujours est-il que j'ai

« passé une agréable..... un agréable après-midi,
« voulais-je dire, dans la petite maison de cam-
« pagne....., et il jeta, du coin de l'œil, un regard
« moqueur à l'officier de Dragons.

— Mais comment s'est terminée l'affaire des deux
« inculpés? demanda le lieutenant Robert. A-t-on
« perdu toute trace des coupables?

— Edouard n'a pas la main heureuse, dit en riant
« l'officier de Dragons; il laisse échapper les vrais
« coupables et n'arrête que les innocents.

— Quel effet, dit le Lieutenant Robert, va pro-
« duire cette nouvelle à B.....! Ta carrière pourrait
« bien être compromise. On ne t'accusera pas seu-
« lement d'avoir négligé ton service, mais encore
« d'avoir sympathisé avec des tailleurs et des écri-
« vassiers, les plus dangereux parmi les plus dan-
« gereux.

— Quel jour sommes-nous aujourd'hui? demanda le long Edouard avec un sourire dédaigneux.

— Mercredi, répondit Robert.

— Juste Ciel! Mercredi seulement et déjà de si
« mauvaises plaisanteries! Robert, tu t'es complé-
« tement abruti à B.....

— Que veut-il dire? demanda l'officier des Hus-
« sards.

— Cela a une teinte de Meidinger, répondit le
« Lieutenant d'artillerie, et n'est pourtant pas très-
« mauvais. Edouard soutient, mordicus, que le di-
« manche je prépare mes plaisanteries pour toute la

« semaine; que je commence par débiter les meil-
« leures et qu'il ne me reste que les plus mauvaises
« pour les derniers jours. Voilà une de ses spiri-
« tuelles inventions.

— Mais que tu racontes d'une manière si fade, que
« l'on se croirait au samedi soir quand il ne te
« reste même plus souvenir d'une bonne idée! »

En ce moment on entendit au dehors un grand bruit. Des gens se querellaient, et leurs cris devinrent bientôt si violents que le chef de poste se crut obligé d'aller reconnaître lui-même la cause de tout ce vacarme.

Dès qu'il eut ouvert la porte du corps de garde, on vit briller des canons de fusil, puis on entendit des crosses résonner sur le sol, et on put distinguer au premier rang de la foule, un gaillard qu'un agent de police poussait par derrière.

Celui que l'on conduisait de la sorte avait les deux mains enfoncées dans les poches de son pantalon et son chapeau était incliné en avant sur l'œil droit. Il souriait d'une façon étrange et tenait le corps tellement renversé en arrière que l'agent de police le portait autant qu'il le poussait. C'est ainsi que l'inculpé se présenta devant l'Officier de service, et il fallut un certain temps pour le faire pénétrer jusque dans l'intérieur du corps de garde.

Cet homme était très-petit, trapu, et portait des vêtements qui n'étaient pas faits pour sa taille. Son pantalon gris était trop court de jambes et trop étroit

de ceinture ; son frac noir, boutonné de travers, laissait voir une chemise jaune et une seule bretelle ; sa cravate noire était roulée comme une corde autour de son cou. Il souriait d'un air satisfait et regardait autour de lui sans montrer le moindre effroi et le moindre étonnement : c'était un type vraiment comique.

La porte du corps de garde se referma. L'agent de police prit le chapeau sur la tête de son prisonnier et lui dit de le tenir à la main. Mais, comme celui-ci tenait ses mains opiniâtrément enfoncées dans ses poches, l'agent lui mit le chapeau sous le bras, ce qui acheva de donner au gaillard une tournure burlesque.

L'agent de police fit ainsi son rapport :

« Il y avait dans la rue du Coq un petit attroupe-
« ment causé par une rixe insignifiante, et naturel-
« lement on faisait un peu de bruit et de tapage;
« mais cela n'avait aucun caractère de gravité. Tout
« à coup nous entendîmes crier : « Oui, ce n'est que
« justice, amis et concitoyens, le peuple doit être
« libre ! Frappez vos oppresseurs ! Plus d'esclavage !
« La liberté pour tous ! » Ces vociférations conti-
« nuèrent pendant quelque temps sans qu'il fût
« possible de savoir d'où partait la voix enrouée qui
« hurlait de la sorte. Nous regardions à toutes les
« fenêtres, et je découvris enfin, à un angle de rue,
« dans une niche occupée jadis par quelque saint,
« ce personnage tel que vous le voyez, les mains
« dans les poches, et criant à tue-tête : « Oui, ce n'est
« que justice, le peuple doit être libre ! »

Un sourire dédaigneux se montrait sur les lèvres de l'accusé. Il avait approuvé le rapport de l'agent de police par de petits signes de tête et paraissait enchanté de ce qu'il avait fait.

« Qui êtes-vous ? demanda le chef de poste.

— Un homme libre!

— Libre! répéta le long Edouard. Cet homme n'a « pas conscience de la position dans laquelle il se « trouve.

— Un homme libre, répéta l'accusé, quoique dans « les fers.

— On vous a arrêté, reprit Herr Schmauder, dans « la rue du Coq. Vous vous étiez mis dans une niche « et cherchiez à exciter le peuple en criant : « Frap- « pez! Frappez! Oui, ce n'est que justice, le peuple « doit être libre! »

— Tout cela est la pure vérité! dit l'accusé en relevant fièrement la tête.

— Et vous vocifériez les paroles susdites dans le « dessein d'augmenter le tumulte et de pousser vos « concitoyens à des actions inconsidérées!

— Pas précisément! répondit l'accusé en gri- « maçant un sourire. Sachez, Herr Lieutenant, que « l'affaire ne pouvait pas prendre de grandes pro- « portions. Les champions se battaient auprès de « la grande brasserie, énergiquement il est vrai, mais « sans être animés par de grandes pensées, par des « sentiments de nationalité et de liberté ; ils n'étaient « possédés que de cette misérable envie des âmes

« vulgaires de se croquer mutuellement le bout du « nez. Mon but est beaucoup plus noble; je hais ces « triviales explosions de fureur populaire.

— Mais vous avez pourtant crié : « Oui, ce n'est « que justice! Frappez! Frappez! » Vous excitiez « donc les combattants?

— Non! non! Herr Lieutenant, répondit l'accusé « en secouant la tête; mon but est plus élevé!

— Ce personnage ne nous est pas complétement « inconnu, dit l'agent de police. Nous l'avons déjà « remarqué dans tous les rassemblements et attrou- « pements séditieux, mais nous ne l'avons jamais « arrêté.

— Ce n'est pas ma faute! dit avec emphase l'ac- « cusé, en relevant fièrement la tête. Je n'ai jamais « caché ma personne.

— Enfin, dans quel but hurliez-vous donc? « s'écria le Lieutenant Schmauder impatienté.

— Pour me faire arrêter, répondit-il en souriant d'un air satisfait.

— Ho! ho! fit le long Edouard. Voilà une bizarre « manie! Il me semble que l'on peut venir en aide « à ce brave homme.... Et pourquoi voulez-vous « vous faire arrêter?

— C'est mon secret.... Mais, puisqu'il paraît « intéresser les Herrs et que nous ne sommes qu'en « petit comité, je vous dirai tout, si vous me pro- « mettez que mes paroles ne seront pas relatées dans « le procès-verbal. »

Le jeune homme accentuait ses réponses d'une manière si burlesque que l'agent de police lui-même ne put s'empêcher de sourire.

« J'ai une amie! dit tout à coup l'accusé après un « moment de silence.

— Qu'avons-nous à faire à cela?

— Estimez-vous heureux, Herr Lieutenant, de « n'avoir rien à faire avec mon amie; elle me fait « passer parfois de bien tristes heures. Cette amie a « une extraordinaire et étonnante passion pour la « liberté.

— Dans quelle maison sert cette amie? demanda « avec empressement l'agent de police.

— Elle ne sert pas, Herr Commissaire, répondit-il « en faisant une grimace à l'agent.... Elle demeure....

— Dans une maison de correction peut-être?

— Non, mille excuses!.... dans sa propriété. Elle « chérit la liberté et..... moi! De là son ardent désir « de me voir célèbre. Hérode, m'a-t-elle dit — tel est « mon nom, Herr Lieutenant — fais-toi un nom; « deviens illustre, et je suis à toi. Les temps sont pro- « pices pour faire parler de soi; sache en profiter! »

Les Officiers et l'agent se regardèrent étonnés.

Les yeux de l'accusé brillèrent d'un feu étrange. Il leva les sourcils et ajouta, comme s'il se parlait à lui-même : « Devenir député? non, je suis trop hon- « nête! Ministre? Non, non, l'étroit collet d'uni- « forme est gênant et rappelle trop de choses! « D'ailleurs, elle m'a dit :

« Distingue-toi de manière à te faire arrêter. Cou-
« ronne-toi des palmes des martyrs de la liberté et
« je consens à devenir ta reine!... »

— Diable! reprit en riant l'agent de police et en « faisant un signe d'intelligence aux Officiers; Mon-« seigneur a voulu nous railler et se montrer ici « incognito.

— Si tel est mon titre, il ne convient pas à mes « sujets d'essayer de soulever le voile de cet incognito. « Bref, je suis arrêté et traîné hors de la ville. Le « grand Hérode a été arrêté, et vous verrez bientôt « les suites de cet événement.

— Puisque vous souhaitez si ardemment d'en « voir les suites, dit l'agent de police, venez avec moi. « J'arrête Votre Seigneurie et je la fourre en prison « comme elle le désire; je ferai plus encore, je por-« terai dans toute la ville la nouvelle que le grand « Hérode, ce martyr de la liberté, est captif!

— Cela la rendra heureuse, » répondit-il en enfonçant son chapeau à peu près droit sur sa tête. Puis il se redressa avec dignité et regarda fièrement autour de lui. Il semblait chercher celui à qui il ferait l'honneur de donner sa main à baiser; mais il ne trouva personne, sans doute, qui fût digne de cette faveur. Son regard s'assombrit; il fit silencieusement demi-tour et suivit l'agent de police, qui passa très-amicalement son bras sous le sien. Ils se retirèrent ainsi escortés de deux fusiliers.

Le Lieutenant de garde Schmauder paraissait très-

mécontent du résultat de cette arrestation. Il s'était déjà représenté le bon effet qu'eût produit sur le Commandant de place un rapport ainsi conçu :

« *Rapport du grand poste.*

« Nous avons arrêté un fanatique des plus dan-
« gereux au moment où ses discours incendiaires
« allaient soulever le peuple.... »

« Oui, oui, il faut l'avouer, dit en riant l'officier
« de Hussards, la force armée joue de malheur depuis
« quelques jours : un tailleur, un écrivassier et un
« fou ! »

Tout le monde se mit à rire, excepté le Lieutenant Schmauder, qui montrait un visage furieux.

Le sous-officier de garde ouvrit alors la porte et annonça que la patrouille était de retour du Fort N° 4, avec la feuille de patrouille et la réponse à la lettre.

La feuille était déjà signée par le sous-officier de garde. Le Lieutenant Schmauder déplia aussitôt la lettre et lut avec avidité :

« MON CHER FRÈRE DE CŒUR,

(Ainsi écrivait le vice-Bombardier, chef de poste du Fort N° 4.)

« J'ai reçu ta lettre par la voie de la patrouille, mais non sans effroi, je te l'avoue. Une telle infrac-

tions aux saines ordonnances sur le service des Places est un fait vraiment inouï. La patrouille n'est assurément pas un facteur de la poste et n'a pas été créée pour faire le service des correspondances particulières. Mais brisons là-dessus! Dispense-moi de répondre à ce qui fait le sujet spécial de ta lettre. Tu me fends l'âme!.... Oh!.... oh!.... Mes deux canonniers pourront t'affirmer demain que j'ai presque pleuré. Pas un mot de plus; tu me connais.

« Au reste, je suis, comme toujours, ton dévoué ami, collègue et serviteur.

« Friedrich-Wilhelm Hornemann,

« Vice-Bombardier dans la 7e brigade d'Artillerie de Sa Majesté royale et chef de poste du Fort N° 4, entouré de hautes murailles. »

P. S. — « Si tu as dans ton poste les *Heures chrétiennes du soir*, envoie-les-moi par la prochaine patrouille. Ce n'est probablement pas défendu.

« Quant à notre digne Lieutenant de garde, rappelle-toi ma devise : Ne joue pas avec une arme à feu, elle pourrait te blesser.

« 10 heures 1/4 du soir. »

Cette lecture terminée, le Lieutenant Schmauder promena ses regards sur tous ses camarades, et dit :

« Je crois que ce Friedrich-Wilhelm Hornemann « est un mauvais garnement et que l'on doit le sur- « veiller de près. »

L'officier de Hussards, qui était loin de partager cette opinion, haussa les épaules sans répondre.

L'officier de Dragons en fit autant, et le Lieutenant Robert s'écria :

« On rencontre pourtant encore de ces âmes d'é-« lite !...

— J'ai connu, dit le long Edouard avec une gra-« vité solennelle, un Bombardier de l'Artillerie qui « était méconnu de toute sa Batterie. Il n'était jamais « dans sa chambrée, ne rentrait qu'après la retraite « battue, et cependant personne ne le voyait au caba-« ret. Il était un problème pour tous ses camarades et « pour les Officiers. Peter Schmitz, on le nommait « ainsi, était une nature tendre et rêveuse. Il faisait « son service avec conscience, mais disparaissait dès « que sa tâche était remplie. Toutes sortes de mé-« chantes histoires couraient sur son compte; on le « traitait de mauvais garnement comme tout à « l'heure ce pauvre Friedrich Wilhelm Horne-« mann, et enfin...

— Eh bien, que faisait-il?

— Enfin on découvrit de quelle manière Peter « Schmitz employait ses heures de liberté! Il appre-« nait à tondre les chiens..., et il acquit bientôt, dans « cet art, une telle habileté, qu'il osa se permettre de « tondre, non-seulement pour les Lieutenants, mais « encore pour les Capitaines. Cette histoire est, en « tout point, véridique, et Peter Schmitz vit encore. »

Le long Edouard se leva en terminant son récit,

rajusta son écharpe, recouvrit son chef du pickelhaube et jeta un coup d'œil d'intelligence à l'Officier de Cavalerie et à Robert, qui parut tout à coup se rappeler cette singulière histoire et fit un signe approbateur. Sur ce, chacun se leva pour rentrer chez soi.

Le Sous-Officier de garde reprit la lettre et l'enveloppa dans la feuille de patrouille qu'il envoya au chef de poste de la porte C... En regardant plus attentivement le billet, on eût remarqué, dans un coin, le joli dessin d'un chèvrefeuille à six feuilles, ce qui veut dire, dans le langage fleuri de corps de garde et de caserne : Que le diable m'emporte si je ne suis exact au rendez-vous !...

Les quatre Officiers cheminaient lentement par la ville, lorsque le Lieutenant Robert dit :

« J'ai bonne envie d'aller du côté de la rue en « question, pour écouter la sérénade ; car je suis per« suadé qu'elle sera brillamment exécutée.

— Il ne faut point nous mêler de ce qui ne nous « regarde pas, répondit le long Edouard. Bientôt « nous aurons à traverser des temps difficiles, mes « Herrs ! Alors, croyez-moi, il n'arrivera à aucun « de ces jeunes gens de manquer à son devoir. De« vant l'ennemi, ils seront braves comme des lions, « j'en suis convaincu. Laissez-les donc aujourd'hui « encore satisfaire une fantaisie !... »

Les quatre amis étaient arrivés à un carrefour, et ils se séparèrent en se souhaitant bonne nuit.

Nous confions à la discrétion de nos lecteurs que la sérénade projetée eut lieu et fut des plus brillantes. De beaux Lieds y furent chantés, et, pour morceau final, une magnifique voix de baryton, accompagnée par un chœur en sourdine, fit entendre ces paroles tout à fait en situation :

Solitaire sentinelle,
Perdue dans la nuit sombre,
Je pense à ma bien-aimée !
Me garde-t-elle sa foi... ?

CHAPITRE V

Préparatifs de campagne. — Conversations de corps de garde qui apprennent au lecteur que Junon manquait de tenue et que Jupiter était ivre-mort.

Une fois déjà, ami lecteur, vous nous avez suivi dans le petit corps de garde d'un de ces Forts qui défendent les approches des grandes places fortes. C'était pendant l'hiver. Les murs du Fort se détachaient en gris sombre sur un blanc tapis de neige. On ne devinait le voisinage de la grande ville que par la lueur que projetaient dans le ciel ses lumières innombrables. Le bourdonnement qui s'échappe des cités populeuses n'était perceptible que lorsque la sentinelle devant les armes suspendait un instant

sa marche. Le petit corps de garde était solitaire. Deux canonniers se tenaient auprès du poêle; le Bombardier, chef de poste, était couché, tout de son long, sur un banc. Au dehors, le calme était si grand que l'on entendait craquer la neige sous les pas de la sentinelle et siffler le vent dans les branches dépouillées des ormes et des bouleaux.

Reportez-vous à cette époque, cher lecteur, et vous croirez qu'une baguette magique a tout métamorphosé en ce lieu.

Le printemps est revenu; le blanc linceul qui couvrait la terre a disparu, et le vieux Fort, aux puissantes murailles, s'élève maintenant au-dessus d'une fraîche verdure. Dans le petit bois qui l'entoure, tout semble, comme par enchantement, renaître à la vie. Les branches nues et dépouillées des arbres, à travers lesquelles on distinguait le Fort, se couvrent maintenant d'un léger voile qui chaque jour s'épaissit et change de couleur. Aujourd'hui il est d'un gris rougeâtre; demain il prend des tons violets; puis il se colore de bleu et de vert. Cette dernière couleur l'emporte enfin. Le vert est vainqueur. [illegible] em[illegible] printemps !

De[illegible] lèvent au-dessus des vap[illegible] cette victoire jus[illegible] nt l'heure [illegible] ché sous [illegible] iers s'é- [illegible]

Une nuit les a vues naître et grandir et, ce matin, elles recouvraient les branches des arbres et entouraient le vieux Fort gris d'un voile vert.

Le voici devant nous dans la campagne. Son donjon crénelé s'élève au-dessus des plus hautes cîmes et son fier drapeau flotte dans les airs. Le voici, se détachant comme une masse noire sur l'horizon enflammé par le soleil couchant; le voici, non plus silencieux et solitaire comme autrefois, mais bruyant et plein d'une joyeuse activité.

L'aspect d'un vieux Fort, à demi caché par la verdure, est vraiment pittoresque. Les chemins qui y conduisent serpentent comme ceux d'un parc ; mais l'étranger qui les suit paisiblement est bientôt arrêté par un *Qui vive?* de la sentinelle, et reconnaît avec effroi qu'il s'approche d'un terrain interdit. Quant à nous, lecteur et conteur, pénétrons hardiment · nous sommes de vieilles connaissances.

Un artilleur est en sentinelle au pied des glacis; il a le sabre au poing, le pickelhaube placé crânement sur l'oreille; tout est martial dans son attitude. Avançons, et nous saurons bientôt pourquoi il monte sa faction avec tant de fierté guerrière. Nous voici dans la cour de la petite forteresse. Cette cour n'est plus vide et déserte comme autrefois. L'œil é y compte huit pièces d'artillerie prêtes à en- ı campagne, et portant même sur leurs avant- des rations de fourrages. Ici est placée une le sentinelle qui a un air plus solennel encore.

Elle se promène de long en large, lève souvent les yeux vers les fenêtres, d'où les camarades regardent les canons, objets de leurs joyeuses conversations, et elle veille attentivement à ce qu'aucune fumée suspecte ne s'échappe des groupes de rieurs.... Fumer est sévèrement défendu aujourd'hui, car, dans la cour, les avant-trains des pièces sont chargés de munitions.

Quittons la cour et allons derrière le Fort. A mille pas, dans la campagne, nous apercevons un petit bâtiment gris, surmonté d'un grand paratonnerre et protégé par de hautes fortifications en terre.... C'est une importante poudrière et ses ateliers. En ce moment, la journée de travail est terminée, et les artilleurs s'échappent de l'étroite ouverture, comme des abeilles de leur ruche. De longs fourgons bleus aux grandes roues, chargés de cartouches et d'obus, retournent au Fort traînés par deux chevaux. Sur les glacis sont déjà parqués un grand nombre de ces fourgons, des chariots de munitions et de bagages, et la forge de campagne que l'on n'avait encore vue que dans le magasin de la batterie ou à l'instruction. Et le tout est aussi neuf et aussi brillant que le tablier de cuir du forgeron, qui encaisse son charbon et graisse le gros soufflet, afin qu'il puisse fonctionnner quand le moment sera venu. Les sous-officiers et chefs de pièce visitent une dernière fois les caissons à cartouches et à boulets et s'assurent que tout est solidement amarré.

Un long personnage, que nous connaissons bien, est perché sur le moyeu d'une roue, et considère les obus si joliment rangés, les uns à côté des autres, que leurs croix blanches se détachent symétriquement sur les petites parties noires et brillantes des projectiles... « Voilà la poésie de l'état militaire ! » dit le long personnage en étendant, de sa propre main, la couverture protectrice sur les munitions ; puis il abaissa le couvercle du caisson et s'élança à terre.

Le lecteur a sans doute déjà reconnu notre ancienne connaissance, le nouvel artificier Dose. Ce grade lui donne le grand honneur de commander le premier obusier de la batterie à cheval. Féodor Dose porte le sabre au côté ; à la poignée de son arme est suspendu un trousseau de clés, qu'il détache, en ce moment, pour fermer le caisson d'obus. Puis il met le sabre sous le bras, donne ses dernières instructions à la sentinelle et retourne dans l'intérieur du Fort.

Il nous paraît inutile de prévenir le lecteur que c'était la batterie à cheval du Capitaine von Stengel qui se trouvait rassemblée dans le Fort, et prête à partir le lendemain au point du jour, non pour une pacifique manœuvre, mais pour le combat et la victoire.

Les soldats ont fait leurs porte-manteaux, vendu et congédié tout ce qui pouvait les gêner dans une expédition : vêtements inutiles, linges inutiles.... amantes inutiles !

Ces trois articles quittent le Fort après un pénible adieu. Ceux de la troisième catégorie retournent à la ville en sanglotant. Ce qui reste dans le Fort de non militaire, c'est peut-être une vieille mère ou un vieux père qui entraîne son fils jusqu'à l'endroit où finit le glacis et où commence la vaste plaine. Là ils s'asseyent au milieu des fleurs naissantes et ils regardent longtemps, sans échanger une parole, là-bas, là-bas, bien loin..., où se dessinent quelques arbres à l'horizon. C'est là qu'est le village chéri où, peut-être au même instant, des yeux pleins de larmes sont tournés vers le Fort qui se perd dans la brume....

« Te voilà soldat, dit le vieux père après un long « silence. Tu as juré fidélité à ton Roi, et tu sais à « quoi cela t'engage. Tu dois obéir aveuglément au « commandement, et ton devoir est de le faire sans « réflexion et sans commentaires. *A qui fait son de-« voir, Dieu vient en aide!....* »

A ces mots, le vieux père se lève, serre la main de son fils et s'éloigne.... Le soldat remonte le glacis pour rentrer au Fort; il regarde encore une ou deux fois en arrière.... Cependant sa tristesse n'est pas de longue durée; ses camarades le reçoivent en riant, et la trompette résonne joyeusement pour répondre aux tambours qui battent la retraite dans la ville.

L'artificier Dose avait terminé ses occupations. Son porte-manteau était si bien fait qu'on aurait pu le suspendre comme modèle-type dans quelque mu-

sée militaire. Rien n'y manquait : effets de grande et de petite tenue et jusqu'aux linges de pansement. Son ardente imagination lui disait : « Vienne le mo« ment de dérouler ces petites bandes, et l'heure aura « sonné sans doute où tu ne feras plus de poésies dans « cette vallée de misères et de larmes. »

Nous savons déjà, par les chapitres précédents, que Dose ne s'était jamais mis dans le cas de prendre congé d'une amante. Quant à son père et à sa mère, nous n'en pouvons rien dire. Nous sommes seulement convaincu, par l'existence de Dose, qu'il y eut un couple Dose. Féodor se trouvait donc complétement seul, et souvent il répétait que l'anéantissement du genre humain ne le ferait pas hériter, par droit de succession, d'un rouge liard.

En ce moment il pénétrait, par la cour de la petite forteresse, dans la cour où tout bourdonnait encore comme dans une ruche. Dose comprenait très-bien cette agitation, car, à la veille d'un départ si solennel, il n'éprouvait pas la moindre envie de se reposer, et rien n'aurait pu le décider à rentrer dans sa petite chambre.

Les cantines étant fermées à cette heure, l'Artificier se rendit dans le seul local où l'on pouvait se réunir pour causer..., le corps de garde.

Cher lecteur! c'est le corps de garde que nous vous avons décrit au commencement de cette histoire. C'est la petite casemate avec ses murailles grises. Voici l'étroite fenêtre..... ou, pour mieux dire, la

meurtrière garnie d'une vitre. Mais ce soir-là le corps de garde avait quelque chose de plus hospitalier et de plus animé. Sa porte, toute grande ouverte sur la cour, laissait voir le métal brillant des huit pièces de campagne, les sentinelles qui allaient et venaient, et les artilleurs qui se promenaient encore dans la cour en causant.

Dans ce corps de garde, on se débarrassait aussi de tout ce qui était inutile et on jetait dans le poêle toutes sortes d'objets en bois. La casemate en recevait une agréable chaleur, car, malgré l'arrivée du printemps, les soirées étaient encore froides.

Il y avait réunion choisie dans le corps de garde. La plupart des chefs de pièce s'y étaient donné rendez-vous. Ils étaient assis sur le lit de camp, les uns à côté des autres. Le Maréchal des logis chef ne dédaignait pas d'y fumer son cigare, et le Lieutenant L.... lui-même — celui que nous avons déjà vu en compagnie du Capitaine von Stengel — se tenait sur le seuil de la porte et prenait part de temps à autre à la conversation.

Cette conversation roulait invariablement sur le départ du lendemain, sur les événements prochains, sur le combat et la victoire. Nous devons avouer qu'aucun des assistants n'avait encore senti la poudre et entendu siffler les balles. En revanche, ils brûlaient tous du désir de voler au combat et de montrer, sur le champ de bataille, les talents qu'ils avaient acquis sur le terrain d'exercice.

De temps en temps retentissait sur le glacis le cri : *Halte! Qui vive*? Mais la sentinelle poussait ce cri avec une intonation qui faisait sentir qu'elle ne s'adressait qu'à des camarades, à des retardataires peu pressés de rentrer dans l'étroite chambrée. Ce soir-là, on fermait les yeux sur ces légères infractions...

Tout à coup retentit un vigoureux. *Qui vive*? suivi de près d'un plus énergique encore. Il y avait cette fois quelque chose de nouveau. En effet, presque aussitôt, on entendit des pas de chevaux, et deux cavaliers entrèrent dans la cour.

C'étaient le Capitaine de la Batterie et le Lieutenant Robert. Le premier y venait pour passer une petite inspection et le second pour rentrer à son logement. Le Capitaine avait donné l'ordre que, la veille du départ, tout le monde rentrât au Fort après la retraite.

« Il me semble, dit le Capitaine, que tout est prêt ;
« les pièces sont en bon ordre, ainsi que notre parc de
« munitions sur les glacis. Un pareil coup d'œil ré-
« jouit le cœur..., et combien, qui le sait! »

Le Lieutenant L..... quitta alors le corps de garde et alla au-devant des deux Officiers pour leur souhaiter le bonsoir.

« Herr Capitaine! dit-il, le chargement des cais-
« sons a duré presque jusqu'à huit heures ; mais
« maintenant tout est dans le meilleur ordre..., ex-
« cellentes munitions, irréprochable chargement.

— Cela ne m'étonne pas, répondit gravement et

« fièrement le Capitaine. Je m'en étais assez occupé, « et quant au chargement, il devait être fameux, car « le matériel est au complet, et je connais mes sous- « officiers.... Que fait Dose ?.... Comment a-t-il soi- « gné ses caissons d'obus?....

— Parfaitement bien, Herr Capitaine! L'artificier « est un vrai trésor pour la Batterie; il avait l'œil à « tout, mettait la main à tous les caissons, et c'est « grâce à lui que l'on a eu sitôt terminé.

— Ho! ho! dit le Capitaine, cela me réjouit..., et « combien, qui le sait! J'ai la main heureuse; je de- « vine mon monde. Je crois que la batterie est bien « montée, surtout en sous-officiers, et c'est, mes « Herrs, une chose capitale!.... Et combien, qui le « sait!.... Maintenant veillez à ce que le plus grand « ordre règne à l'intérieur et à l'extérieur, Lieute- « nant von L.... Je dois encore aller prendre les « derniers ordres du Commandant en chef. Demain « matin, à cinq heures, la Batterie sera rangée en « bataille sur les glacis. J'arriverai vers quatre « heures. Sur ce, adieu!... Ce soir, couchons-nous, « soldats.... et bientôt, qui le sait! et demain, le- « vons-nous, guerriers...., et combien, qui le sait! »

Il tourna bride en achevant ces mots et quitta la cour.

Le Capitaine von Stengel était un jovial officier; mais, ce soir-là, il était plus gai encore que d'habitude. Il donna à la sentinelle, placée sur les glacis, quelques sages avis, lui rappela que l'on était

presque en présence de l'ennemi et lui recommanda de veiller avec une grande...., et combien, qui le sait..... attention à tout ce qui se passait aux environs.

Les deux officiers se rendirent au corps de garde où leur entrée mit tout le monde sur pied. Les deux seuls tabourets qui se trouvaient au poste furent aussitôt essuyés avec soin et placés auprès de la porte pour permettre aux Officiers de respirer plus librement l'air extérieur. Chacun reprit ensuite sa place; mais la conversation ne recommença pas immédiatement.

Le Lieutenant Robert s'était adosse contre la muraille, les bras croisés sur la poitrine. Il songeait à cette soirée où il était venu faire visite à son ami Tipfel, dans ce même corps de garde; au grand malheur qui en avait été la suite, malheur auquel il devait ses charmantes relations avec le Conseiller et son grand bonheur présent. Oui, un grand bonheur, en effet, car les exhortations du vieux Herr avaient décidé l'ex-Bombardier à travailler sérieusement, et l'amour que lui inspirait Pauline, et qu'il sentait partagé par la jeune fille, l'avait soutenu pendant les longues et pénibles heures d'étude. Son premier but était atteint, l'épaulette..... Il rêvait maintenant de mériter cette charmante jeune fille, et la campagne qui allait s'ouvrir semblait lui offrir une circonstance favorable. *Vaincre ou mourir!* était sa devise.

Les sous-officiers, sur le lit de camp, gardaient le silence, par respect pour leurs Officiers. Le Lieutenant L... tenait les yeux fixés sur le sol; mais il pensait peu aux prochains événements. Il était absorbé par son idée fixe de trouver un nouvel ingrédient pour les fusées d'obus et de bombes.

Le Lieutenant Robert fut ramené, par le cours de ses pensées, dans le corps de garde. Il aperçut Dose assis en face de lui et se rappela qu'il lui avait apporté une lettre de la part de l'ex-Bombardier Tipfel.

« Je n'ai pas encore trouvé l'occasion, dit le Lieu-« tenant à l'Artificier, de vous remercier de la lettre « que vous m'avez remise de la part de notre ami « commun. Tipfel est et sera toujours un des plus « singuliers garçons que l'on puisse voir. Il m'en-« voie la recette d'un nouveau plat que nous aurons « bientôt occasion de faire nous-mêmes. Avez-vous « écrit quelques lignes au nouveau secrétaire de la « poste?...

— A vos ordres, oui! répondit Dose. Je lui ai an-« noncé mon heureuse arrivée et ma plus heureuse « nomination d'Artificier dans une si belle Bat-« terie.

— C'est vous qui commandez le premier obusier, « dit d'un air pensif le Lieutenant L.... le menton « dans la main. Faites-moi donc le plaisir, Artificier « Dose, de prendre note, aussi exactement que pos-« sible, de la manière dont vos obus éclateront avec

« le nouvel ingrédient et de l'irrégularité de leurs « trajectoires.

— Il est sans doute devenu dans ces derniers « temps encore plus gros et plus lent, dit Robert « continuant à parler du secrétaire de la poste Tipfel.

— Assurément beaucoup trop lent, répondit le « Lieutenant L...; il faut le rendre plus vif, lui « fourrer moins de charbon et plus de salpêtre......

— A qui donc? A notre ami Tipfel?

— Tipfel! Qu'est-ce que Tipfel? Je parle de fu- « sées.... Je compte sur vous, Artificier. »

Dose le promit en riant, et le Maréchal des logis chef ainsi que les autres sous-officiers dissimulèrent à grand'peine une forte envie de rire.

« Il me semble, reprit le Lieutenant Robert, que « nous nous sommes connus autrefois, artificier « Dose! N'ai-je pas servi sous vos ordres dans « quelque expédition?

— Vraiment oui, Herr Lieutenant, répondit « Féodor en riant. Il y a plus de deux ans. Vous ar- « riviez comme volontaire à la batterie à pied N° 10. « Votre instruction était terminée, mais vous n'aviez « pas encore assisté aux exercices à feu. Nous étions « loin de l'époque des grandes manœuvres lors- « qu'une magnifique occasion se présenta de vous « faire entendre le bruit du canon.

— C'est bien cela! Votre Batterie reçut l'ordre de « partir pour tirer des salves dans une fête solen- « nelle.

— C'était le soir, répondit Dose. On nous avait « placés dans l'île du Rhin pour faire les saluts « d'honneur au vapeur royal qui promenait Sa Ma- « jesté sur le fleuve éclairé *à giorno*. Le Capitaine « Feind commandait alors notre batterie, et je fus « bien près de recevoir, à cause de vous, Herr Lieute- « nant, ma première punition de prison simple. Je « vous avais introduit, par contrebande, parmi les « servants de ma pièce.... Quoiqu'il fît très-sombre, « le Herr Capitaine Feind vous reconnut au mo- « ment où, à votre grande joie, vous veniez de met- « tre le feu au canon. Je vois encore, comme si « c'était aujourd'hui, notre chef de Batterie enfoncer « sa main entre les boutons de son uniforme et « frapper du pied avec violence, indices infaillibles « d'une violente colère chez lui.

— Oui, oui, je me rappelle très-bien, dit le Lieu- « tenant Robert. Heureusement pour nous, le va- « peur royal aborda au même instant, et le Capitaine « Feind fut obligé de nous quitter pour se rendre « au lieu du débarquement.

— Sans cela, nous eussions été bel et bien coffrés « tous les deux au N° 7 1/2.

— Par Sa Majesté le Roi des rats! dit en riant « Robert. Oui, oui, les punitions pleuvaient alors.

— La fête dans l'île du Rhin, ajouta timidement « le Maréchal des logis chef, est restée longtemps en « souvenir dans la Batterie. L'Artificier doit se la « rappeler encore.

— Certainement, répondit Dose. L'île avait été « décorée d'une singulière façon. On avait construit « en bois un grand portique demi circulaire qui « devait représenter l'Olympe, et on l'avait orné « artistement des statues de toutes les divinités. Les « hommes les plus grands du régiment d'Infanterie « avaient été choisis pour représenter les statues. « On les avait vêtus de draperies blanches fortement « empesées pour imiter la raideur du marbre ; puis « chacun d'eux, le visage barbouillé d'une peinture « blanche, fut hissé sur son piédestal : à l'aile droite « fut posté un colossal sous-officier qui représentait « Hercule et était chargé de la police de l'Olympe. « Il commandait *Fixe!* aux divinités toutes les fois « que le vapeur royal était en vue. Il y eut alors « une série d'épisodes burlesques. Défense sévère « avait été faite de donner à boire aux statues pen- « dant toute la durée de la fête. Cependant une « maudite vivandière avait réussi à se glisser jusque « dans le voisinage des Immortels. Le sous-officier « s'étant trouvé dans la nécessité de se mettre un « instant à l'écart, les divinités en profitèrent pour « boire un petit verre accompagné de beaucoup « d'autres. Jupiter et Vénus se distinguèrent parti- « culièrement, et la représentation était encore loin « de finir, que déjà Vénus était ivre-morte. Il fallut « l'attacher solidement à une colonne. Quant à Ju- « piter, il ne voulut pas entendre raison et jura qu'il « était entièrement à jeun et qu'il n'avait pas besoin

« de point d'appui. Pour prouver qu'il pouvait se « tenir seul debout, il se raidit si bien qu'il tomba « tout d'un bloc, du haut de son piédestal, sur le « nez. Le plus comique de tous était encore Hercule, « qui faisait d'atroces grimaces et roulait des yeux « furieux pour surveiller toute sa troupe placée à « sa gauche. De temps à autre, il criait aux divinités « de rectifier leurs positions. Le sous-officier Her- « cule prenait son rôle au sérieux et ménageait peu « ses expressions:

« Que le tonnerre écrase ce polisson de Mercure ! « criait-il. Ne peut-il pas lever le nez en l'air?.... « Voyez donc ce Pluton ! ne porte-t-il pas son outil « comme une fourche à fumier? Il n'est cependant « pas dans l'étable de son père.... Et lui, Junon ! « pourquoi tient-il sa panse en avant? Je crois « qu'on a choisi les gaillards les plus mal ficelés du « régiment pour représenter l'Olympe! Attention « maintenant! Voici le vapeur royal!

— Et les pauvres diables conservèrent cette im- « mobilité toute la soirée? demanda le Lieutenant « L..., abandonnant enfin ses fusées dans l'espace.

— Oh! non! répondit Dose, ils pouvaient se re- « poser souvent et n'étaient tenus à garder l'immo- « bilité que lorsque le vapeur royal paraissait. Il y « eut aussi une demi-heure de repos, pendant lequel « les divinités descendirent de l'Olympe pour rece- « voir un bon verre de vin et un morceau de pain « beurré et de fromage.

— Oui, oui, je me rappelle parfaitement, dit le « Lieutenant Robert. Il y avait, dans l'île du Rhin, « un pavillon où les gros bonnets soupèrent à la fin « de la soirée et où les Dieux se régalèrent avec les « restes du festin.

— Hélas, oui, malheureusement! soupira Féodor « Dose, car il fut impossible de les ramener en « ordre à la caserne. Ces Divinités avaient été dés- « habillées dans l'île même, et, dans le désordre gé- « néral, on n'avait pas remarqué l'absence du sobre « Jupiter. L'Infanterie était déjà partie quand les « artilleurs le découvrirent dans certain lieu que je « ne puis nommer. Cet insensé personnage était « assis et chantait :

« Je suis sur un gazon parsemé de violettes. »

« Il ne pouvait rien dire de plus extravagant, car « on eût trouvé difficilement trace de violettes en « pareil lieu. Les artilleurs le remirent sur pied, « non sans difficulté, et l'emmenèrent dans son cos- « tume jusqu'à la ville. Le gaillard marchait en « tête et devait produire l'effet terrible d'un fan- « tôme..... légèrement crotté..... »

En ce moment, la sentinelle placée sur les glacis fit retentir un sonore : *Halte! Qui vive?* Puis on entendit un bruit de pas sur le pont-levis. La sentinelle dans la cour poussa le même cri. Le nouvel arrivant se fit reconnaître comme ami et demanda à parler au Lieutenant Robert.

C'était un domestique qui apportait une lettre. Le jeune officier d'Artillerie reconnut le messager et se leva rapidement pour aller à sa rencontre.

CHAPITRE VI

De la maison située sur la place Saint-Pierre. — Une vieille histoire qui est toujours nouvelle. — La Batterie à cheval se met en route et chante un Lied populaire.

Nous devons dire que le Lieutenant Robert avait attendu toute la soirée, avec la plus grande anxiété, la lettre qu'il recevait à l'instant. Robert allait chaque jour dans la maison du Conseiller, comme s'il eût déjà fait partie de la famille, et aucun de ceux qui le voyaient avec Pauline ne pouvait douter de la grande affection que les deux jeunes gens avaient l'un pour l'autre. Cependant rien n'était encore ouvertement déclaré. Le Conseiller voyait avec plaisir le jeune officier et fermait les yeux avec indulgence, car il avait la plus grande confiance dans sa fille. Tous les trois avaient jusqu'alors évité d'en venir à une explication. Il semblait impossible à Robert qu'un simple Lieutenant, sans grande fortune, pût aspirer à la main de la riche jeune fille. Qu'espérait-il alors? Il eût été bien embarrassé de le dire lui-même. Peut-être comptait-il sur quelque

événement imprévu qui lui donnerait une position plus élevée.....

Tout à coup l'horizon politique se rembrunit et l'on se trouva à la veille de grands événements. Ce *Lied* populaire :

Aujourd'hui vivant, mort demain, etc.

poésie pour tant d'autres, pouvait bien devenir une réalité pour un brave Officier comme Robert. Aussi pensa-t-il qu'il lui était permis, la veille de son départ, d'avouer son amour et de demander qu'il ne fût pas repoussé si le sort des combats lui était favorable. Il s'était donc décidé à écrire au Conseiller une longue lettre de quatre pages.

C'était la réponse à sa lettre que venait de lui remettre le domestique. Le jeune Officier garda un moment dans sa main, ce message de bonheur ou de malheur, avant de briser le cachet. Vous avez certainement déjà, ami lecteur, éprouvé une émotion semblable.

Robert s'avança enfin, le cœur palpitant, vers une des lanternes qui éclairaient la cour. Il déchira l'enveloppe et déplia la lettre. Elle ne contenait que quatre lignes, et les premiers mots qui frappèrent son regard furent : « Superflues et inutiles histoires. » Quatre lignes de réponse à une lettre de quatre pages! N'était-ce pas décourageant! Une lettre si laconique est toute bonne ou toute mauvaise..... Robert lut avec transport ces mots :

« Pourquoi, cher ami, ces superflues et inutiles « histoires? Pourquoi une lettre de quatre pages « quand on peut tout se dire en quelques paroles? « Je n'ai pas le loisir de soutenir une pareille cor- « respondance. Je ne vous écris donc que : Venez.... « encore ce soir, quoique l'heure soit avancée.

« VOTRE PATERNEL AMI. »

Robert mit, d'une main tremblante, cette précieuse lettre dans sa poche et confia à son camarade, le Lieutenant L...., qu'il lui restait à terminer une importante affaire dans la ville. Il se fit alors amener son cheval, sauta en selle et partit au galop. Il trouva la porte H..... fermée, et les deux minutes que mit le sous-officier pour l'ouvrir parurent deux siècles au cavalier. Enfin la porte grinça sur ses gonds; l'Officier donna son nom et s'élança au trot dans la direction de la place Saint-Pierre.

Il était à peine dix heures, et déjà les rues étaient presque désertes. Les graves événements qui se préparaient et le départ des troupes pour le lendemain, enlevaient à la ville toute sa joyeuse animation. Les auberges seules étaient encore ouvertes. L'officier d'Artillerie laissa son cheval dans une de ces auberges.

Comme Robert sentit battre son cœur, lorsqu'il arriva sur la place et vit devant lui cette maison qui renfermait toutes ses espérances de bonheur! Ah!

comme elle était vivante dans son souvenir, cette soirée où, simple Bombardier, il avait contemplé ces fenêtres éclairées! Il se voyait encore errer mélancoliquement devant cette maison et la quitter résolu à prendre le gros Bombardier Tipfel comme messager d'amour. Il était loin ce temps sombre et cependant joyeux! Il s'avança rapidement vers la porte et tira la sonnette.......

Pauline se trouvait avec sa tante dans ce boudoir que nous connaissons déjà; mais la vieille dame occupait cette fois, la place devant la cheminée, et sa blonde nièce était assise dans un coin du sopha, en proie à une grande agitation. A tout instant elle se levait, courait à la fenêtre et marchait dans la chambre. Son visage était un peu pâle et sa respiration oppressée.

« Qu'il y a loin d'ici à ce vilain Fort! dit la jeune « fille en rompant le silence. Ce pauvre Christian « vieillit et ne peut plus courir.

— Tout suit sa pente ici-bas, répondit la tante « d'une voix mélancolique. Tôt ou tard, notre des- « tinée s'accomplit.

— Ah! tante, reprit Pauline, que vous êtes peu « compatissante ce soir! Il semble que vous preniez « plaisir à me tourmenter....., et elle appuya sa « main sur son cœur.

— Moi, te tourmenter? dit sournoisement la vieille « dame, en ouvrant de grands yeux d'enfant étonné. « Oh non! Ce qui doit nous tourmenter, toi et moi,

« ce sont les événements présents. D'ailleurs, ajouta-
« t-elle avec perfidie, quand on ne craint pas de se
« fiancer à la veille d'une guerre, on ne doit pas s'é-
« tonner d'être assiégée de tristes pressentiments.
« Guerre et mort sont presque sœurs.

— C'est vrai, répondit Pauline d'un air morne.
« Cependant vous ne devriez pas me le dire en ce
« moment. J'espère et je suis heureuse d'espérer.

— Moi aussi j'ai espéré, dit la tante d'une voix
« sombre, mais que de fois les espéranees sont
« déçues !

— Tant de fois déjà, chère tante ?

— Oui, tant de fois déjà, répondit avec passion la
« vieille demoiselle, tant de fois déjà trompée ! Aussi
« j'espère que le Dieu d'amour viendra sur le char
« de la guerre, porté par des nuages de feu, pour tirer
« vengeance de la fausse, parjure et misérable espèce
« des hommes !.... »

Malgré ces terribles imprécations de la vieille dame, un léger rire s'envola des lèvres de Pauline.

« Tante! tante! dit-elle, est-il bien possible que,
« pour en punir un seul, vous appeliez le malheur
« sur toute la race? Oh! ce n'est pas généreux!...

— Un seul? répéta la tante, et elle se leva en pre-
« nant un air prude et sévère. Je ne songe à per-
« sonne en particulier. Je parle de l'espèce en général
« et de tout le malheur qui, par elle, est entré dans
« le monde. Il faut un châtiment, mais il m'est par-
« faitement égal qu'il tombe sur l'un ou sur l'autre.

— Fi donc, tante! répondit la jeune fille. Mais le « Dieu d'amour ne vous écoutera pas. Il est doux, « bon, miséricordieux, et ne punira même pas les « coupables. D'ailleurs, ajouta-t-elle à voix basse, « les Auditeurs ne prennent jamais part au com- « bat... »

La tante entendit-elle ces dernières paroles?... Elle se laissa retomber dans son fauteuil, prit sur le marbre de la cheminée un livre relié en noir et doré sur tranches et y lut pendant quelques instants. Puis elle leva les yeux avec exaltation et sembla contempler, à travers le plafond, le ciel resplendissant d'étoiles.....

En ce moment retentit un coup de sonnette.

Pauline resta immobile, prêta l'oreille, et dit d'une voix étouffée :

« Tante, c'est lui!...

— Eh bien! répondit la vieille dame.

— Mais, tante, ajouta Pauline avec inquiétude, « papa n'est pas là.

— Comme toujours, quand se présente une af- « faire importante.

— Chère tante, je ne puis cependant pas lui dire « ce dont il s'agit. Soyez assez bonne pour me servir « de mère.

— Dieu m'en préserve! ajouta avec un ton aigre « l'obstinée vieille fille. Je n'ai pas eu le pouvoir « d'une mère dans bien des circonstances, sans cela « les choses se seraient passées autrement. Mainte-

« nant, je n'ai aucune envie de remplir ce rôle ; tu as « commencé sans moi, finis de même. »

La porte s'ouvrit alors, et on vit entrer le jeune homme qui faisait le sujet de cet entretien. Il s'arrêta sur le seuil de la porte, quand il vit Pauline debout devant lui, pâle, tremblante, les bras croisés sur la poitrine, et la tante assise dans son fauteuil et immobile.

« Bonsoir, Mesdames ! dit Robert, et il ajouta d'un « air inquiet : Pour l'amour de Dieu ! qu'est-il donc « arrivé ici ?

— Absolument rien, répondit sèchement la tante.

— Absolument rien ? Mais votre trouble, Pauline ?

— Absolument rien... de... mauvais, balbutia la « jeune fille. Absolument rien... de... mauvais. Et « elle poussa un profond soupir, comme si elle avait « arraché chaque parole de son cœur.

— Votre père m'a écrit, et me voici.

— Papa... lui a... écrit..., tante..., et le voici, dit la « pauvre jeune fille d'une voix suppliante, en se « tournant vers le fauteuil.

— Oui, il a écrit et n'est pas ici, répondit la vieille « dame avec la même froideur et sans tourner la tête.

— Aurait-il changé d'avis ? demanda l'Officier avec « angoisse.

— Non ! non ! s'écria alors Pauline avec élan, et « elle s'avança rapidement vers Robert en lui tendant ses deux chères petites mains. Non ! non ! « poursuivit-elle les yeux brillants, il n'a pas changé

« d'avis.... ; mais je n'osais moi-même.... ; je priais la « tante..... Cependant...., pourquoi craindrais-je de « vous dire toute..... la joie qui remplit mon cœur, « Robert!..... Oui, je sais que vous m'aimez. Papa le « sait aussi...., et papa a dit : Amen...., et, à cette « heure, je suis votre fiancée!... »

La jeune fille avait prononcé ces mots lentement d'abord, puis avec une rapidité croissante. Mais plus sa parole était rapide, moins assurée était sa voix. Son corps tremblait, et, lorsqu'elle prononça ces mots : « A cette heure, je suis votre fiancée, » les larmes s'échappèrent de ses yeux, et elle serait tombée, si le jeune homme ne l'avait reçue dans ses bras.

Alors, il la serra contre son cœur et se pencha pour baiser les larmes qui roulaient sur ses joues.

La tante jeta à la dérobée un coup d'œil sur cette scène, et, lorsqu'elle vit l'attitude du couple, elle fit tourner son fauteuil et lut à demi-voix dans son livre :

L'attrait du plaisir
Trouble, hélas! notre cœur,
Nous conduit infailliblement
A l'amour du vil péché.
Et qui pourrait compter
Les fautes qu'il nous fait commettre!

Le Conseiller était un très-bon père, mais il prenait plaisir à mettre ses enfants dans l'embarras. Aussi le vit-on entrer dans la chambre en riant et en se frottant les mains.

« Eh! bonsoir! » dit-il tout haut.

Mais la jeune Pauline, en digne fille de son père, reprit aussitôt tout son sang-froid. Elle prit l'Officier par la main, s'avança avec aisance jusqu'au milieu de la chambre, fit une très-gracieuse révérence et dit avec un sourire joyeux :

« Le Herr Lieutenant Robert et mademoiselle
« Pauline B... se présentent devant l'honorable as-
« semblée comme fiancés! »

La maison de la place Saint-Pierre était, ce soir-là, une des rares maisons de la ville où régnaient la joie et le plaisir.

On soupa en famille, et le frère réussit enfin, par ses aimables plaisanteries, à faire partager à sa sœur la gaieté générale. Selon l'antique usage, le domestique et la servante vinrent offrir leurs félicitations. C'était cette même servante qui chantait dans la cuisine :

Ah! viens donc, etc.

et qui, en reniant le Bombardier Tipfel, avait amené un grand malheur.

Pauline était dans tout l'épanouissement du bonheur. Lorsque le dessert fut servi, elle alla chercher, dans la chambre voisine, un portefeuille; elle en retira un papier jauni et le déplia en fronçant son petit nez de la façon la plus comique du monde. Puis elle lut au milieu du rire général

la trompette y répondit joyeusement. Les sentinelles sur les glacis furent relevées. Les conducteurs de pièces, cantonnés avec leurs chevaux dans les villages voisins , arrivèrent bientôt pour atteler canons et caissons. Peu après apparut le Capitaine von Stengel enveloppé dans une épaisse et chaude pelisse. Le Lieutenant Robert changea rapidement de tenue; il mit d'épaisses culottes, de grosses bottes; prit un autre cheval que celui qui lui avait servi la nuit et rejoignit sa Batterie, que le Capitaine von Stengel faisait former sur deux lignes.

C'était une superbe Batterie que cette Batterie à cheval avec ses pièces en parfait état, ses chevaux sains et robustes, et ses artilleurs prêts à attaquer le diable en personne.

Le Capitaine passa devant les lignes au galop de son noir coursier, à la crinière flottante. Puis il vint se placer devant le front de sa troupe, se leva sur ses étriers et fit une harangue vigoureuse..., et combien, qui le sait ! et, bientôt qui le sait !.... Il leur jura qu'il les conduirait admirablement et qu'ils n'auraient qu'à exécuter aveuglément ses ordres avec intelligence et précision, à être calmes dans le pointage et rapides dans les mouvements. Il se rapprocha alors de ses artilleurs et leur dit :

« Chacun de vous est animé de la meilleure bonne « volonté.... ; le matériel est au grand complet, et « nous ferons honneur à la septième Brigade d'Ar- « tillerie et à notre Roi !... »

On rompit ensuite par la droite. Les pièces et les caissons défilèrent, au commandement des Officiers, devant le Capitaine von Stengel, qui criait :

« Défense de fumer; mais je permets que l'on « chante, cela me fera même plaisir, et combien, qui « le sait!..... »

La matinée était belle, le temps frais, et il n'y avait pas de poussière; aussi les chanteurs étaient-ils capables de faire quelques efforts. Lorsqu'on eut dépassé les dernières maisons de la ville et que l'on se trouva sur la longue chaussée qui monte vers le haut Rhin, servants et conducteurs se consultèrent un moment et entonnèrent le Lied qu'ils chantaient en allant à la manœuvre. Mais, pour répondre sans doute au discours de leur Capitaine, ils commencèrent par le deuxième couplet :

Un jour nous avons juré,
Avec le cœur, la bouche et la main,
De mourir pour le Roi,
Pour Dieu et la Patrie!...
Quand l'ennemi nous menace,
Tenons notre serment!...
Et gaiement en avant!...
Et gaiement en avant!...

CHAPITRE VII

Dans lequel le bienveillant lecteur assiste, sans courir de dangers, à une assez chaude affaire. L'artificier Dose lance des obus, et l'officier de Dragons voit, de ses propres yeux, les terribles ravages qu'ils ont faits.

Féodor Dose, jusqu'au moment de son entrée en campagne, ne pouvait compter dans sa vie que trois grands événements : sa naissance qui, depuis longues années, l'avait jeté dans cette vallée de larmes; son entrée dans la carrière militaire; enfin, ce jour néfaste où il avait pris son congé et un emploi civil. Nous passons sous silence des événements moins importants, tels que : sa première culotte, son premier argent de poche, sa première et calme passion, sa première punition, ses premiers galons d'or : tout cela s'était succédé par ordre chronologique, comme il arrive dans le monde et dans l'état militaire.

Un quatrième et solennel événement se préparait maintenant pour le digne artificier; c'était le combat. Dose marcha au feu pour la première fois avec une véritable joie; cependant il eût éprouvé un plus grand bonheur à commander sa pièce dans une grande bataille!..... Mais Dose reçut le baptême du feu dans une insignifiante escarmouche entre quelques troupes

d'Infanterie, de Cavalerie et d'artillerie, et environ deux cents volontaires démocrates appuyés par quelques pièces.

C'était l'an de grâce 18.., par un beau jour d'été, dans une charmante contrée où se trouvaient réunis bocages, prairies et frais ruisseaux, montagnes et vallées. Le cœur de Dose nageait dans la joie. La position qu'on lui avait fait prendre avec son obusier était, pour lui, pleine de poésie. Il occupait le coude d'un ravin qui débouchait dans une large vallée. Sur une colline pittoresque se dressaient les sombres ruines d'un vieux château qui dominait encore le beau village assis à ses pieds. Entre le village et la ruine s'élevait une jolie maison blanche qui se détachait vigoureusement sur des massifs d'arbres d'un vert foncé. Au-dessus de sa terrasse flottait un drapeau rouge.

Le bon artificier ne voyait rien dans ce tableau qui ressemblât à un champ de bataille, ou même à un champ de manœuvre. Devant les pièces s'étendaient de vertes prairies arrosées par des ruisseaux dont les eaux limpides miroitaient sous les rayons du soleil. De brillants papillons s'y jouaient en voltigeant. Les flancs des deux montagnes, couverts de bois et de buissons, offraient les teintes de feuillage les plus variées. Les oiseaux chantaient. C'était bien l'asile d'une paix profonde.

L'ordre d'attaque n'avait pas encore été donné, quoique la matinée fût assez avancée. Dose jeta un

coup d'œil sur les derrières de sa position et aperçut sa troupe de soutien composée de quelques Dragons et d'un peloton d'Infanterie. Cavaliers et Fantassins s'étaient réunis pour causer. Il est inutile de dire que Dose avait ouvert lui-même ses coffres de munitions et tout visité avec le plus grand soin. Il avait placé son obusier avec intelligence, de manière à le couvrir par l'escarpement même de la montagne comme par un parapet naturel. Il avait donné à ses canonniers les meilleures instructions sur la conduite à tenir pendant le combat, et il leur avait surtout recommandé calme et sang-froid : ordre plus facile à donner qu'à exécuter. Les soldats, assis sur le flanc de la montagne, prenaient le déjeuner qu'ils avaient apporté avec eux, tandis que leurs chevaux broutaient l'herbe savoureuse qui poussait à leurs pieds. Dose était assis sur un vieux tronc d'arbre, le cœur gonflé de sentiments élevés et embrassant, dans un même coup d'œil, château, village et maison au drapeau rouge.

Tout à coup, à l'aile droite de la ligne de bataille, retentit le premier coup de canon, et l'écho le porta, comme un roulement de tonnerre, de montagne en montagne et de ravin en ravin. Il fut suivi d'un deuxième, puis d'un grand nombre. Le canon de l'ennemi répondit aussitôt, mais en grondant d'une façon plus lugubre. Bientôt on distingua, dans l'intervalle des coups de canon, les détonations des carabines, le son joyeux du clairon, puis des feux de pe-

loton, des roulements de tambour. L'affaire venait de s'engager.

Au premier coup de canon disparut l'insouciance de la troupe postée dans le ravin. Les vivres furent laissés sur place, et ceux qui avaient la bouche pleine avalèrent tout d'un coup, au risque de s'étouffer. Les pickelhaubes furent solidement enfoncés sur les têtes; les rangs se reformèrent sans commandement, et chacun attendit avec impatience, à son poste, le moment de l'action.

Les canonniers n'avaient pas été les derniers à se rendre à leurs pièces. Ils étaient là, comme à la parade, écouvillon en main et prêts à toute manœuvre. Ils concentraient toutes leurs facultés dans l'ouïe, pour ne pas perdre un seul mot de leurs chefs de pièce. L'attente et le désir du combat gonflaient la poitrine de Dose. Il jeta un dernier et rapide coup d'œil à ses coffres de munitions et à ses chevaux, et, lorsqu'il vit que tout était bien à couvert, il remit son sabre — objet inutile — dans le fourreau, sourit avec orgueil et s'applaudit d'être prêt à tout.

« Ecoutez, artificier, dit le Lieutenant L...., qui « commandait la section d'obusiers, je sais qu'il est « inutile de vous recommander le calme et le sang- « froid; mais n'oubliez pas, pour quelques coups au « moins, de compter le nombre de secondes qui s'é- « couleront entre le départ de l'obus et son arrivée « au but. Vous savez : une — deux — trois — quatre « pulsations !

— A vos ordres, Herr Lieutenant, » répondit machinalement l'artificier. Il écoutait le bruit de la canonnade et reconnaissait, avec dépit, qu'elle s'éloignait. Il le fit remarquer à son Lieutenant.

« Rassurez-vous, dit celui-ci en secouant la tête; « nous aurons notre tour. Ce sont d'enragés étu-« diants que nous avons devant nous ! Je gagerais « cent contre un que le village et le château sont « pleins de troupes et garnis d'Artillerie. Voyez-« vous le drapeau rouge sur la maison blanche?

— Il y a longtemps que je le surveille, répondit « l'artificier.

— Ne remarquez vous rien autre chose là-haut? « Vous avez pourtant des yeux perçants.

— Tout est dans l'ombre. Pourtant, attendez « donc, Herr Lieutenant...... Voyez-vous les murs « du jardin qui entourent la maison?

— Sans doute.

— Derrière ces murs, ajouta Dose en mettant la « main au-dessus de ses yeux, je découvre quelque « chose de brillant.

— C'est vrai.

— Un — deux — trois — quatre points brillants...

— Canons, artificier.... Canons! Je parie un bel « obus chargé contre une balle de fusil..., quatre « canons... de douze probablement.

— En effet, c'est possible.

— Ils se tiennent derrière leurs murs, et nous « épient. Nous sommes devant le centre de leur posi-

« tion, et nous n'avons, pour le moment, que bien « peu de forces à leur opposer. »

Sur ces entrefaites, apparut notre ami l'officier de Dragons. Il s'était avancé à cheval, le long du flanc de la montagne, pour jeter aussi un coup d'œil sur le terrain en avant.

« Eh bien, Artificier, dit-il à Dose, allons-nous « bientôt vous entendre ?

— Je n'attends que l'ordre, répondit Dose en sou- « riant, mais écoutez !.... poursuivit-il le visage « rayonnant..., le théâtre de l'action à l'aile droite se « rapproche de plus en plus.

— Il est tout près, dit l'officier de Dragons. Dieu « veuille que nous ayons aussi un peu de besogne.

— Je vais vous préparer le terrain, répondit en « riant le Lieutenant L..... Prêtez l'oreille !

— Eh bien, parlez donc !

— Artificier ! A quelle distance pensez-vous que « soit la maison au drapeau rouge?

— D'après mon estimation, elle est à deux mille « pas ; plutôt plus que moins.

— Pointez les deux obusiers dans la direction de « cette maison.

— Attention ! commanda Dose..... Chargez à « obus !.... A deux mille pas, sur la maison blanche !

— Charge de 6|8 de livre !.... cria le n° 4, et vingt « degrés de hausse ! » Le n° 2 plaça avec précaution le sachet à poudre dans l'âme de la pièce. Le Bombardier y introduisit avec soin l'obus, posa le quart

de cercle sur la génératrice..... Pendant une demi-minute tous les canonniers furent occupés autour de la pièce, puis chacun sauta à son poste... Tout était prêt.

« Eh bien, et ma besogne? dit en riant l'officier de Dragons à son camarade qui assistait en spectateur à cette manœuvre.

—C'est bien simple, répondit l'officier d'Artillerie. « Ces pendards, là-haut, resteraient longtemps der-« rière leurs murs ; ils ne craignent que l'arme blan-« che. Si, avec l'aide de Dieu, nous envoyons dans « leur jardin quelques beaux obus, l'Infanterie pourra « monter à l'assaut, suivie, ou plutôt précédée, par « vous. Que le diable m'emporte si un sabre de « Dragon ne taille pas d'aussi belle besogne qu'une « solide baïonnette !

— Oui, de par tous les diables ! répondit l'officier « de Dragons dont le visage brilla de plaisir. Ainsi « ferai-je. Il est vrai que nous sommes ici pour vous « soutenir. Mais, si l'attaque réussit, nous ne reste-« rons pas en arrière. Pourrez-vous, dans ce cas, vous « passer de nous ?

— Cher ami, dit l'officier d'Artillerie avec suffi-« sance, ce sont deux pièces d'une batterie à cheval; « elles passent partout, et si vous marchez en avant, « elles ne resteront pas loin derrière vous..... J'ai « déjà jeté mon coup d'œil sur le terrain et remarqué « à gauche de la maison une petite position d'où je « les couvrirai de mitraille.

— Avançons de quelques pas, dit le Dragon en « poussant son cheval en avant, que j'examine par « où on aborde plus facilement la hauteur.

— Prenez garde, Herr Lieutenant, cria l'Artificier. « La grosse artillerie, là-haut, tirera avec la poudre « qu'elle a volée, dès que paraîtra un honorable « uniforme. »

Dose avait raison. L'officier de Dragons s'était à peine porté en avant de deux longueurs de cheval, que l'on vit briller l'éclair sur la maison blanche et s'élever une colonne de fumée. En même temps un boulet de douze siffla, abattit une grosse branche d'arbre sur la tête de l'Officier, frappa le sol quelques pas plus loin et alla se perdre, en ricochant, jusqu'au fond du ravin.

L'Officier fit faire demi-tour à son cheval et revint derrière l'escarpement de la montagne.

« Le boulet n'a pas passé loin de vous, lui dit le « Lieutenant L....

— Un boulet de douze, ajouta Dose. Vous ne vous « étiez pas trompé tout à l'heure, Herr Lieutenant.

— Il n'ont évidemment pas d'obusiers, répondit « celui-ci ; sans cela nous aurions fort à faire. Mais « ils viennent de nous provoquer, et que le diable « m'emporte s'ils ne reçoivent pas à l'instant les sa- « luts de quelques jolis obus.... A-t-on pointé avec « la hausse convenable ?

— Tout est en ordre, Herr Lieutenant !

— Eh bien, alors, ouvrez le feu !

— Première pièce.... Feu ! »

L'obusier rendit un son métallique. Chacun retint sa respiration et chercha des yeux le projectile qui apparut tout à coup vers le point le plus élevé de sa trajectoire et s'abaissa rapidement en faisant jaillir des gerbes d'étincelles.

« Fameux ! » cria le Lieutenant d'Artillerie en sautant en l'air.... Le projectile venait de tomber de l'autre côté du mur, et on entendait le bruit produit par son explosion.

« Deuxième pièce.... Feu ! »

Ce second obus tomba à la même place, mais il dut produire de plus terribles ravages, car il éclata au moment où il rasait la crête du mur du jardin.

La réponse se fit attendre un moment, puis deux des pièces envoyèrent leurs boulets de douze avec une grande justesse de tir.

« Remarquez bien, dit l'Artificier Dose, tout en « surveillant le pointage de son obusier, que les deux « pièces de droite et de gauche ont seules répondu. Il « faut que nos obus aient produit un certain effet « sur les pièces du centre.

— C'est juste ! C'est juste !.... Mais, au nom du « Ciel, visez toujours au même point ! Des coups « comme les deux premiers sont impayables !.... « Feu ! »

Les obusiers firent une nouvelle décharge. L'un des obus tomba en avant du mur et ne produisit

aucun effet ; mais l'autre enfonça le toit de la maison et fit voler les tuiles de tous côtés.

« Bravo ! Bravo, enfants ! cria l'officier d'Artillerie, « courage !.... Mais voici maintenant que les pièces « du centre parlent à leur tour.... Mille bombes !.... « Elles étaient joliment bien pointées ! »

Un boulet de douze enleva le refouloir de l'écouvillon dans les mains du N° 1, qui pâlit, mais resta bravement à son poste.

Dose montra en ce moment qu'il y avait en lui l'étoffe d'un grand capitaine.... Il décrocha l'écouvillon de rechange et se porta intrépidement à plusieurs pas en avant et tout à fait à découvert. Il voulait, disait-il, juger des modifications à apporter au tir ; mais, en réalité, il voulait simplement montrer à ses hommes que de si misérables boulets n'avaient rien d'effrayant. Cette action produisit le meilleur effet. Les canonniers montrèrent bravoure, calme, sang-froid, et un quart d'heure leur suffit pour réduire au silence deux des quatre pièces ennemies.

Pendant ce temps, le combat à l'aile droite se rapprochait ; les coups de carabine devenaient de plus en plus retentissants, et on voyait partout la fumée s'élever au-dessus des arbres. Au bout d'un quart d'heure on vit au pied de la colline, sur laquelle se dressait la ruine, une troupe de gens qui se repliaient, sans cesser de faire feu, derrière les maisons du village. Deux pelotons de chasseurs se précipitèrent

alors du haut de la montagne, traversèrent la vallée au pas de course, gravirent la hauteur opposée et s'élancèrent en poussant d'énergiques hurrahs à l'assaut de la maison blanche. Du fond de la vallée accouraient au grand trot six pièces d'artillerie à cheval commandées par le Capitaine von Stengel, qui ne cessait de vanter tout haut la belle position que les obusiers avaient prise et les beaux résultats qu'ils avaient déjà obtenus.

Quel tumulte tout à coup dans la paisible vallée ! Les détonations de l'artillerie, les crépitations de la fusillade, le roulement des pièces et des caissons, le son du clairon et le bruit du tambour éclatent dans toutes les directions !....

Le visage du Capitaine d'Artillerie était rayonnant de joie et enflammé par le combat.

« Vous avez crânement commencé la journée ! « cria-t-il à l'Artificier en arrêtant son cheval. Là-bas, « tout paraît en marmelade, et combien, qui le sait ! « Encore deux bons coups, et ils prennent la poudre « d'escampette !

— Je voudrais demander au Herr Capitaine, dit « avec vivacité le Lieutenant, la permission de porter « les pièces à quelques centaines de pas en avant. Au « débouché du ravin, à gauche, sur le flanc de la « montagne, il y a une excellente position. Nous « sommes maintenant trop loin de l'ennemi.

— C'est juste ! C'est juste ! répondit le Capitaine. « Amenez les avant-trains en avant ! Nous allons en

« rase campage leur montrer les dents, et bientôt, « qui le sait ! »

Les obusiers cessèrent aussitôt le feu, furent accrochés à leurs avant-trains et se portèrent rapidement en avant. La position que le Lieutenant L.... avait désignée était excellente. Obusiers et canons s'y trouvaient à peine en batterie que l'ordre fut donné de tirer à mitraille....

L'ennemi fut un moment décontenancé quand il vit la batterie prendre position si près des murs du jardin. Mais il ne battit pas en retraite avec ses pièces aussitôt que l'on pouvait s'y attendre. Il occupait une très-forte position, avait percé de créneaux réguliers les murs du jardin et se trouvait beaucoup moins incommodé par le tir à mitraille qu'il ne l'avait été tout à l'heure par le tir à obus. Avec ses gros canons il couvrit d'une véritable grêle de fer les pièces qui se montraient à découvert. Ce fut le moment le plus chaud de la journée. La mitraille tombait au milieu des pièces et des chevaux. Plus d'un brave canonnier fut blessé ; mais, comme on voyait les amis avancer victorieusement de tous côtés, on ne faisait guère attention à quelques écorchures et à quelques trous.

Dose eut à sa pièce un cheval tué qu'il fit aussitôt dételer.

« C'est une vraie tempête ; il grêle du fer ! » lui cria un Bombardier en se jetant rapidement de côté. — Une balle de mitraille venait de briser la hausse

presque sous son nez. — « Elle n'est plus bonne à « rien.

— Tant mieux! répondit Dose. En main le quart « de cercle ! Que le diable emporte les cartouches à « mitraille ! C'est un tir indigne de l'obusier! « Écoutez bien, mes enfants! Nous allons, pour cette « fois, désobéir à l'ordre général et leur expédier « vivement une paire d'obus. Mais il faut qu'ils leur « tombent sur la tête comme la foudre......

« Chargez !..... A six cents pas. Sur les murs du « jardin !..... Hé, Schabel ! Ecouvillonne avec soin, « mon fils. Tu ne feras pas partir l'obus en roulant « tes yeux à droite et à gauche..... Allons ! courage! « Prrrrrauf !..... Que diable est-ce cela? Les voilà « qui tirent à boulets !.....

— La roue gauche de devant du caisson est bran- « lante, elle a deux jantes emportées ! cria un ca- « nonnier.

— De par le diable, qu'elle branle tant qu'elle « voudra, pourvu qu'elle tienne jusqu'à ce que nous « ayons fini, répondit Dose. L'obus est-il intro- « duit?.... bien à fond !..... Attention!.... Pièce..... « Feu ! »

L'obus tomba en pleine batterie et éclata en arrivant. Pendant les quelques instants, employés par Dose à recharger son obusier, tout parut en désordre dans le jardin; les pièces furent retirées et disparurent derrière la maison.

« Bravo ! Bravo, Artificier! cria le Capitaine von

« Stengel en accourant. Un très-beau coup : un coup « fameux..... et combien, qui le sait.

— Merci, Herr Capitaine, dit tranquillement « Dose. En voici un second que je vais leur servir « tout chaud......

— Augmentez la charge de 1/8 de livre. J'aperçois « un groupe d'ennemis qui s'enfuient en désordre « derrière la maison blanche et je veux modérer un « peu leur fougueuse ardeur. Maintenant, pointez à « mille pas !..... Attention !..... Pièce..... Feu !.... »

Après ce commandement, Dose quitta sa pièce et s'élança sur un escarpement voisin pour mieux juger de l'effet produit. Son obus tomba de l'autre côté de la maison et ne fit qu'augmenter la confusion de cette fuite désordonnée. Avec son regard perçant, l'Artificier put voir un énorme éclat d'obus abattre deux chevaux attelés à une pièce et cette pièce rouler dans un fossé. Puis tout disparut à ses yeux.

La batterie dut cesser son feu pour ne pas frapper les chasseurs qui s'élançaient alors à l'assaut de la maison blanche, malgré une vive fusillade, car les fenêtres de la maison et les créneaux des murs du jardin se trouvaient encore garnis de nombreux défenseurs.

L'officier de Dragons s'était tenu longtemps derrière la batterie en attendant le moment d'exécuter son projet. Lorsqu'il vit l'ennemi s'enfuir en désordre à l'aile droite, il comprit que la batterie

n'avait plus rien à craindre et la laissa sous la protection du peloton d'Infanterie. A la tête de ses braves cavaliers il s'élança à travers la forêt, dépassa les chasseurs et arriva bientôt jusqu'aux murs du jardin, derrière lesquels les ennemis à couvert auraient pu longtemps encore continuer le feu, s'ils n'eussent été effrayés par cette charge de cavaliers agitant en l'air leurs sabres étincelants et poussant de formidables hurrahs. Quelques audacieux firent encore une décharge meurtrière et abandonnèrent fenêtres et créneaux pour chercher leur salut dans la fuite.

Mais l'officier de Dragons n'entendait pas les laisser échapper aussi facilement. Il tourna les murs du jardin avec ses cavaliers et arriva à une porte de derrière en même temps que les fuyards. A la vue de la cavalerie les ennemis reculèrent épouvantés et rentrèrent dans la maison. Les chasseurs franchissaient au même instant les murs du jardin et se précipitaient à leur suite dans la maison pour venger ceux de leurs camarades qui étaient tombés à leurs côtés. Un de leurs officiers les suivait pour arrêter toute effusion de sang inutile. Mais les deux partis étaient si acharnés l'un contre l'autre que l'on s'égorgeait impitoyablement dans les chambres et dans les corridors. De toutes parts s'élevaient des cris sauvages auxquels se mêlaient par intervalles les bruits de coups de fusil....

L'officier de Dragons mit pied à terre et pénétra

dans la maison avec quelques-uns de ses hommes connus par leur énergie et leur sang-froid.

« Rendez-vous! » cria-t-il à un fantassin ennemi debout sur le haut de l'escalier. Celui-ci tenait son fusil de la main gauche et se cramponnait à la rampe de la main droite. Il répondit à l'officier de cavalerie par un regard effrayant de fixité, haussa légèrement les épaules, poussa un profond soupir, s'affaissa sur les genoux et roula mort au bas de l'escalier.

Les Dragons escaladèrent le premier étage, enfoncèrent une porte et arrivèrent juste à temps pour faire prisonniers une douzaine de tirailleurs ennemis que les Chasseurs allaient égorger.

Le Lieutenant von V.... les fit emmener par ses cavaliers et visita, avec les officiers de Chasseurs, le reste de la maison déjà pleine de morts et de mourants. Il arriva à une grande pièce du rez-de-chaussée où avait éclaté l'obus de Dose. Un paravent divisait cette salle en deux parties. Dans la première était étendu sur un matelas un jeune homme grièvement blessé, qui tourna péniblement la tête pour regarder son ennemi. Au même instant quelques sanglots se firent entendre derrière le paravent.

« Vous allez être secouru à l'instant, dit l'officier « de Dragons. Je vais envoyer chercher un chirur- « gien..... Êtes-vous dangereusement blessé ?

— Oui, répondit le jeune homme d'une voix « faible, en se mordant les lèvres de douleur. Un « éclat d'obus m'a labouré le côté.... Tous nos gens

« sont-ils en fuite? demanda-t-il après une pause.

— Nous avons fait environ vingt prisonniers, ré-« pondit le Lieutenant von V....

— Prisonniers?

— Sans doute, nous ne massacrons pas des enne-« mis que nous avons désarmés. Et vous n'en doutez « pas, j'espère. »

L'officier de Dragons entendit soupirer derrière la cloison mobile et ajouta :

« Si quelques-uns de vos gens se tiennent encore « cachés dans cette salle, ils peuvent se montrer sans « crainte. Ma devise, que j'observe religieusement en « quelque lieu que je me trouve, est : *Protection* « *aux malheureux!* »

Cette fois un léger cri se fit entendre dans la salle..., et ce cri fit tressaillir l'Officier.

« Ce sont deux dames, » dit le blessé.

Le Lieutenant von V.... passa rapidement derrière le paravent, et nous devons avouer que son cœur battit plus fort que lorsqu'il s'était élancé à l'attaque de la maison blanche....

Une dame âgée était assise dans un fauteuil, et à ses pieds était agenouillée une jeune fille qui tenait dans ses mains les mains de la vieille dame.

Les beaux cheveux blonds de la jeune fille s'étaient dénoués, sans doute, pendant les émotions de cette terrible journée, et couvraient de leurs boucles soyeuses ses épaules et sa poitrine. Elle jeta sur l'Of-

ficier un regard plein d'anxiété, et son beau visage se couvrit de rougeur.

Le Lieutenant von V..... s'arrêta un moment comme pétrifié, puis il s'inclina en murmurant : *Protection aux malheureux !*

Ces mots si simples remuèrent profondément la jeune fille à la blonde chevelure. Une pâleur mortelle se répandit sur tous ses traits et elle cacha sa tête dans les mains de la vieille dame.

« En quoi puis-je vous servir ? demanda le Lieu-
« tenant von V.... après une pause. Votre désir est-il
« de rester dans cette maison ou d'être conduites
« dans un autre lieu ? »

La vieille dame fit un signe de remercîment et se leva. « Tranquillise-toi, Sophie, » dit-elle à la jeune fille en l'entourant de ses bras ; puis elle se tourna vers l'Officier et lui dit :

« Je vous remercie, Herr, de la courtoisie avec
« laquelle vous traitez vos ennemies ; mais croyez
« que, si nous appartenons au parti de vos ad-
« versaires, nous ne sommes pas moins dignes
« de tous vos égards. L'aveugle destin nous a été
« cruel ; le blessé auquel vous parliez tout à l'heure
« est mon fils, le frère de cette pauvre jeune
« fille. »

Le Lieutenant von V.... s'inclina.

« Votre parti est vainqueur, ajouta la vieille dame
« avec fierté ; mais notre cause n'est pas moins la
« bonne.

— Maman ! interrompit la jeune fille d'un ton suppliant.

— Vous êtes un généreux vainqueur, et, puisque « vous voulez bien ne pas nous considérer comme « prisonnières, je demande à me retirer à X..., mai- « son de campagne, notre résidence, située à une « demi-lieue d'ici. Je vous prie aussi de nous faire « escorter, car j'ignore la sévérité des ordres donnés « aux gens de votre parti.

— Vous êtes entièrement libres, Mesdames, répon- « dit l'officier de Dragons, et si je vous escorte — « pour me servir de votre expression — jusqu'à X... « ce n'est que pour vous éviter l'ombre même d'une « inquiétude.

— Je vous remercie, dit froidement la vieille dame. « Mais mon fils.... que deviendra-il?

— Si le chirurgien déclare qu'il peut être trans- « porté, il partira avec vous. Il me donnera seule- « ment sa parole d'honneur qu'il ne quittera pas « votre propriété sans autorisation. »

La vieille dame jeta au ciel un regard douloureux et dit à voix basse :

« Ne craignez rien; votre obus a trop bien frappé; « mon malheureux enfant ne sortira pas vivant de « cette maison.... Oh ! ajouta-t-elle en fondant en « larmes, puisse ma plus terrible malédiction tomber « sur celui qui a lancé cet obus ! »

Cette douleur maternelle impressionna péniblement l'officier de Dragons, et deux scènes bien diffé-

rentes — la cause et l'effet — se présentèrent en même temps à son esprit..... Là-bas, le long Artificier Dose, l'homme du devoir, heureux d'avoir lancé un obus meurtrier; ici un pauvre jeune homme frappé à mort, et une famille au désespoir.

« Ah! quelle cruelle chose que la guerre! » dit-il à demi-voix.

La vieille dame serra les dents; mais la jeune fille remercia l'Officier du regard.

Le chirurgien de la batterie à cheval accourait en toute hâte pour donner les premiers soins aux blessés. Il secoua la tête en arrivant auprès du jeune homme et dit à voix basse à l'officier de Dragons :

« On peut le transporter sans craindre d'aggraver « son état. »

Le blessé fut pansé aussi bien que possible et étendu sur un brancard. Quelques valets, trouvés dans les écuries et dans les caves, prirent ce brancard et sortirent de la maison. La mère marchait à côté de son fils, dont elle tenait la main; la jeune fille suivait à quelques pas.

Le Lieutenant von V.... prit avec lui douze de ses Dragons pour accompagner les prisonniers jusqu'à leur résidence. Il marcha à côté de la jeune fille, le bras droit passé dans les rênes de son cheval. Les porteurs allaient d'un pas rapide. La petite troupe sortit du jardin, laissa derrière elle le champ de bataille et pénétra dans la forêt. Au milieu de cette belle nature, calme et paisible, on perdait jus-

qu'au souvenir des bruits du combat, qui naguère encore retentissaient entre ces montagnes. Là-bas, dans la vallée, tout parlait de guerre; ici, sous l'épais feuillage, tout respirait la paix. Quelquefois les porteurs disparaissaient aux angles du chemin; alors le jeune Officier pouvait croire qu'il était seul avec la jeune fille et faisait une poétique promenade sous ces grands chênes. Le combat de la matinée était loin de son esprit, et il oubliait même qu'il venait seulement de remettre le sabre au fourreau.

Le cœur ému, il marcha quelque temps à côté de la belle Sophie, sans oser lui parler. Ni cette journée sanglante, ni la nuit de l'auberge ne lui semblaient des sujets convenables pour commencer un entretien. La maison de campagne sur le Rhin et le long Edouard lui revinrent heureusement à l'esprit. Il s'autorisa alors du récit de ce digne ami pour parler du lendemain du bal, d'un certain billet de logement, grâce auquel il avait eu des nouvelles d'une belle inconnue, et du bonheur qu'il avait éprouvé en apprenant qu'on ne lui en voulait pas de sa témérité. Mais, lorsqu'il voulut faire une allusion plus directe à certain souvenir, la jeune fille rougit, pâlit, et hâta le pas pour rejoindre ceux qui marchaient en tête.

« Ne soyez pas cruelle pour moi! lui dit l'officier « de Dragons. Déjà deux fois nous avons été réunis, « et dans des circonstances si extraordinaires, que « nous devons croire à quelque dessein caché de la

« Providence. Mais, hélas! Mademoiselle, j'ai pour « ces deux fois à implorer votre pardon. »

La jeune fille releva la tête et arrêta sur l'Officier ses yeux noirs pleins de flammes :

« Je n'ai rien à vous pardonner, dit-elle.... La « première fois vous n'avez commis qu'une action « inconsidérée, et aujourd'hui..., maintenant, je « regarde comme un malheur de vous compter dans « les rangs de nos ennemis.

— Ah ! si vous regardez cela comme un malheur, « je dois m'estimer heureux. Merci de cette bonne « parole. »

Sophie le regarda avec étonnement, puis elle ajouta vivement :

« Je vous suis très-reconnaissante de l'intérêt que « vous avez témoigné à mon frère et à nous. Lorsque « la maison eut été prise d'assaut, nous attendions, « dans de mortelles angoisses, le sort qui nous était « réservé ; mais dès que je reconnus votre voix.......

— Ah! vous avez reconnu ma voix !

— Votre devise, dit la jeune fille en rougissant « légèrement, je sentis que nous étions sauvées.

— Vous avez senti cela, Sophie?

— Oui, répondit la jeune fille en regardant le « jeune Officier avec une expression indéfinissable, « j'ai senti que nous étions sauvées.

— Vous pensiez donc encore à moi?

— Oui, je pensais à vous, c'est-à-dire je pensais à

« ce que je connaissais de vous......, au son de votre « voix et à votre devise.

— Et maintenant que vous m'avez vu, m'ou-« blierez-vous ou garderez-vous mon souvenir?

— Vous êtes notre sauveur, murmura la jeune « fille d'une voix à peine distincte, et je suis heu-« reuse qu'il en soit ainsi....; mais terminons cet « entretien. Nous voici à notre résidence. Recevez « encore une fois mes remercîments et laissez-moi « rejoindre ma mère.

— Je vous reverrai, Sophie, dit avec passion l'of-« ficier de Dragons en saisissant sa main, je vous « reverrai certainement. Nous devons rester deux « jours là-haut, et il ne faut qu'un quart d'heure à « mon cheval pour m'amener ici. »

Le Lieutenant von V... crut sentir une légère pression de doigts de la jeune fille. Il chercha à rencontrer son regard; mais ce regard était fixé sur la maison de campagne.

« Adieu! vous devez tout oublier, dit-elle sans « détourner les yeux. Rappelez-vous seulement que « nous sommes ennemis et en temps de guerre, et « retenez bien ces paroles : « Ne vous aventurez ja-« mais seul dans ces montagnes!.... »

Elle retira en même temps sa main et s'élança à la suite des porteurs.

« Ah! dit l'officier de Dragons en la regardant « s'enfuir comme une biche effarouchée. Ah! je sau-« rai bien la retrouver.... »

Il passa en même temps les rênes sur le cou de son cheval, sauta en selle, et, suivi de ses Dragons, retourna au galop vers la maison blanche.

CHAPITRE VIII

Dans lequel il est question de bivouacs. — Il y est constaté aussi que l'on peut quitter son poste en temps de paix, tout en étant un brave Bombardier.

La journée avait été glorieuse pour l'Artificier Dose. C'était la première fois qu'il allait au feu, et il s'était vaillamment conduit avec sa pièce. Il lui revenait certainement une petite part du succès de la journée, et il n'avait pas de gandes pertes à déplorer : un cheval tué, un Canonnier servant grièvement blessé et trois autres Artilleurs légèrement atteints. Lui-même n'avait été que contusionné à la hanche par une balle à mitraille qui avait brisé la lame de son sabre. Un affût légèrement endommagé, un écouvillon brisé, une hausse détériorée, etc., sont de ces petits accidents dont on ne parle pas. Cependant l'avant-train de l'obusier avait subi une avarie sérieuse : deux jantes d'une roue étaient brisées; mais Dose connaissait à fond toutes les parties du service de l'Artilleur, et cet acci-

dent lui donna l'occasion de montrer son savoir-faire sur le champ de bataille.

Toute la Batterie partit pour le bivouac, excepté Dose, qui resta pour consolider, avec des cordes, la roue détériorée. Son travail fut un chef-d'œuvre de solidité et d'élégance.

Ce jour devait être pour Dose un jour heureux. Il se dirigeait vers le village, après avoir tout mis en ordre, lorsqu'il rencontra un brillant Etat-major de Généraux. L'Artificier rendit compte du motif de son retard. On fit cercle autour de l'obusier pour constater les dégâts et admirer l'art avec lequel ils avaient été réparés. Un Officier-Général, à la haute stature, au visage affable, à la magnifique moustache blonde, fit prendre le nom de l'Artificier. C'était le Commandant en chef, et Dose, la joie dans l'âme, poursuivit son chemin.

Le Capitaine von Stengel fit aussi à Dose une réception brillante.... et combien, qui le sait! et lui affirma qu'il allait le proposer pour l'avancement... et bientôt, qui le sait!

Pendant ce temps toutes les troupes s'étaient rassemblées. Une partie occupait le village, et le reste bivouaquait dans les environs. Le Quartier-Général fut établi dans cette même maison blanche que nous avons vu prendre d'assaut. C'était un grand bâtiment, aux belles proportions, situé au sommet d'une colline d'où la vue plongeait sur la contrée environnante. De là les bivouacs des sol-

dats, les parcs d'artillerie, les chevaux au piquet produisaient l'effet le plus pittoresque. Chaque corps de troupe formait un groupe d'un aspect différent : toute la nombreuse famille était en ce moment occupée à son installation.

L'Infanterie s'établit rapidement dans son bivouac. Elle n'avait eu qu'à ôter ses sacs, à les poser à terre et à les aligner par rangs et par files, avant d'aller chercher le bois, l'eau et les provisions de bouche ; aussi fut-elle la première à allumer ses feux et à préparer une bonne soupe dans ses grandes marmites.

La Cavalerie employa plus de temps. Il lui fallut enfoncer des piquets et y attacher les chevaux.

L'Artillerie, à cause de ses caissons à boulets et à obus, s'éloigna un peu plus du village. Elle forma son parc dans le plus bel ordre. Chaque timon fut fixé, par son extrémité, à un pieu enfoncé en terre. On attacha les chevaux à ces timons, derrière les pièces, derrière les caissons, puis on les dégarnit. L'Artillerie employa ainsi beaucoup de temps avant de pouvoir prendre du repos ; mais son bivouac présentait l'aspect le plus pittoresque. Les pièces, formées sur une ligne, étaient là, graves et menaçantes, entourées de chevaux piaffant et hennissant ; derrière ces pièces étaient alignés les sombres caissons. Entre les lignes, les Canonniers allaient, venaient et se réunissaient par groupes pour s'entretenir des événements de la journée. Quelques-uns étaient oc-

cupés à installer les cuisines placées à bonne distance de la Batterie; d'autres, enfin, entouraient la forge de campagne dont le gros soufflet fonctionnait en gémissant, sous la direction du maréchal-ferrant de la Batterie.

Tous ces détails, vus de la colline, formaient par leur ensemble, un tableau plein de mouvement et de vie. La verte prairie, couverte de gens affairés, ressemblait à une gigantesque fourmilière. Tout autour se découpaient vigoureusement les sombres forêts, ce matin animées et bruyantes, et ce soir plongées dans un profond silence, que troublait seul le cri de quelque oiseau de proie. Les derniers rayons du soleil éclairaient les pignons pointus du village et ses nombreuses cheminées d'où s'échappait une fumée bleuâtre. La vieille ruine se dressait dans les reflets pourprés du couchant et semblait considérer d'un œil sombre et morose tout le mouvement qui se faisait à ses pieds.

Mille bruits divers égayaient ce tableau guerrier : le cri joyeux du soldat, un *lied* chanté dans le lointain, un roulement de tambour, un appel de clairon ou de la trompette et enfin les accords d'une excellente musique militaire dont les joyeuses mélodies s'échappaient de la maison blanche et planaient sur toute la vallée.

Cette maison était placée au centre des bivouacs, et dans son jardin se reproduisaient en petit les scènes qui animaient la vallée. Là bivouaquaient aussi des

troupes d'Infanterie, de Cavalerie et d'Artillerie qui formaient la garde du Quartier-Général et la réserve d'une chaîne d'avant-postes.

Si nous conduisons le bienveillant lecteur dans le jardin de cette maison, c'est pour rester fidèle au titre de notre livre : *Aventures de corps de garde.* Ce n'est pas, à proprement parler, un corps de garde que nous allons décrire, quoique ce soit une véritable garde, la garde du Quartier-Général, composée d'une compagnie de la Landwehr et d'une compagnie d'Infanterie de ligne. Tant que brilla le jour, cette garde n'offrit rien qui fût digne de remarque. On voyait les soldats assis sur les marches de la maison ou couchés sous les grands arbres. Les Officiers s'étaient réunis à leurs camarades du Quartier-Général et écoutaient avec intérêt les rapports des différents chefs de corps, sur l'événement du jour.

Mais, lorsqu'arriva le soir, lorsque, dans chacun des bivouacs, on eut battu ou sonné la retraite, lorsqu'on ne découvrit plus dans la vallée que les feux des soldats et les lumières du village, le jardin prit, à son tour, une tout autre physionomie. Les hommes de garde avaient allumé des feux pour eux et pour leurs officiers. Les flammes éclairaient de rouges reflets magiques les murailles de la maison et les grands arbres auxquels elles prêtaient une vie fantastique. Les feuilles semblaient frémir à chaque mouvement ondoyant des flammes, et les ombres

dansaient sur les murailles blanches comme une légion de spectres. Tous les feux de garde furent bientôt entourés, et le jardin prit l'aspect le plus animé.

C'est autour d'un de ces feux que nous retrouvons nos amis : l'officier de Dragons von V...., l'officier de Hussards attaché comme aide de camp au Quartier-Général, le Lieutenant Robert, commandant les pièces détachées pour la garde de ce Quartier-Générale, et le long Edouard, qui se trouvait là comme chef de poste. Ce dernier était assis et adossé à un tronc d'arbre. Il faisait avec sa gravité et sa dignité habituelles les honneurs du feu de garde. Il désignait les places et veillait à ce que le feu fût continuellement entretenu. Il avait à ses côtés une longue paire de pincettes qui lui servaient à présenter les tisons aux fumeurs de pipes ou de cigares. De temps à autre il passait la main derrière l'arbre contre lequel il était adossé et recevait, de son ordonnance, une bouteille de vin rouge qu'il faisait circuler à la ronde.

Les Officiers étaient en bonnet de police et sans armes ; seuls le long Édouard et l'officier de Dragons portaient la tenue régulière. Celui-ci se tenait debout auprès du feu, les deux mains appuyées sur la poignée de son sabre et regardait pensif les flammes ondoyantes.

« De tous les succès de la journée, une bonne part « revient à ton bonheur insolent, dit l'officier de

« Hussards. Mille tonnerres ! Il y a des gens qui « sont nés coiffés. Il arrive là, avec son peloton de « cavalerie, juste pour prendre d'assaut une maison « fortifiée ! *A qui Dieu veut, le bien vient en dor-* « *mant.*

— J'ai marché sans ordre, à mes risques et périls, répondit gravement l'officier de Dragons.

— Et la conquête qu'il a faite ! lança le long « Edouard au milieu de la conversation. On m'a « bien raconté l'histoire, mais je voudrais l'entendre « de ta bouche, car quelques passages sont encore « obscurs pour moi. Pouvons-nous espérer que tu « voudras bien les éclairer ?.... »

En disant ces mots, il regardait son ami du coin de l'œil.

« L'histoire est très-claire, répondit le Dragon. « J'ai trouvé ici un jeune homme blessé à mort et « deux malheureuses femmes, sa mère et sa sœur. « Comme nous ne faisons pas de prisonnières, je les « ai fait conduire tous les trois jusqu'à une maison « de campagne située dans les environs.

— Mais cette action chevaleresque va bientôt te « valoir un joli nez (1), dit le Lieutenant Robert. « J'ai entendu le Général von H.... parler de cette « affaire, juste au moment où j'arrivais dans le vil- « lage pour me procurer deux chevaux.

— Eh bien? demandèrent les officiers.

(1) Un joli *nez* répond à un joli *savon*.

— La dame qui a été trouvée ici est la femme du « Herr D..., le propriétaire de cette maison de cam« pagne. Elle est un des membres les plus actifs et « les plus dangereux de l'autre parti et a, dit-on, « organisé la défense, en l'absence de son mari. »

L'officier de Dragons leva les yeux en haussant les épaules.

« Mais elle a une fille, fit observer avec calme le « long Édouard, qui possède une très-belle cheve« lure blonde et des sentiments *ultra*.... conserva« teurs. Cette jeune fille n'a rien à démêler avec les « événements du jour. Elle n'est ici que depuis peu « et arrive du Mittelrhein, où elle était en voyage « d'agrément.

— La connaissez-vous? demanda l'officier de Hussards.

— Je crois vous avoir déjà raconté que le lendemain « d'une certaine nuit mémorable, j'étais en billet de « logement chez un démocrate, bon vivant, qui me « fit goûter le bon vin de son cellier et dîner avec « trois jolies jeunes filles.

— Meidinger ! » dit d'un ton aigre-doux l'officier de Dragons.

Les autres officiers partirent d'un éclat de rire, et le long Édouard poursuivit sans s'émouvoir :

« Ce n'est pas tout à fait du Meidinger, car cette « histoire aura une suite qui sera pour nous entiè« rement neuve et surprenante. »

L'officier de Dragons siffla sans répondre, et avec

le fourreau de son sabre écrasa un charbon ardent dont il fit jaillir des gerbes d'étincelles.

Le Lieutenant Edouard tendit encore la main derrière lui et présenta à ses camarades une nouvelle bouteille qu'il fit circuler à la ronde.

« Il faut avouer que nous avons eu une journée « bien désagréable, dit le Hussard en essuyant sa « moustache, après avoir passé la bouteille à son « voisin de droite. Avez-vous perdu beaucoup de « monde dans l'Infanterie?

— Très-peu! répondit le long Edouard. Nous « n'avons eu que de légères blessures. Une seule « est plus grave; c'est celle du Lieutenant Schmau- « der. Cet homme n'a pas de chance. Il commandait « les Tirailleurs et a reçu dans le flanc une des pre- « mières balles.

— Ce pauvre Schmauder! dit l'officier de Hus- « sards. Vous souvient-il encore de ce punch que « nous avons pris ensemble dans le grand corps de « garde, à C...., quelques jours avant le départ?

— Tiens! ceci me remet quelque chose en mé- « moire, reprit le Lieutenant Robert. L'Artillerie a « eu à déplorer aujourd'hui la perte d'un homme, et « cet homme est précisément celui dont nous avons « tant parlé dans cette même soirée. Vous vous rap- « pelez certainement l'histoire des feuilles de pa- « trouille!

— Assurément, répondit le long Edouard, la cor- « respondance entre les deux chefs de poste.

— Eh bien, celui des deux correspondants qui « était de garde au Fort extérieur, Hornemann, s'est « distingué aujourd'hui, avec sa pièce, d'une manière « toute particulière. Je ne connais pas exactement « les détails; mais il est certain que ce brave jeune « homme eût obtenu un bel avancement.... s'il ne « fût....

— Eh bien, s'il ne fût?... demandèrent les officiers.

— S'il ne fût, dit tristement le Lieutenant Robert, « tombé à côté de sa pièce. C'était un vrai cœur de « soldat gai, plein d'entrain, et qui s'est conduit « comme les plus braves.

— Cela me fait réellement de la peine, ajouta « l'officier de Dragons. Pauvre jeune homme! Il ne « reverra plus les siens. Peut-être un cœur fidèle « pense à lui en ce moment! Oh! la guerre! la guerre!

— Et le Lieutenant Schmauder! reprit l'officier « de Hussards, que Dieu ait son âme! mais je suis « bien persuadé que, s'ils se rencontrent tous les « deux dans l'autre monde, le pauvre Bombardier « aura encore une fois à essuyer le reproche d'avoir « quitté son poste. »

Le long Edouard avait reçu la bouteille de la main gauche; il la tenait placée entre son œil et le feu de garde, de sorte que son visage en était coloré d'un rouge vif. Il dit, après une pause :

« Je crois vous avoir déjà affirmé que des jeunes « gens pouvaient quitter leur poste en temps de paix,

« dans un moment de folie, et se conduire brave-
« ment et vaillamment devant l'ennemi. Celui dont
« nous parlons l'a bien prouvé. Je bois ce vin à sa
« mémoire! Puisse cela lui faire du bien là-haut!...
— Que son âme repose en paix! dit le Lieute-
« nant Robert.
— Quoiqu'il ait une fois ici-bas abandonné son
« poste, ajouta le Hussard.
— Pour plaire à sa bien-aimée, » murmura tout
« pensif l'officier de Dragons.

Sur ce, le long Edouard vida la bouteille et la jeta derrière lui, contre le mur, où elle se brisa en mille morceaux.

CHAPITRE IX

L'officier de Dragons visite les avant-postes pendant la nuit; il surprend une correspondance de signaux, prévoit quelque trahison et prend une résolution.

Pendant longtemps encore la conversation fut animée, et le souvenir de la journée chassa le sommeil des yeux des officiers assis autour du feu de garde. Cependant, vers onze heures, ils se retirèrent l'un après l'autre dans la maison pour y chercher une botte de paille ou un matelas. Le long Edouard resta quelques instants encore absorbé dans ses

pensées, les yeux fixés sur le feu; puis son regard devint incertain, ses paupières s'abaissèrent, sa tête s'inclina lentement; mais lorsque son menton toucha sa poitrine, il fit un brusque mouvement qui le réveilla. Il ouvrit les yeux tout grands et dit en riant :

« Le rêve que je faisais était monstrueusement « Meidingerique. »

L'officier de Dragons était resté le dernier devant le feu. Il se décida enfin à quitter la place, remit son sabre au crochet et tendit la main au Commandant de garde en lui disant : « Adieu...

— Où vas-tu te coucher? lui demanda le long « Edouard. Es-tu cantonné dans le village? Es-tu « bivouaqué?

« — Cette nuit je n'ai pas d'oreiller pour reposer « ma tête, répondit le Dragon. Le Lieutenant D... « se trouvant indisposé, je le remplace pour con- « duire la patrouille; je me trouve donc de service « comme toi.

— J'ai sur toi un petit avantage, reprit le Lieute- « nant d'Infanterie. Je me suis procuré une botte de « paille que je vais faire étendre, pour y dormir une « couple d'heures, dans un coin de la cour, sous les « grands tilleuls. Quand tu seras de retour de ta « chevauchée, viens me réveiller. Je n'ai besoin que « de très-peu de sommeil pour réparer mes forces. « Nous ferons alors du café et nous attendrons le « jour.

— Soit donc, je viendrai. Je n'envie pas ton re-
« pos, dit l'officier de Cavalerie.... Je tiens beaucoup
« à cette chevauchée, et, d'ailleurs, je dormirais mal
« cette nuit... au revoir!

— Bonne nuit! »

Le long Edouard prit alors toutes ses dispositions. Il posta un sous-officier et une douzaine d'hommes de service autour du feu, se retira dans son coin, et s'enveloppa dans son manteau pour dormir du sommeil du juste.

L'officier de Dragons se rendit dans le jardin de la maison, où quelques-uns de ses hommes se tenaient autour d'un feu, et parla à voix basse à un vieux sous-officier. Celui-ci porta la main à son casque, fit signe à ses cavaliers de le suivre et disparut avec eux dans l'obscurité du jardin. Bientôt on entendit piaffer et hennir des chevaux et résonner les fourreaux de sabre contre les étriers et les éperons. Un Dragon sortit de l'ombre tenant un cheval en main. Le Lieutenant von V.... sauta légèrement en selle et sortit par la porte de la cour, suivi de dix cavaliers.

Que la nuit était belle et tranquille! De tous les feux de bivouac qui éclairaient tout à l'heure la plaine, on n'apercevait plus çà et là que quelques lueurs rougeâtres, sur lesquelles se découpaient les sombres silhouettes des soldats assis en cercle autour de ces feux mourants.

L'Officier descendit, avec ses Dragons, cette même

colline qu'il avait gravie le matin en donnant l'assaut. Il arriva bientôt sur l'emplacement que les pièces avaient occupé à la fin du combat; à sa droite s'étendait la forêt, où régnait un silence solennel et mystérieux. Pas un bruit dans cette calme et chaude nuit d'été! Pas un murmure dans le feuillage! Pas même un souffle dans l'air!

Il descendit toujours et passa devant cette place où il avait vu Dose lancer les premiers obus et où il avait été salué par un boulet de douze. Il continua à s'enfoncer dans l'étroite vallée. Le pas des chevaux était assourdi par le sol de la prairie humide de rosée et l'on entendait, par instants, le ruisseau murmurer entre les cailloux. Devant nos cavaliers s'élevait, couverte de chênes et de sapins, la hauteur qui fermait la petite vallée. Autour d'eux, tout était plongé dans les ténèbres. Au-dessus de leurs têtes s'étendait le ciel clair et brillant, et dans sa lumière d'un bleu argenté se dessinaient vigoureusement les sombres aiguilles des sapins. La lune se levait à l'horizon.

Un petit chemin sablonneux conduisait sur la hauteur où était établie la ligne des avant-postes. A mesure que les cavaliers avançaient, les ombres se dissipaient autour d'eux. Ils atteignirent bientôt la crête de la montagne, et le Lieutenant von V.... s'arrêta un instant devant la belle vallée du Rhin couverte de vapeurs aux formes fantastiques, sur lesquelles la lumière de la lune jetait un voile ar-

genté... De ces vapeurs sortaient çà et là des groupes d'arbres semblables à des spectres aux bras étendus, arrêtés tout à coup dans leur ronde infernale par le regard d'un mortel. Cependant la Déesse de la Nuit montait claire et brillante dans le ciel et dissipait la bande des lutins. Elle semblait attirer à elle les vapeurs qui couvraient la vallée pour s'en former un cortége flottant. Bientôt on distingua dans la plaine un large ruban d'argent : c'était le Rhin qui coulait calme et majestueux.

L'Officier laissa tomber les rênes sur le cou de son cheval et regarda enthousiasmé tout autour de lui. Les beautés de la nature l'impressionnaient vivement, mais bien plus cette nuit où son cœur était encore tout ému de sa rencontre avec la jeune fille.... Là, au milieu des bois, était la maison de campagne entourée de petites vallées qui attendaient impatiemment que l'astre des nuits vînt chasser les ombres qui les enveloppaient.

Qu'il est charmant ce premier rayon qui filtre à travers les arbres jusqu'au fond des ravins! Comme on voit tout à coup l'eau briller et frémir! Tout s'éclaire dans la vallée, et chaque brin d'herbe étincelle de gouttes de rosée. Qu'il est doux, dans un pareil moment, de rêver à l'*être aimé!* Qu'il est doux de songer que cette blanche lumière frappe à sa fenêtre, la réveille et lui confie, discrète messagère, les pensées d'amour de celui qui s'est arrêté là-haut sur la montagne!.... Sans doute ces pensées éveillent

là-bas de semblables pensées. C'est un courant manétique qui s'établit entre deux êtres dont les âmes se confondent dans un même sentiment.

La crête de la montagne, que suivaient les Dragons, formait une ligne brisée, aux saillants de laquelle étaient placées les vedettes. La première qu'ils rencontrèrent était un cuirassier. L'immobilité de ce cavalier, son manteau blanc et son casque brillant produisaient un effet fantastique. Son œil, seul, semblait animé et plongeait dans toutes les directions. Sa main gauche tenait les rênes, et sa main droite le mousqueton qui était appuyé sur le pommeau de la selle. Tout à coup le cheval dressa les oreilles et hennit légèrement. Son cavalier le rassembla aussitôt et le tourna du côté des arrivants. Ce mouvement fit jaillir l'éclair de la brillante cuirasse.

« Halte ! Qui vive? »

Le Lieutenant von V.... s'avança de quelques pas et donna le mot d'ordre.

Le Cuirassier lui répondit, et les Dragons poursuivirent leur route.

Ce *Qui vive* avait été entendu des cavaliers du poste voisin, qui se portèrent à la rencontre des Dragons. Puis, le même *Qui vive* retentit, et les mots s'échangèrent.

La patrouille suivit, pendant une demi-heure, la crête de la montagne et trouva partout les postes de cavalerie sur leurs gardes.

Dans le ravin qui conduisait à la vieille ruine, on

avait établi un poste de Chasseurs. La première sentinelle se confondait presque avec le tronc d'un gros chêne; elle tenait sa carabine près du corps; la main droite à la poignée de l'arme et la gauche au canon.

Cet énergique petit gaillard cria : « Halte! Qui vive? » et coucha en joue l'officier de Dragons, qui s'empressa de lui donner le mot de reconnaissance.

Il fallait répondre vivement à ce farouche Chasseur, ou vider les arçons. Il grommela même entre ses dents quand les cavaliers passèrent devant lui.

La patrouille descendit lentement le ravin, arrêtée à chaque instant par les sentinelles, et trouva tout dans le meilleur ordre. Les Dragons, conduits par leur chef, arrivèrent au milieu de la vallée où bivouaquait l'Artillerie. Là, tout semblait plongé dans un profond sommeil. Cependant, dans le lieu écarté où était placée la forge de campagne, on trouvait encore le mouvement et la vie. Le gros soufflet gémissait et faisait jaillir du foyer des milliers d'étincelles. Plusieurs canonniers étaient occupés autour d'une roue. Un long personnage était auprès d'eux et dirigeait leur travail.

C'était l'artificier Dose, qui n'aurait pu goûter le moindre repos avant d'avoir remis sa roue d'avant-train en état de tenir la campagne. Le forgeron de la batterie avait très-habilement consolidé les jantes en les entourant de bandes de fer. On était occupé à forger la dernière bande lorsque la patrouille se

présenta. Dose se retourna vivement et tira son sabre par mesure de précaution.

« Mais reposez-vous donc! cria en riant le Lieu-
« tenant von V..... Que diable! travaille-t-on si
« tard avec le fer et le feu?

— Ah! c'est vous, Herr Lieutenant! répondit
« l'Artificier. Oui, vous nous voyez encore occupés à
« raccommoder ma roue, que ces maudits vauriens
« m'ont endommagée. Il faut que demain matin tout
« soit en ordre. J'ai moi-même taillé un nouveau re-
« fouloir, et si nous devons marcher, je pourrai dire
« avec satisfaction : « Rien ne manque à mon obu-
« sier; tout est en ordre. »

— Bravo! bravo! ajouta l'officier de Dragons.
« Vous êtes toujours prêt à tout. Il faut que le Géné-
« ral en soit instruit. »

Dose poussa un léger soupir.

« Dites-moi plutôt, demanda-t-il après une pause,
« ce que vous avez vu dans la maison blanche, lors-
« que vous y avez pénétré. J'y aurais volontiers
« couru, mais le devoir..... le devoir!

— Eh bien, vous avez lieu d'être satisfait de l'effet
« produit par vos boulets, dit le Lieutenant von
« V......

— Par mes obus, reprit l'Artificier. Oui, je vou-
« drais bien savoir ce qu'ils ont fait....... Car, voyez-
« vous, Herr Lieutenant, un obus nous tient au
« cœur. Quand il part, c'est comme un ami qui nous
« quitte. C'est un être intelligent, je puis le dire, et

« non pas insensible comme un stupide boulet. Un « obus demande à être élevé, instruit, purifié, éprouvé. « C'est avec amour qu'on le remplit, avec prudence « qu'on y introduit la fusée. On pointe avec la plus « grande justesse, et, avant qu'il s'élève dans les « airs, tout brave chef de pièce lui donne sa bénédic« tion.

— Fi donc! C'est on ne peut plus païen!

— Mais nécessaire, Herr Lieutenant, très-néces« saire pour les simples Artilleurs. Si, nous autres « sous-officiers, ne considérions pas la chose avec « une véritable vénération, les servants se soucie« raient comme du diable de décoiffer complètement « la fusée et de placer convenablement la croix blan« che dans l'âme de la pièce.

— Mon cher Dose, vous êtes un profond penseur!

— Je vous demande pardon, Herr Lieutenant, « seulement je pratique mon art avec quelque poésie... « Et mes obus?

— Vous pouvez être satisfait de la conduite de « vos obus, répondit l'Officier; ils ont fait, parmi les « défenseurs, d'assez grands ravages. Celui qui a en« foncé le toit de la maison coûte peut être à cette « heure la vie à un jeune homme de bonne famille.

— Bah! bah! ajouta l'Artificier en se frottant les « mains, de bonne famille? Est-ce que l'on est de « bonne famille quand on ne sert pas son maître et « Roi? »

L'Officier de Dragons se mordit les lèvres.

« Mon obus, poursuivit Dose, a rempli son devoir « en messager fidèle. Non, rien ne peut être comparé « à un obusier servi avec calme... De l'ordre, encore « de l'ordre et toujours de l'ordre, comme avait cou- « tume de le dire notre bienheureux Colonel von T... « Quel malheur que cet homme n'ait pas assisté à « cette journée! Il eût été, je crois, quelque peu sa- « tisfait de son artillerie.

— Allons, bonne nuit, Artificier! cria l'Officier de « Dragons dont le cheval piaffait d'impatience. Met- « tez à votre jante le dernier cercle de fer, et allez « dormir sur vos deux oreilles quelques heures. « Nous serons en marche demain matin.

— Quand mon travail sera terminé, dit Dose, je « suivrai votre conseil, si toutefois j'en ai le temps. »

En prononçant ces mots, il salua militairement l'Officier et le regarda s'éloigner dans la plaine au grand trot de son cheval.

Le Lieutenant von V.... avait visité la chaîne des avant-postes qui formaient un demi-cercle à l'est. Il se dirigea alors à l'ouest dans la vallée entre la vieille ruine et le village pour s'assurer, là aussi, de la vigilance des sentinelles. Ce n'était pas sans motif qu'il avait ainsi conduit sa troupe : il voulait arriver en dernier lieu dans les environs de la maison de campagne, auprès de laquelle il était venu le matin même.

Dans cette partie située à l'ouest, la troupe de cavaliers parcourait un terrain très-accidenté et cou-

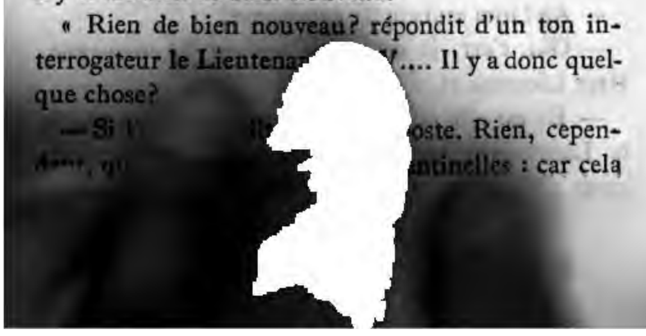
vert d'un bois épais. Ce terrain, étant favorable aux surprises, on y avait établi une triple chaîne de sentinelles réunies par groupes de deux ou de trois.

Elles appartenaient toutes à l'Infanterie et se trouvaient placées à si peu de distance les unes des autres que l'Officier de Dragons s'avançait au milieu d'un véritable feu roulant de « Halte! Qui vive? » Chacune des sentinelles entendant distinctement le cri de sa voisine, la chaîne se trouvait en un instant sur le *Qui vive*, et tout le monde était si bien sur ses gardes qu'un lièvre n'aurait pu passer sans être aperçu.

Le Lieutenant von V.... avança lentement et se retrouva bientôt sur la colline de la maison blanche, mais du côté opposé à celui par lequel il était parti.

Il prit un chemin creux qui descendait dans un ravin. Ce chemin croisait une chaussée plus large conduisant au village. L'Officier de Dragons avait alors le village à sa gauche.

Dans ce chemin creux était établi un poste. Le sous-officier qui le commandait fit connaître le nombre d'hommes qui le composait et annonça qu'il



n'y avait rien de bien nouveau.

« Rien de bien nouveau? répondit d'un ton interrogateur le Lieutenant [illegible] V.... Il y a donc quelque chose?

— Si [illegible] poste. Rien, cependant, [illegible] sentinelles : car cela

— Et que s'est-il passé en dehors d'elles?

— Qu'il se soit passé quelque chose, je ne crois pas l'avoir annoncé au Herr Lieutenant, répondit avec raideur l'obstiné sous-officier de garde.

— Eh bien! demanda l'Officier impatienté, c'est donc quelque chose que vous avez entendu?

— Pas entendu, Herr Lieutenant, mais vu.

— Qu'est-ce enfin?

— Si vous voulez, Herr Lieutenant, avançons de quelques pas, j'espère pouvoir vous montrer ce que j'ai vu moi-même! »

Le Lieutenant von V.... suivit le sous-officier jusqu'au premier coude du chemin creux où le terrain moins accidenté permettait à la vue de s'étendre plus au loin. Il y avait peu de grands arbres sur ce sol couvert de broussailles. Tout était plongé dans la plus profonde obscurité, car la lune ne s'était pas encore élevée au dessus des hautes montagnes de l'est, et ses rayons glissaient seulement à travers les noirs sapins.

« — Regardez là haut, dit le sous-officier d'Infanterie après une pause, vous découvrirez, sur la hauteur qui s'avance vers nous, une masse sombre.

— Ah! une maison de campagne?

— Oui, c'est, je crois une maison de campagne, Herr Lieutenant.

— Et est-elle occupée par nos troupes? demanda le Lieutenant von V..... avec un battement de cœur.

— Je ne le crois pas, répondit le sous-officier, je suis même certain qu'elle est inoccupée.

— Eh bien ? cette maison ?

— Elle a des fenêtres qui donnent sur la plaine ; nous ne pouvons les voir maintenant parce qu'elles ne sont pas éclairées.

— Naturellement !

— Mais cette nuit je les ai souvent vues ..... Regardez ! Herr Lieutenant......... comme en ce moment !

— Ah ! fit l'Officier de Dragons, » étonné, en fixant les yeux sur la maison.

Une des chambres de la façade venait tout à coup de s'éclairer. La lumière se rapprocha de la fenêtre, et aussitôt s'éteignit. Mais une seconde après s'alluma à la même place une lumière d'un vert émeraude, qui brilla un instant, passa au rouge-vif, se changea enfin en une étoile blanche et alors disparut.

« Diable ! diable ! ajouta l'Officier, et avez-vous « déjà remarqué cela plusieurs fois ?

— C'est la sixième fois cette nuit, Herr Lieu- « tenant, c'est-à-dire la sixième fois que je le remar- « que. Il n'y a que deux heures que je suis venu à « cette place et j'ignore naturellement ce qui s'est « passé auparavant.

— Vert, rouge et blanc, dit l'Officier de Dragons pensif.

— Ce ne sont pas toujours les mêmes couleurs, « ajouta l'autre, j'en ai fait la remarque. D'abord je

« n'ai vu que du rouge puis quelquefois du vert « et du blanc, et enfin ces trois couleurs dans l'ordre « où vous venez de les voir.

— Je vous remercie de vos observations. Avez-« vous, dans votre poste, un homme qui sache le « chemin pour me conduire là-haut?

— Je ne le crois pas, répondit le sous-officier. « Mais la chaîne des sentinelles que vous pouvez « suivre, Herr Lieutenant, passe à une petite portée « de fusil de la maison, seulement du côté opposé « aux signaux; sans quoi les sentinelles n'auraient « pas manqué de les voir.

— Je ferai connaître votre rapport en haut lieu, » dit gracieusement l'officier de Dragons, et, faisant faire demi-tour à son cheval, il suivit le chemin creux et s'engagea dans la route, qui, à travers la forêt, conduisait sur la hauteur.

« Que peuvent signifier ces feux?.... Evidemment « une corrrespondance avec l'ennemi. Mais, si ce « sont des signaux faits là-haut dans la maison de « campagne, par cette vieille enragée démocrate, « dans quel but sont-ils faits?... Pour rendre compte « de ce qui se passe de l'autre côté, dans les bivouacs? « La chose est complétement impossible, parce « que la vieille dame ne sait rien par elle-même, et « aucune nouvelle ne peut lui parvenir à travers la « ligne des sentinelles vigilantes.... Pour encourager « un ennemi en pleine déroute à tenter une sur-« prise?... Ah! c'est une entreprise insensée!.... In-

« croyable.... Et pourtant ces feux sont allumés dans « quelque but, dans un but qu'il est peut-être im« portant de découvrir.... »

Telles étaient les pensées de l'officier de Dragons, tandis qu'il gravissait la hauteur, et il se dit : « C'est « par le plus grand hasard que j'ai découvert ces si« gnaux. La chose est en tout cas suspecte, et, puisque « j'ai en main le pouvoir d'examiner à fond cette « affaire, il est de mon devoir d'agir.... En avant! »

Le Lieutenant von V.... s'était ainsi décidé à visiter la maison de campagne. On prend facilement une détermination lorsqu'elle doit satisfaire un de nos désirs.

Les sentinelles étaient toutes sur le qui-vive, et pourtant elles n'avaient rien remarqué d'extraordinaire. La dernière se trouvait à cette même place où le jeune Officier avait le matin pris congé de la jeune fille.

« Rien de nouveau? lui cria le Lieutenant von V.

— Rien de nouveau! répondit-on. Dans la cour « de la maison, qui est devant moi, se trouve un « chien qui de temps en temps aboie et hurle. Le « plus souvent, tout est sombre, mais parfois une des « fenêtres est éclairée.

— Et la lumière n'a rien d'extraordinaire?

— Absolument rien, Herr Lieutenant. C'est sans « doute la lumière de quelqu'un qui entre dans une « chambre pour y chercher quelque chose et se retire « ensuite.

— La lumière n'approche-t-elle jamais de la « fenêtre? Tu sais, mon ami, comme pour faire « quelque signal. Cela se passe ainsi à la guerre.... « Me comprends-tu ?

— Sans doute, Herr Lieutenant; mais ce ne sont « pas des signaux.... Mille tonnerres! Comme je « leur donnerais signe de vie! On n'est pas un blanc « bec et on n'est pas pour rien aux avant-postes « avec un fusil chargé.

— Tu as raison, dit l'officier de Dragons; mais la « chose m'est suspecte. J'ai remarqué de l'autre côté « des signaux comme ceux dont je te parlais. Je veux « pénétrer dans cette maison et la visiter. Je laisse « entre toi et la porte un Dragon; ne le perds pas « de vue.

— A vos ordres, Herr Lieutenant! » répondit la sentinelle en portant les armes.

Le Lieutenant von V.... s'avança à la tête de ses Dragons jusqu'à la grille d'entrée, qu'il trouva fermée. Un chien de garde se précipita sur la grille en poussant des aboiements furieux. Bientôt parut à la porte de la maison un homme avec une lumière, dont il se servit prudemment pour éclairer la sombre cour et voir ce qui se passait.

« Holà! mon ami! cria l'Officier. Ouvrez vite! « C'est urgent. »

L'homme à la lumière se demanda un moment s'il ne valait pas mieux rentrer et fermer la porte. Mais il avait vu briller les casques et les sabres, et

comprit que toute résistance serait inutile.... Il posa la lampe sur le seuil de la porte et s'avança pour ouvrir la grille.

La patrouille pénétra à cheval dans la cour, et la lumière, violemment agitée par le vent, s'éteignit tout-à-coup.

CHAPITRE X

Dans lequel l'officier de Dragons exécute la résolution qu'il a prise, et s'aperçoit alors qu'il s'est trompé. Il se trouve dans le voisinage des lumières, et retombe dans les ténèbres.

Les Dragons, qui avaient reçu leurs instructions, occupèrent en silence la porte de la maison, firent à cheval le tour du bâtiment isolé au milieu de la cour et se répartirent sur ses quatre faces, de sorte que personne ne pouvait entrer ou sortir, soit par les portes, soit par les fenêtres. Le lieutenant von V.... ordonna à l'homme à la lampe de la rallumer et de venir l'éclairer dans l'intérieur de la maison. Celui-ci obéit. Lorsqu'il reparut avec la lumière, il pria l'Officier de faire le moins de bruit possible :

« Car nous avons ici, ajouta-t-il, un jeune homme « blessé grièvement et qui, depuis une heure seule- « ment, goûte un léger repos. »

— Où se trouve le blessé? demanda l'officier de Dragons.

— Ici, au rez-de-chaussée, répondit l'homme à « la lampe, en ouvrant la porte toute granae pour « faire entrer l'Officier. La dernière porte à gauche « est celle de sa chambre.

— Il a été blessé dans le combat?

— Oui, Herr, et très-dangereusement, dans le flanc, « par un éclat d'obus...

— Et il se trouve mieux en ce moment?

— Oui, Dieu soit loué! Le médecin de H..... l'a « quitté il y a une demi-heure à peine. Il est parti « plein d'espoir; il pense qu'avec du calme et des « soins dévoués, sa forte nature pourra reprendre le « dessus. Il dort maintenant, comme je viens de le « dire, ajouta le vieux serviteur, en jetant un regard « suppliant à l'Officier.

— N'ayez pas d'inquiétude, mon ami! répondit le « Lieutenant von V..... Nous ne venons pas ici en « ennemis, ainsi donc, tranquillisez-vous.

— Mais la troupe de cavaliers ? gracieux Herr!

— Elle ne vous fera aucun mal, si nous trouvons « tout en ordre.

— Que peut-il y avoir contre l'ordre dans une « maison solitaire où se trouve un pauvre blessé à « mort?

— Cher ami, c'est à moi d'interroger, dit en sou- « riant. l'officier de Dragons, et si je me présente « avec tant de ménagements, c'est que le hasard m'a « fait connaître votre maîtresse.

— Ah!...

— Je vais vous donner l'exemple de la sincérité, « poursuivit le Lieutenant von V..., en vous disant « que je suis l'Officier qui a accompagné ici le jeune « blessé, sa mère et sa sœur.

— Ah ! c'est bien différent ! s'écria joyeusement « le serviteur; cela me rend bien heureux. Monsei- « gneur pousse la générosité jusqu'à venir nous « voir ? »

Et un sourire étrange passa sur son visage. Cette expression fugitive n'était peut-être qu'un effet produit par la flamme vacillante de la lampe? Quoi qu'il en soit, ce changement dans les traits du vieux serviteur, n'échappa pas à l'officier de Dragons, qui répondit d'un ton sec et bref :

« Vous vous trompez, mon ami, c'est mon devoir « seul qui m'amène ici; j'espère donc que vous ré- « pondrez avec précision et sincérité à toutes mes « questions.

— Assurément. Nous n'avons pas de secrets..... « Mais le Herr Lieutenant ne veut-il pas entrer un « moment dans cette chambre? Je ne puis laisser « ouverte la porte de la maison..... Au premier appel « vos cavaliers seront ici, ajouta-t-il à voix basse.

— Fermez donc votre porte, dit le courageux « jeune homme, et il entra sans hésiter dans la « chambre ouverte. »

Le Lieutenant von V..... reconnut au premier coup d'œil qu'il se trouvait dans l'intérieur d'une famille distinguée, ou du moins très-riche.

La chambre qu'on lui avait ouverte était une immense bibliothèque. Des rayons de chêne sculpté remplis de livres garnissaient toutes les murailles. Au milieu de la pièce se trouvait une table couverte d'un tapis vert; au plafond était suspendue une lampe par de lourdes chaînes de bronze. Dans une salle voisine, il aperçut un billard.

« Son Excellence veut-elle prendre un siége?

— Je vous remercie; je préfère rester debout.
« Maintenant, veuillez répondre à mes questions....
« A qui appartient cette maison de campagne?

— A Monsieur D...., de H.....

— L'habite-t-il toute l'année?

— Il ne l'habite, ordinairement, que pendant « l'été.

— Avec sa famille?

— Oui.

— Quels sont les membres de cette famille?

— Herr D..., Madame D..., Mademoiselle Sophie « et le jeune homme qui a été blessé ce matin.

— A qui appartient la maison blanche où il a été « blessé?

— A des amis de la famille. C'était ce matin le « Quartier-Général des insurgés.

— Hé! mon ami, reprit en riant l'Officier, des « insurgés? Ils sont pourtant considérés par vous « comme les défenseurs de la bonne cause! »

Le vieux serviteur leva les yeux au Ciel.

« Mais continuons! ajouta le Lieutenant von V...

« Où est Herr D..., le propriétaire de cette maison?
— Probablement à Francfort.
— Comment ? Il n'est pas avec les insurgés? de-
« manda l'officier de Dragons étonné.
— Certainement non, Excellence...... Mais ma-
« dame était ici.
— Ah ! madame était ici ?.... Elle est donc partie?
— Depuis plusieurs heures...... Elle ne se croyait
« pas très en sûreté dans sa maison, parce que.....
— Parce que nous sommes dans le voisinage, je
« comprends. Ses craintes étaient cependant chimé-
« riques ; nous ne faisons pas la guerre aux femmes....
« Le blessé est donc resté seul ? »

Le serviteur jeta sur l'Officier un regard scrutateur, et dit en appuyant sur chaque mot :

« Avec..... mademoiselle..... Sophie.
— Ah !..... C'est juste ! répondit le Lieutenant en
« respirant longuement. Elle est restée ici pour soi-
« gner son frère ?
— Sans doute, et, si Votre Excellence le permet,
« je vais vous annoncer à elle.
— Comment ? A cette heure de la nuit ?
— Mademoiselle Sophie est en haut dans le salon
« avec une femme de chambre; elle lit, je crois, pen-
« dant que son frère sommeille.
— Où est situé ce salon dont vous me parlez, mon
« ami ? dit l'Officier attentif.
— Il se trouve au premier étage.
— Et, de ce salon, voit-on la maison blanche où

« est établi notre Quartier-Général, le village et la « vieille ruine? demanda l'Officier redoublant d'at- « tention.

— Non, Herr, répondit le vieux serviteur étonné; « il donne précisément du côté opposé. De ses fenêtres « on voit les environs de H....

— Ah, diable! s'écria le Lieutenant von V... Et « mademoiselle Sophie est restée dans le salon toute « cette nuit?

— Elle ne l'a presque pas quitté, » dit le serviteur.

L'Officier espérant, par une soudaine accusation, troubler, alarmer le vieillard et l'amener par là à un aveu, s'écria :

« Ainsi donc, mon ami, c'est mademoiselle Sophie « qui entretient une correspondance avec notre en- « nemi au moyen de feux de diverses couleurs? »

Le vieillard fut surpris, mais non effrayé de ces paroles. Il regarda l'Officier avec étonnement, et lui demanda :

« Votre Excellence a-t-elle vu cela?

— J'en ai été averti, et je suis venu ici pour vérifier « le fait.

— Ce sera très-facile, dit l'autre, car mademoi- « selle Sophie ne désavouera aucune de ses actions.

— Je trouve au moins inconsidéré d'agir ainsi « dans le voisinage d'un camp ennemi, et une franche « explication sur le but de ces signaux pourra seule « me décider à traiter la jeune dame avec tous les « égards qui lui sont dus.

— Oh! Herr Lieutenant! reprit l'autre, vous ne « croyez cependant pas que mademoiselle Sophie « corresponde avec toute cette canaille en fuite?

— Mais alors que signifient ces signaux?

— Une simple correspondance avec la mère au « sujet de l'état de son fils. »

Ce fut le tour du Lieutenant von V.... de regarder avec étonnement le vieux serviteur. Un sourire de satisfaction passa sur ses traits, car l'accent et le visage du vieillard répondaient de la sincérité de ses paroles.

« Ce n'est pas invraisemblable, dit-il après une pause.

— C'est la pure vérité, Herr Lieutenant, et, si vous « le voulez, vous allez en avoir la preuve.

— Et de quelle manière?

— Suivez-moi sans faire le moindre bruit jusq u'au premier étage; écoutez ce que je dirai à la « jeune dame, et observez ce qui se passera. Mais « auparavant je vais entrer dans la chambre de mon « maître pour savoir comment il va. Je vous prie de « ne pas me perdre de vue. Il ne faut pas que vous « supposiez que je donne là-haut avis de votre pré- « sence. »

Le vieillard ouvrit alors une porte faisant face à celle de la chambre du billard; il la laissa toute grande ouverte et alla frapper tout doucement à la porte de la chambre où reposait le blessé.

Une vieille femme apparut. Le serviteur lui fit

un signe, et tous deux s'avancèrent vers l'Officier dans la bibliothèque sans avoir échangé une parole.

« Que devient notre jeune maître? » demanda le serviteur, lorsqu'ils furent assez près du Dragon pour que celui-ci ne pût perdre une seule parole.

« Il va très-bien, répondit la femme. Les symp-« tômes favorables, que le docteur avait annoncés, « se manifestent tous; il sent peu de douleur au « côté. La fièvre occasionnée par la blessure n'est pas « violente. Tout à l'heure il a demandé à boire, et « il s'est assoupi de nouveau.

— Ainsi bon espoir et sommeil léger, dit d'un ton « significatif le serviteur en se tournant vers l'Of-« ficier. Maintenant je prie Votre Excellence de me « suivre. »

La femme retourna dans la chambre du malade. Les deux hommes sortirent dans le corridor et montèrent lentement l'escalier. Le tapis qui recouvrait les marches assourdissait les pas, et le Lieutenant von V.... portait son sabre avec précaution pour ne faire aucun bruit. Au premier étage, le serviteur ouvrit la porte d'une chambre. Il souffla prudemment la lumière qui l'éclairait, et pria l'Officier de rester dans l'obscurité pour mieux voir dans l'intérieur du salon. Le vieillard y pénétra seul et laissa à dessein la porte toute grande ouverte.

Le Lieutenant von V.... plongea ses regards dans un très-élégant appartement, et son cœur battit plus fort quand il aperçut celle qui s'y trouvait. Dans

un des coins de ce salon était placé un divan d'angle au-dessus duquel s'étageait une vraie forêt d'arbustes et de fleurs. Devant ce divan et auprès d'une table ronde était assise, dans un fauteuil, une jeune dame enveloppée d'un simple peignoir de mousseline blanche. On ne pouvait reconnaître les traits de son visage, parce qu'elle tenait sa tête appuyée dans sa main. Par malheur, l'abat-jour vert de la lampe était descendu très-bas et laissait à peine tomber un rayon de lumière sur le velours violet du fauteuil. On y voyait cependant briller une belle boucle blonde échappée de la coiffure de la jeune fille. De l'autre côté de la table était assise une femme de chambre paraissant occupée à tricoter des bas. Nous disons paraissant, car les aiguilles reposaient sans mouvement sur ses genoux, et sa tête était penchée sur sa poitrine; elle la releva quand le vieux serviteur entra.

« Que se passe-t-il donc en bas, Hiéronyme? de-
« manda la jeune dame à la blonde chevelure en
« relevant la tête. N'ai-je pas entendu des cavaliers
« entrer dans la cour, un chuchotement de voix et
« un cliquetis d'armes? — Qu'est-ce que cela veut
« dire?

— Tranquillisez-vous, mademoiselle Sophie, ré-
« pondit le vieux serviteur. C'est ce que vous nom-
« mez une patrouille qui vient de venir ici, bien plus
« pour nous protéger — il accentua ces mots — que
« pour nous faire du mal.

— Ainsi, ce sont des cavaliers? reprit la jeune « fille. J'avais donc bien entendu.... Des Hussards?

— Non, ce sont des Dragons.

— Ah! des Dragons? » s'écria la jeune dame étonnée en se levant de son fauteuil. Elle prononça avec une telle intonation le mot Dragons, que leur chef, placé dans l'antichambre de manière à ne perdre ni un mot ni un geste, en reçut au cœur une violente commotion.

Sophie était accourue à la fenêtre et regardait dans la cour.

« Ils sont dans la cour, dit-elle. C'est peu rassu« rant! ils restent là immobiles comme des spectres, « et on voit briller leurs casques et leurs sabres. — « Viens ici, Christine, et regarde. »

La femme de chambre tirée de son sommeil s'était remise à tricoter de plus belle à grand bruit d'aiguilles. Elle posa son ouvrage sur la table et s'approcha de la fenêtre d'un pas alourdi.

« Sont-ils nombreux, Hiéronyme? demanda la jeune dame.

— Une douzaine environ.

— Et... et... et il n'y a pas d'Officier? ajouta la jeune fille en collant son visage contre les vitres pour mieux voir.

— Oh que si, mademoiselle Sophie. Il se tient.... « en bas, auprès de la porte. »

La jeune dame quitta brusquement la fenêtre et se mit à marcher dans le salon avec agitation.

« L'Officier a-t-il quelque chose à nous dire? » demanda-t-elle tout à coup en s'arrêtant devant le serviteur.

Mais cette interrogation, si naturelle dans la situation actuelle, fut faite d'une voix altérée.

« Jusqu'à présent il n'a rien dit, répondit Hiéro-« nyme. Je vais sur-le-champ le lui demander. Je « n'étais venu — ajouta-t-il plus haut — que pour « vous donner des nouvelles de mon jeune maître.

— Oui, je devrais bien aller voir un moment mon « frère, reprit la jeune fille quelque peu troublée.

— Je viens de chez lui à l'instant; il va très-bien. « La garde-malade a le plus grand espoir, et le som-« meil se prolonge sans agitation. Je crois qu'il serait « bon, mademoiselle Sophie.....

— D'en donner la nouvelle à maman, ajouta-t-elle. « Nous allons le faire à l'instant, et, ensuite, mon bon « Hiéronyme, je descendrai moi-même voir mon frère.

— Hum ! hum ! » fit le vieux serviteur en jetant à la dérobée un regard vers la porte de l'antichambre.

L'officier de Dragons dévorait des yeux les formes charmantes de la jeune fille et s'enivrait au son de sa voix.

« Donc, espoir et bon sommeil? dit Sophie. C'est « vert et blanc. Christine apporte la petite boîte. »

Le vieil Hiéronyme jeta un regard triomphant sur la porte de l'antichambre.

« Vert et blanc, » répéta la femme de chambre à moitié endormie.

Elle ouvrit une boîte de métal et en tira deux cartouches d'artifice.

L'Officier fit un pas en avant avec l'intention de pénétrer dans le salon. Mais, d'un rapide mouvement de la main, le vieux serviteur lui fit signe de ne pas avancer.

Christine ouvrit la fenêtre, assujettit extérieurement un des deux cartouches, et y mit le feu avec un petite mèche. Aussitôt une flamme d'un vert émeraude jaillit au dehors, et projeta au loin dans la nuit cette brillante lueur que le Lieutenant von V... avait vue des avant-postes. Elle s'éteignit au bout de quelques secondes, et Sophie se rapprocha de la fenêtre.

« Maintenant, la blanche. »

La jeune fille se tenait en ce moment appuyée contre la table, et son noble visage se détachait sur un fond de fleurs et de feuillages. On alluma alors sur le rebord extérieur de la fenêtre le second cartouche. La lueur qui en jaillit était celle d'un beau clair de lune, et Sophie, subitement enveloppée par cette blanche lumière, parut si éblouissante de beauté à l'Officier, qu'il ne put retenir un cri d'admiration.

Le vieil Hiéronyme fut pris fort à propos d'un violent accès de toux, et, au moment où Sophie tournait la tête, elle le vit fermer à la hâte la porte de l'antichambre. Il revint rapidement vers sa jeune maîtresse, l'avertit en peu de mots de ce qui se passait,

du soupçon dont elle avait été l'objet, et enfin annonça *celui* qui attendait dans l'antichambre

CHAPITRE XI

Il contient des choses intéressantes sur la pyrotechnie. — Le bienveillant lecteur assiste, dans ce même chapitre, à une scène dont il ne pouvait prévoir le dénouement au commencement de cette histoire.

L'officier de Dragons, replongé si subitement dans les ténèbres, mit la main sur son cœur agité. Pendant les quelques instants qu'il resta seul, ses pensées franchirent le temps et l'espace. Dans cette chambre obscure, il revit l'Arbre-Vert et le n° 17, et il lui sembla comme alors distinguer les soupirs de l'infortuné greffier. Il entendit quelque temps encore la voix du vieux serviteur; puis un léger cri de la jeune dame frappa son oreille ; enfin la porte se rouvrit et Hiéronyme le pria d'entrer.

Une légère modification avait été apportée à la disposition du salon. La fenêtre était fermée. Christine, assise auprès de la table, s'était remise à son tricot. Devant elle, était la lampe, dont on avait tellement abaissé le grand abat-jour vert que presque toute la pièce se trouvait dans l'ombre. La jeune Dame se tenait debout, la main appuyée sur le dossier du fauteuil.

L'Officier pénétra dans l'appartement en saluant profondément et dit en souriant :

« Ah ! Mademoiselle ! vous venez de m'enlever le « mérite d'une importante découverte. J'espérais « déjà être sur la piste de quelque intéressante tra- « hison.

— Puisque vous m'avez si bien épiée, reprit la « jeune fille, vous avez dû voir à quelle innocente « occupation je me livrais.

— Innocente, mais dangereuse. Je suis persuadé « de l'innocence des signaux ; mais ils pouvaient être « vus de tout autre observateur et vous causer de « sérieux ennuis.

— Il m'est pourtant bien permis de placer sur ma « fenêtre des lumières de couleur ? demanda la jeune « fille.

— En temps de guerre et dans le voisinage d'un « camp, non, Mademoiselle, répondit le Lieutenant « von V... Cependant, comme je viens de vous le dire, « nous ne prendrons pas la chose au sérieux. Je vous « prierai seulement de vouloir bien suspendre cette « innocente télégraphie. Je serais vraiment peiné « de vous voir prolonger un état de choses inter- « dit.

— Je vous remercie beaucoup. C'est cependant le « hasard seul qui vous a guidé ici pour nous avertir « et nous protéger.

— Rien que le hasard ? Il n'aurait pas suffi seul à « me ramener ici.

— Assurément, rien que le hasard, répéta la jeune fille à voix basse.

— Si vous le permettez, mademoiselle Sophie, dit « le serviteur, je vais redescendre à mon poste. »

Il s'inclina alors et se retira.

« Christine, dit la jeune dame, un siége pour le « Herr Officier. »

La femme de chambre exécuta l'ordre donné; puis elle prit son tricot et voulut se retirer. Un signe de sa maîtresse la fit rester dans le salon; mais elle se mit à l'écart dans un coin sombre et recommença à tricoter avec grand bruit d'aiguilles.

« Que vous êtes aimable, dit le Lieutenant von « V..., de me permettre de rester un moment avec « vous. Mais je n'abuserai pas de votre gracieuse « hospitalité. Vous devez être fatiguée; le jeune blessé « se trouve maintenant, comme je viens de l'apprendre, « aussi bien que possible, et vous pourrez enfin goûter « quelque repos... Peut-être, ajouta-t-il en souriant, « encore un petit signal vers H... pour annoncer « que l'ennemi a pénétré dans votre maison, et puis...

— Ah! répondit Sophie, vous n'avez pas con« fiance en moi! Vous croyez toujours que mes « signaux ont une autre signification.

— Certainement non; je viens à l'instant d'avoir « la preuve du contraire. Mais vous avez dû prévoir « le cas où l'ennemi viendrait chez vous et mettre « pour cela une couleur en réserve : la couleur « bleue, peut-être?

— Quel ennemi? demanda-t-elle avec un grand « calme.

— Eh bien! nous.

— Vous? Il me semble que je ne vous considère « pas comme tel.

— Ah! Mademoiselle! Mais ce matin encore nous « nous traitions assez en ennemis.

— Peut-être y étions-nous forcés. Je ne puis que « vous répéter ce que je vous ai déjà dit; jamais je « n'ai considéré mes compatriotes comme des en- « nemis.

— Je vous remercie de cette bonne parole; mais « je souffre doublement de vous voir ainsi engagée « dans l'autre parti. »

La jeune fille jeta sur l'Officier un regard mélancolique, puis elle baissa la tête sans répondre.

« Vous prétendiez tout à l'heure, reprit-elle après « une pause, que ce n'était pas le hasard qui vous « avait conduit ici? Comment pouvez-vous expli- « quer cela? Hiéronyme m'a dit que de la ligne des « avant-postes on ne pouvait voir cette façade de « notre habitation. On s'était donc avancé au-delà « du chemin creux avec l'intention de surveiller « notre maison. Pour agir ainsi, il fallait nous soup- « çonner.

— N'y a-t-il que le soupçon qui puisse pousser « quelqu'un à venir la nuit sous votre fenêtre, ma- « demoiselle Sophie? répondit l'Officier.

— Oh! certainement rien que le soupçon, » répon-

dit-elle avec vivacité; mais elle s'arrêta interdite sous le regard dont la couvrait l'Officier. « Certaine-« ment rien que le soupçon, balbutia-t-elle.

— Et vous ne croyez pas qu'un autre motif puisse « pousser quelqu'un à venir la nuit regarder vos « fenêtres ?

— Non, je ne le crois pas !

— Oh ! mademoiselle Sophie, reprit le Lieutenant « von V..., que vous êtes incrédule ! vous pensez que « c'est le hasard qui m'a conduit ici cette nuit ?

— Ou bien peut-être votre service, ajouta-t-elle à voix basse.

— Ni le hasard, ni le service, répondit le jeune « homme. Cherchons autre chose.

— Non ! ne cherchons rien, dit avec angoisse la « jeune fille en regardant dans le coin de la chambre, « où le bruit d'aiguilles avait cessé depuis longtemps. « — Si vous voulez, racontez-moi plutôt comment « vous avez remarqué les signaux à notre fenêtre.

— C'est toute une histoire, Mademoiselle. Mais si « elle vous intéresse....

— Oui, dit-elle d'une voix à peine intelligible.

— Mademoiselle, poursuivit-il avec insistance, « pour raconter cette histoire, il me faut remonter « de quelques mois en arrière. Me le permettez-« vous ? — Ce sera pour moi un moment heureux.

— S'il le faut, murmura-t-elle à voix basse.

— Oh ! Sophie ! dit-il tout à coup avec passion. « Ce fut une nuit que je ne puis oublier !

— Comme celle-ci, répondit-elle avec angoisse, « que, moi aussi, je n'oublierai jamais. Mais votre « histoire est trop longue pour l'instant. Vous me la « raconterez une autre fois.... Ecoutez! n'avez-vous « rien entendu? N'est-ce pas un roulement de « tambour?

— Non, non, Mademoiselle; c'est le hennisse- « ment d'un cheval ou le bruit de quelque four- « reau de sabre sur le pavé de la cour.

— Vos cavaliers sont ici?

— Ma présence vous est peut-être importune, « Mademoiselle, ajouta l'Officier froissé de l'indiffé- « rence que montrait la jeune fille; je vais prendre « congé de vous.

— Pour retourner à cheval au camp?

— Nullement; je resterai dans le voisinage de « votre maison pour vous protéger au besoin. Vous « connaissez déjà ma devise, ajouta-t-il en s'incli- « nant : — *Protection aux malheureux!*

— Oui, je la connais, dit-elle, et elle ajouta « aussitôt à voix basse : Je n'ai assurément pas l'in- « tention de vous renvoyer d'ici; si votre volonté « est de rester dans le voisinage, permettez-moi de « vous offrir l'hospitalité dans ce salon.

— Oh, vous me rendrez bien heureux, lui dit l'Of- ficier en portant à ses lèvres une petite main qui lui fut doucement retirée.

— Il faut avouer, dit le Lieutenant von V.... « après une pause, qu'il est étrange que nous nous

« soyons déjà rencontrés trois fois, et chaque fois
« dans des circonstances si caractéristiques. C'est ce
« que je voulais développer dans mon histoire, ma-
« demoiselle Sophie; je voulais aussi ajouter que, en
« vous revoyant ce matin, je vous avais trouvée sem-
« blable à l'image que je m'étais faite de vous.

— Ah! vous vous étiez fait une image de moi?

— Certainement; depuis cette nuit, dont je n'ose
« parler, le son de votre voix et le.....

— Vous avez une riche imagination, interrompit
« vivement la jeune fille; je vous confesse que, ce
« matin, moi aussi je vous ai reconnu, mais à quel-
« que chose de moins idéal....., à votre devise. Hélas!
« depuis notre première rencontre, quelles longues
« et tristes heures pour moi!

— Comment cela, mademoiselle Sophie? Racon-
tez-le-moi. »

L'Officier prononça ces mots d'un ton pressant,
et, comme emporté par son grand désir d'entendre
ce qu'allait dire la jeune fille, il lui saisit la main.

« C'est cette même histoire, dit-elle, qui cause en
« ce moment tant de malheurs. Ce fléau, qui sépare
« frères et amis, qui déchire des pays entiers, est venu
« porter ses ravages jusque dans le sein de notre fa-
« mille. Mais, pour me faire comprendre, il est né-
« cessaire que je revienne un peu sur le passé.

— Oh, racontez! répondit vivement l'officier de
« Dragons. Racontez, sans rien omettre, mademoi-
« selle Sophie! »

Il était alors complétement maître de la petite main qu'il tenait serrée de la main droite, tandis que, de la gauche, il jouait avec un bracelet d'or qu'il avait découvert sous les blanches dentelles.... Innocent plaisir qui ne laissait pas que de le faire tressaillir de bonheur.

« Mon père, poursuivit la jeune fille, propriétaire « d'une terre et administrateur des forêts, avait « toujours eu de l'aversion pour les menées d'un « certain parti. Ses paroles et ses actes pouvaient « avoir une grande influence sur certaines classes « du peuple; aussi fit-on tout au monde pour « ébranler sa fidélité au Souverain, mais on ne « réussit qu'à le compromettre. Ma mère — je dois, « hélas! l'avouer — s'était jetée, dès le début de « cette triste histoire, dans ce parti; et cependant, « tout devait l'en éloigner.

— Ah, les femmes! dit le Lieutenant von V..., « terrible! terrible! »

Pour atténuer l'effet de ses paroles, il porta à ses lèvres les petits doigts blancs qui furent retirés, et c'était justice, car le bracelet avait captivé son attention bien plus que le récit de la jeune fille.

« Personne ne pouvait s'attendre à cela de la part « de ma mère. Elle appartenait par sa naissance à « une classe trop élevée pour se ranger parmi les « partisans de la liberté et de l'égalité. Elle était née « baronne von C....

— Ah! fit l'officier de Dragons, des von C... de H..?

— De cette famille même, répondit Sophie, vous « la connaissez sans doute. Elle est pauvre, mais de « grande noblesse.

— De très-grande noblesse, dit le Lieutenant von « V.... tout pensif en reculant involontairement son « siége.

— La pauvreté de cette famille, poursuivit la jeune « dame, fit accepter la demande en mariage, faite par « mon père, qui n'était alors qu'un petit agronome. « Ma mère avait pensé que quelque peu du lustre de « sa famille rejaillirait sur sa nouvelle maison et « sur le nom bourgeois de son époux. Mais elle s'é- « tait trompée.

— Je le conçois.

— Mon père n'avait pas alors une maison de « campagne comme celle-ci pour recevoir les parents « et les amis de ma mère. Il ne pouvait non plus « envoyer d'équipage à la ville pour amener des in- « vités dans sa petite métairie. Ma mère se trouvait « humiliée de cet état de choses. Elle se vit tout à « coup presque délaissée par cette noblesse au milieu « de laquelle elle brillait naguère. Il était, en effet, « impossible à cette société de recevoir l'époux de la « demoiselle von C....., un simple campagnard ! Oui, « la chose était complétement impossible !

— Hélas ! hélas ! ainsi sont encore aujourd'hui « les relations du monde. C'est incroyable, mais « c'est vrai.

— Très-vrai, reprit gravement la jeune fille. Ma

« mère, d'un caractère fier, souffrit cruellement de « cet abandon, et, au lieu de chercher à regagner « pas à pas le terrain perdu — ce qui lui eût peut-« être réussi — elle fut saisie de haine contre tout « ce qui appartenait à la noblesse et fit exclusivement « sa société des connaissances de mon père. Lorsque, « par la suite des temps, mon père fut devenu un « homme opulent et influent, la société lui fit des « avances, que ma mère repoussa avec fierté. Je dois « avouer que, mon père et moi, nous en éprouvâmes « bien des ennuis... — nous passâmes bien des « heures amères! Cette haine contre la noblesse, « longtemps comprimée, éclata au commencement « de ces temps malheureux. Ma mère entraîna pen-« dant quelque temps mon père, qui n'avait pas la « moindre sympathie pour ce parti, — mais pendant « quelque temps seulement. Mon père voyait claire-« ment à quel but couraient tous ces hommes exaltés. « Il échoua dans toutes ses tentatives pour ramener « ma mère, et dut se borner à entraver, par tous les « moyens possibles, les résolutions violentes qu'elle « prenait. Vers cette époque, je fus envoyé par mon « père dans le Mittelrhein pour passer quelque « temps chez des amis.

— Où je vous ai vue? dit le Lieutenant von V...

— Non, où vous ne m'avez pas vue, reprit en « souriant la jeune fille. Cependant, à cause des « graves événements qui se préparaient de tous « côtés, ma mère me rappela auprès d'elle. Mon

« frère était alors à l'Université ; il s'exalta comme
« beaucoup de ses camarades, prit part au malheu-
« reux combat, et fut, comme vous le savez, cruel-
« lement blessé dans la maison blanche.

— Sans doute, je le sais, ajouta gravement l'offi-
« cier de Dragons. Mais comment votre mère a-t-
« elle pu s'y rendre ? C'est vraiment prodigieux
« qu'elle n'ait pas été blessée par quelque éclat d'obus
« et qu'elle soit sortie saine et sauve de l'assaut.
« — Oh ! mon Dieu !... Sophie, je vous affirme, sur
« l'honneur, que je rends grâces au Ciel qui m'a fait
« prendre part à ce combat.

— Et moi aussi, dit la jeune fille d'une voix pres-
« que imperceptible, je rends grâces au ciel et à
« vous. » Elle tendit alors avec une expression tou-
chante ses deux mains à l'Officier, qui dut se con-
tenter de les saisir, parce que le vieil Hiéronyme
ouvrait la porte.

Christine se réveilla en poussant un bruyant sou-
pir, et se remit aussitôt à tricoter.

« Excusez-moi, mademoiselle Sophie, dit le servi-
« teur, je venais vous annoncer que l'état de mon
« jeune maître continue à s'améliorer, et il serait
« bon, je crois, de faire, avant le jour, encore un si-
« gnal pour tranquilliser madame.

— Est-il déjà si tard ? dit Sophie en se levant pré-
cipitamment.

— Vous voulez dire si matin, reprit en riant Hié-
« ronyme. Trois heures vont sonner.

— Dieu soit loué! dit-elle, la nuit va donc bientôt « finir! — Ainsi, tout va bien? Il suffira alors d'un « seul signal vert.

— Et la présence de l'ennemi? demanda en sou« riant l'officier de Dragons. Hiéronyme doit savoir « avec quelle couleur on en donne avis.

— Je crois, en effet, répondit le vieux serviteur, « que madame a prévu ce cas et indiqué la couleur « bleue. — Bleu et rouge si nous éprouvons des « désagréments, et, dans le cas contraire, bleu et « blanc.

— Ah! bleu et rouge ou bleu et blanc! » dit tout pensif l'officier de Dragons, et il jeta sur la jeune fille un regard inquisiteur. Elle avait relevé l'abat-jour de la lampe et, pour la première fois, se montrait en pleine lumière devant lui.

« J'ai offert à vos Dragons de se rafraîchir, dit « Hiéronyme, mais ils ont refusé.

— Je n'en doute pas, en pays ennemi! répondit en « riant le Lieutenant von V..... Ils connaissent la « consigne.

— Mais un peu de vin ne ferait pas de mal à ces « pauvres gens, dit la jeune fille, et si je vous en « prie, vous ne refuserez pas de lever la consigne.

— Certainement non, répondit l'Officier à haute « voix, et il ajouta tout bas : Je refuse d'autant « moins que cela me fera rester un peu plus long« temps avec vous. »

Il alla à la fenêtre, l'ouvrit, et donna l'ordre au

sous-officier de faire mettre pied à terre aux Dragons et de les laisser au repos.

Hiéronyme avait quitté le salon, et Christine, ayant entendu dire que l'on voulait télégraphier de nouveau, apporta la petite boîte de métal.

« Maintenant, m'aiderez-vous? » demanda la jeune fille en souriant d'un air fin, et elle présenta à l'Officier un des cartouches de papier qu'elle venait de tirer de la petite boîte.

« Je me trouve dans une incroyable position, ré-
« pondit le Lieutenant von V.... le sourire sur les
« lèvres. Oh! Mademoiselle! vous faites de moi tout
« ce que vous voulez. En vous aidant, je remets entre
« vos mains mon nom et mon honneur. Je serais
« gravement compromis si on racontait cette aven-
« ture au Quartier-Général.

— Aucun de nous ne trahira l'autre, dit avec sin-
« cérité la jeune fille en jetant, de ses grands yeux
« noirs pleins de flammes, un regard indéfinissable
« au jeune Officier. Ne sommes-nous pas dans la
« même position? Ne vous ai-je pas aussi confié
« mon honneur? Et en ce moment même ne vous
« le confié-je pas et d'une manière absolue?

— Ah! Sophie! répondit avec feu le Lieutenant
« von V..., vous avez des preuves de ma discrétion.
« Je suis en effet heureux et bien heureux de pou-
« voir partager un secret avec vous. »

Nous ne savons par quelle manœuvre habile l'officier de Dragons, en prononçant ces mots, se trouva

tout à coup de l'autre côté de la table et osa passer son bras autour de la taille élancée de la jeune fille. Elle ne le souffrit qu'un moment; mais, tout en repoussant la main du jeune homme, elle le consola par un regard. Ce regard ne lui était cependant pas adressé; il était dirigé, avec inquiétude vers le coin du salon où Christine avait repris sa place.

Alors les deux jeunes gens s'approchèrent de la fenêtre; elle, tranquille, lui, agité. — Qu'il était frais l'air du matin qui vint rafraîchir leurs joues brûlantes! Qu'il était doux le parfum des bois, des herbes et des fleurs qui arriva jusqu'à eux! Ce n'était déjà plus la nuit; une vague lueur leur laissait deviner les silhouettes à moitié perdues dans l'ombre des buissons et des arbres, et leur permettait presque de reconnaître le terrain qui s'étendait sous leurs yeux. Mais, collines, ravins, ruisseaux et chemins, tout était encore indécis et plongé dans le sommeil. On ne voyait plus au bord de l'horizon que la traînée lumineuse laissée par la lune. Dans le ciel, deux étoiles jetaient leurs derniers feux..... Une douce brise errait en frémissant dans la campagne; un doux sentiment pénétrait mystérieusement dans le cœur des deux jeunes gens placés l'un à côté de l'autre à la fenêtre. On pressentait déjà le jour : rayon de soleil ou mot d'amour chassant les ombres dans la nature ou dans les cœurs.

« D'abord la lumière verte, » dit la jeune fille après un soupir.

Puis elle plaça le cartouche sur la fenêtre, y mit le feu, et tous deux, comme effrayés, se rejetèrent dans l'intérieur de la pièce; mais, par un merveilleux hasard, ils étaient serrés l'un contre l'autre quand jaillit la lumière.

« Maintenant la bleue. La lumière bleue, dans la nuit est une belle couleur.

— Ah! pour moi, pour l'ennemi! »

Tous deux portèrent leurs regards ardents sur le cartouche enflammé; il avait cessé de brûler qu'ils le fixaient encore. Leurs mains étaient unies. La jeune fille avait sans doute été effrayée par la lumière bleue, et s'était réfugiée auprès de l'Officier. Le moment décisif approchait. La flamme qui allait briller cette fois avertirait, par sa couleur blanche ou rouge, de la présence d'un ennemi bien ou mal disposé.

Dans le coup d'œil investigateur que jeta rapidement l'officier de Dragons autour de la pièce, il vit que la chaise sur laquelle Christine était assise se trouvait vide. — La femme de chambre venait de quitter le salon.

Sophie tira elle-même le cartouche de la boîte et le plaça sur la fenêtre. Le jeune Officier pressa plus tendrement sur son cœur la main de la jeune fille qui, toute troublée, détourna la tête.

« Sophie, dit-il d'une voix tremblante, voici le « moment le plus solennel de toute ma vie! Vous « avez averti votre mère de la présence de l'ennemi, « et vous allez lui indiquer, maintenant, par la cou-

« leur rouge ou blanche du signal, comment cet « ennemi a agi dans la maison. Le cartouche que « vous avez choisi va décider de mon malheur ou « de mon bonheur. La couleur rouge me dira que « je vous suis indifférent, et la blanche, Sophie, me « dira que vous m'aimez aussi profondément et aussi « fidèlement.... que je vous aime. »

La jeune fille frissonna dans ses bras et répondit d'une voix étouffée : « Je n'ai pas dit cela. »

Saisie d'effroi, elle essaya d'une main tremblante de retirer le cartouche de la fenêtre. Il était trop tard!..... une belle flamme blanche en jaillissait. L'officier de Dragons pressa avec amour la jeune fille sur son cœur. Elle ne détourna pas cette fois son visage inondé de lumière, et le jeune Officier posa un baiser ardent sur les fraîches lèvres roses. Ce baiser dura autant que la flamme du cartouche; puis la jeune fille s'échappa des bras qui l'entouraient, en s'écriant :

« Mon Dieu! mon Dieu! » et alla se jeter dans son fauteuil en cachant son visage dans ses mains.

Lorsque l'on a ravi un premier baiser à une jeune fille, il est un devoir aussi important qu'agréable à remplir pour se faire pardonner ce méfait; c'est de peindre en mots de flammes ses sentiments, ses désirs et ses espérances. C'est ce que ne manqua pas de faire le Lieutenant von V..., et nous devons avouer que, bientôt après, la belle jeune fille souriait au milieu de ses larmes.

CHAPITRE XII

Le long Édouard est tiré de son sommeil par l'arrivée d'une patrouille. Il va à la découverte au petit point du jour, et il est ébloui par le grand jour qui se fait pour lui.

Pendant ce temps, bien des choses s'étaient passées au dehors. Le sous-officier de garde au poste du chemin creux n'avait plus quitté la place d'où il pouvait observer la maison isolée. Longtemps il n'aperçut aucune lumière; mais enfin il vit briller les signaux que nous connaissons déjà : vert, bleu et blanc. Le digne sous-officier, quoiqu'il eût déjà signalé ce fait à la patrouille à cheval, crut cependant de son devoir de le signaler de nouveau au Quartier-Général. Il fit un rapport qu'il remit à la première patrouille. Ce rapport parvint à la maison blanche et fut remis au Capitaine commandant de garde. Ce Capitaine, tiré brusquement d'un profond sommeil, renvoya le rapport à son Lieutenant, de garde dans la cour.

Le long Edouard rêvait en cet instant à un nouveau thème de Meidinger, revu, corrigé, considérablement augmenté et illustré de gravures sur bois, et, au moment où il allait en extirper avec le plus grand zèle toutes les vieilleries..., il fut réveillé en sursaut. Il se dégagea de son manteau, se coiffa de

son pickelhaube, rajusta son écharpe; puis il reçut des mains du chef de patrouille le rapport, le lut attentivement et apprit, avec surprise, ce qui se passait en dehors de la ligne des avant-postes. Il est vraiment étonnant, se dit-il en grondant, que V.... n'ait pas rendu compte de ce fait dont il a dû être témoin. C'est bien singulier qu'il ne soit pas de retour... « Hé, mon ami, demanda-t-il au chef de pa-« trouille, n'avez-vous pas reçu à votre poste la vi-« site d'une patrouille à cheval?

— De Dragons, Herr Lieutenant! Ils se sont « présentés vers une heure à notre poste. Le Sergent « a conduit l'Officier qui les commandait de l'autre « côté du chemin creux, jusqu'à une place d'où on « découvrait parfaitement les signaux. La patrouille « s'est ensuite dirigée vers la maison suspecte.

— A une heure! dit le long Edouard en se re-« dressant de toute sa longue taille. Incroyable! Il « faut que j'aille moi-même annoncer cela au Ca-« pitaine. Notre brave camarade V...., pourrait bien « être tombé dans une embuscade. »

Il renvoya alors la patrouille et, en quelques longues enjambées, se trouva dans la maison, où il éveilla le Capitaine, lui exposa les faits et appela en même temps son attention sur la nécessité de surveiller de près la maison aux signaux.

Le Capitaine fut entièrement de cet avis. Mais il n'avait nul désir de se charger de l'entreprise, et le service d'ailleurs ne lui permettait pas de s'absenter

de son poste. Il confia donc au long Edouard le soin de cette expédition et lui donna dix hommes pour visiter la maison.

Cependant une bande plus claire à l'orient annonçait le prochain retour du jour. Une brise légère agitait le feuillage des arbres. Quelques oiseaux gazouillaient timidement ; ils semblaient essayer leurs voix pour le concert sublime par lequel ils saluent chaque matin le lever du soleil. Les ombres de la nuit fuyaient avec rapidité, et on pouvait déjà voir à une bonne distance devant soi.

Le Lieutenant Edouard gravit le chemin à travers la forêt et arriva bientôt à la ligne des avant-postes, où chacun savait déjà que la patrouille de cavaliers, qui avait franchi la ligne, n'était pas revenue. Le long Edouard était assailli de tristes pressentiments. Sa vive imagination évoquait d'épouvantables aventures. Le rapport de la sentinelle postée dans le voisinage de cette maison n'était pas fait pour dissiper ses pressentiments et détruire ses inquiétudes. Il voyait le Lieutenant von V.... tomber dans une embuscade et y périr peut-être avec toute sa troupe.

La dernière sentinelle, et la plus rapprochée de la grille de la maison, avait reçu, de son Caporal de pose, l'avis que les Dragons étaient entrés dans la cour et la consigne de surveiller exactement tout ce qui se passerait. Mais il ne s'était rien passé. Le Dragon placé entre cette sentinelle et la grille s'était peu à peu rapproché de ses camarades et enfin les

avait rejoints. « Puis, dit le soldat, tout était devenu « très-silencieux derrière la grille.

— Très-silencieux? demanda tout pensif le long « Edouard.

— Oui, Herr Lieutenant, extraordinairement « silencieux, répondit la sentinelle. Une seule fois « on entendit un grand bruit de sabres; ce bruit « dura environ une minute, puis tout retomba dans « le même profond silence.

— Dieu de justice! se dit en frissonnant le long « Edouard. Ce serait vraiment affreux de perdre la « vie dans l'ombre et d'une manière si misérable! »

Tout à coup une idée poignante vint ajouter à ses tourments. Il se souvint que, la veille, le Lieutenant von V... avait accompagné jusqu'à cette habitation la vieille dame démocrate et sa blonde fille. Il lui parut plus que vraisemblable que son pauvre camarade, dans une tentative pour revoir la jeune fille, s'était trop aventuré et par suite engagé dans une fâcheuse affaire.

Pendant que le long Edouard s'avançait vers cette fatale grille, absorbé dans ces tristes pensées, von V..., le cœur ouvert aux plus douces espérances, s'agenouillait dans le salon devant le fauteuil de velours violet que nous connaissons, ou plutôt devant la jeune fille qui y était assise.

« Ma chère Sophie, dit-il lorsqu'elle lui eut souri « au milieu de ses larmes, tu es maintenant ma pri- « sonnière. Si nous partons aujourd'hui, je consens

« à te laisser ici dans cette maison.... libre sur pa-
« role.

— Et pourquoi dois-je donner ma parole? dit-elle
« en rougissant.

— Mais, répondit-il en souriant, parce que, à mon
« appel, tu dois être prête à me suivre partout où je
« le désirerai.... comme ma chère femme. »

Elle laissa tomber sa tête sur le front du jeune
homme sans répondre.

« Tu connais maintenant ma famille, poursuivit-
« il; elle est d'aussi vieille noblesse que celle des
« von C.... Crois-tu que ta mère te verrait avec dé-
« plaisir devenir madame von V..... ?

— Non, répondit la jeune fille; je crois, au con-
« traire, qu'elle en serait heureuse, et que cela ra-
« mènerait peut-être la paix dans notre famille.

— Ce serait bien heureux, mon enfant! s'écria
« avec joie l'officier de Dragons. Nous réussirions
« peut-être alors à retirer votre famille de ce parti
« et à la ramener à nous. Ah! cette pensée me rem-
« plit de joie, et je puis maintenant me pardonner en
« quelque sorte de n'avoir pas rempli consciencieuse-
« ment mon devoir de chef de patrouille. Si Sa Ma-
« jesté royale vient à apprendre quels prosélytes j'ai
« faits et comment j'ai contribué à la tranquillité
« de ce pays, je ne puis manquer d'être félicité. »

Il se releva tout joyeux, attira à lui la jeune fille
et la tint longtemps serrée dans ses bras.

En cet instant la porte du salon fut violemment

ouverte. Le Lieutenant von V....., surpris de cette bruyante interruption, tourna la tête et vit, dans l'ombre de l'antichambre, se dresser comme une apparition la longue silhouette de l'officier d'Infanterie.

Celui-ci paraissait encore plus surpris que l'officier de Dragons. Il avait l'épée à la main, et s'avançait à pas lents. Enfin, après un long soupir, il s'écria avec l'accent du plus profond étonnement : « Saint Meidinger! »

L'Officier reconnut, à cette exclamation, le personnage qui se trouvait devant lui. Il replaça la jeune fille dans le fauteuil en la soutenant dans ses bras et tendit la main à son ami avec un sourire de bonheur.

Le long Edouard resta quelques instants avant de reprendre ses esprits.

« Il me semble, dit-il enfin avec un léger senti-« ment de jalousie, que tu as conduit ta patrouille « avec un certain succès.

— Avec un tel succès, lui répondit vivement le « Lieutenant von V..., que je puis maintenant te « présenter ma fiancée.

— Ah! Mademoiselle, nous nous connaissons déjà! « s'écria le long Edouard en faisant une profonde sa-« lutation. J'ai eu l'honneur, il y a quelque temps, « de me trouver à table à côté de vous. Qui eût pensé « alors que vous seriez sitôt des nôtres! »

La présence inattendue d'un tiers avait mis d'abord la jeune fille dans un grand embarras. Mais

quand elle reconnut l'officier d'Infanterie qu'elle avait vu chez son oncle, elle trouva à répondre avec plus de sang-froid qu'on ne pouvait s'y attendre. Cependant la position des trois personnages était difficile, accablante même. Ce fut donc avec un grand soulagement qu'ils entendirent, dans le silence du matin, s'élever du fond de la vallée un roulement de tambour. Bientôt d'autres roulements de tambours, et des sonneries de trompettes et de clairons donnèrent le signal du départ.

Le long Edouard eut la discrétion de se retirer aussitôt en formant des vœux pour un joyeux revoir; il permit ainsi à son camarade de faire de tendres adieux à la bien-aimée jeune fille. Le jeune Officier couvrit de baisers le front, les lèvres et les yeux de sa fiancée, et, en s'arrachant avec peine de ses bras, il lui dit :

« Après-demain nous serons à H.... Là je trouverai
« une lettre de ta mère, n'est-ce pas, ma bien-aimée
« Sophie ?,... »

Pendant ce temps, les Dragons s'étaient confortablement restaurés dans la cour; ils étaient de belle humeur et auraient volontiers entonné un *lied* joyeux. Leur Lieutenant chevauchait silencieux à leur tête, absorbé dans ses pensées. Il tenait les yeux fixés sur le pommeau de sa selle et ne les leva que lorsqu'il eut rejoint le piquet d'Infanterie à la tête duquel marchait le long Edouard. Celui-ci tendit en souriant la main à son ami et lui dit :

« Je te fais mes sincères félicitations. C'est certai-
« nement toi qui auras cueilli le plus beau fruit de
« cette expédition. »

CHAPITRE XII

Dans lequel Féodor Dose décachète et lit quatre lettres; il prend ensuite une importante résolution qui met fin, dans ce chapitre, aux aventures de corps de garde.

L'indulgent lecteur voudra bien ne pas exiger de nous un récit plus détaillé du combat dont nous lui avons raconté un épisode dans les derniers chapitres. Ce combat d'ailleurs est assez connu. Pour rester fidèle à notre titre, *Aventures de corps de garde*, et ne pas franchir les bornes que nous nous sommes imposées, nous allons donner encore ce dernier chapitre. Nous ferons notre possible pour justifier l'intérêt, si flatteur pour nous, que le bienveillant lecteur a pris aux personnages mis en scène (1).

Nous avons déjà visité ensemble bon nombre de corps de garde et des plus variés. Celui qu'il nous reste encore à voir n'est assurément pas d'un aspect très-riant; mais nous ne pouvons négliger de le faire connaître au lecteur.... Nous eussions certainement

(1) Au moment où l'auteur écrivait ces lignes, les trois premiers volumes de cet ouvrage avaient déjà plusieurs éditions.

préféré terminer ces aventures sur un autre théâtre.

C'est dans l'intérieur d'une chaude écurie que nous allons pénétrer; elle s'étend sous les voûtes d'un long bâtiment. A droite et à gauche de sa large rue pavée s'élèvent des poteaux. Des bas flancs accrochés à ces poteaux séparent les chevaux. Là, les fidèles animaux, bien nourris, bien pansés, sont enveloppés dans des couvertures de laine. Ils viennent de manger la botte du soir. Quelques-uns laissent gracieusement pencher leurs têtes, et d'autres, tournés vers leurs voisins, semblent, par leurs hennissements variés, causer avec eux. Peut-être ont-ils gardé du combat quelque souvenir qui les agite en ce moment !

Dans la rue de l'écurie brûlent deux lanternes troubles, qui projettent une lueur rougeâtre sur les étiquettes où sont inscrits les noms des chevaux. Presque tous ces noms sont d'une haute poésie et appartiennent à la mythologie On y voit : Jupiter, Junon, Vénus, Mars, et çà et là quelque nom vulgaire comme *Lise*, ou *Franz*, ou *Peter*. La rue de l'écurie a été balayée avec soin. On ne peut découvrir la plus petite tache sur le pavé. Les harnais sont suspendus à différents poteaux ; les cuirs reluisent de propreté, et les parties en fer brillent comme de l'argent. Quel silence profond et même solennel règne en ce moment dans l'écurie ! La litière est faite, et les canonniers de garde, en attendant leur tour de surveillance, sont couchés auprès de leurs che-

vaux sur une épaisse litière de paille fraîche. A une des extrémités de l'écurie, entre la principale porte d'entrée et le coffre à avoine, s'élève une petite cloison en planches, derrière laquelle se trouvent un lit de camp, une petite table et une chaise de bois. Sur cette chaise est assis le Commandant de garde. Les coudes sur la table, la tête dans les mains, il regarde, rêveur, la lumière de la lanterne suspendue devant lui. Sur sa poitrine brille une grande médaille d'or : la médaille de la bravoure.

Lorsque nous apprendrons au bienveillant lecteur que ce commandant de garde est Féodor Dose, il s'écriera aussitôt :

« Comment se fait-il qu'un artificier monte une « garde d'écurie? Son rang ne l'en affranchit-il pas? »

Cette observation est juste; mais nous pouvons affirmer que l'artificier Dose avait demandé, le matin même, comme une faveur, de commander pour cette fois la garde d'écurie. C'était dans un but poétique. Il connaissait ces tranquilles et solitaires retraites, savait combien elles étaient favorables à de longues et profondes méditations, et, comme il avait probablement ce jour-là beaucoup à réfléchir, il désirait être seul.

L'Artificier avait reçu plusieurs lettres du plus haut intérêt pour lui; mais il avait attendu, pour les lire et pour prendre ses résolutions, qu'il se trouvât dans la solitude qu'il avait choisie. Homme d'ordre avant tout, il retira les lettres de son portefeuille et

les plaça sur la petite table par rang de grandeur et de poids. Elles étaient là, devant lui, au nombre de quatre, et Dose, ne craignant plus la moindre interruption, résolut de briser les sceaux mystérieux qui lui cachaient peut-être sa destinée. Un cornet de poste était empreint sur l'enveloppe de la première lettre. Son grossier papier bleu faisait un singulier contraste avec l'écriture courte et maigre qui le couvrait, mais rappelait bien à l'idée celui qui l'avait envoyé : l'épais et indolent Tipfel. Il écrivait de sa petite ville frontière et demandait, en premier lieu, à Dose, s'il était heureusement sorti de cette expédition et s'il était resté en libre possession de tous ses membres.

« Je suis très-heureux, disait entre autres choses « l'ex-Bombardier, et vous ne pouvez vous imaginer, « mon cher Dose, avec quelle tranquillité d'âme j'ai « lu, loin de la bataille, le récit de vos glorieux « exploits. Quant à moi, j'en prends tout à mon aise, « et ma vie s'écoulerait sans le moindre trouble si « une malheureuse passion pour l'escrime à la baïon- « nette ne faisait chaque jour de déplorables progrès « chez mon supérieur, le Postmeister Dachsinger. « Ce genre d'exercice fait maintenant partie de notre « service, et cet enragé fantassin m'a pris pour plas- « tron, dans le vrai sens du mot. Imaginez-vous, « Dose, qu'il me fait venir chez lui deux ou trois « fois la semaine. Nous nous armons chacun d'un « fusil de bois. Un morceau de craie est assujetti à

« la pointe de la baïonnette, et je n'ai le droit de me « retirer que lorsque tout le devant de ma personne « est entièrement moucheté de blanc. Voilà ce qu'il « appelle me traiter avec une douce familiarité! « N'est-ce pas une horreur de la part d'un supérieur? « Son exigence heureusement se borne à l'escrime à « la baïonnette..... Pour le reste, je n'ai pas à me « plaindre. Souvent je mange à sa table et très-bien. « Dernièrement il m'a fait avoir une petite augmen- « tion. »

Ainsi écrivait Tipfel. Féodor Dose secoua la tête et mit silencieusement cette lettre de côté.

La seconde lettre qu'il ouvrit se trouvait dans une enveloppe de papier rougeâtre et portait le sceau de la Batterie à laquelle Dose avait l'honneur d'appartenir. C'était le Capitaine von Stengel qui écrivait de ses propres mains à son subordonné :

« Mon cher Dose, je n'ignore pas que vous avez « repris du service dans ma Batterie avec l'espoir de « faire une plus longue expédition et de mériter un « bel avancement. Mais les circonstances ne sont « plus les mêmes. On dit partout : « Le soldat dé- « telle, le paysan attelle. » Nous allons être réduits « à nos quatre pièces seulement, et je comprends « très-bien que vous n'ayez pas le désir de servir « plus longtemps. Votre conduite dans les derniers « événements a encore augmenté vos droits à un « emploi civil, et cependant j'avoue que je vous

« verrais avec le plus grand plaisir rester dans ma « Batterie. Une excellente occasion se présente. Je « dois proposer au commandant de division un « sous-officier pour Maréchal des logis chef, et c'est « sur vous que s'est fixé mon choix. Si cette proposi- « tion vous convient, faites-moi connaître votre ré- « ponse de vive voix. Je vous ai écrit cette lettre « pour que vous puissiez montrer à chacun ce que « pense de vous

« Votre chef et bien affectionné Capitaine,
« Commandant de Batterie,

« Von Stengel. »

Dose avait déjà connaissance de cette proposition. La lettre s'échappa de ses doigts, et il regarda longtemps fixement devant lui. Être nommé Maréchal des logis chef! La chose méritait réflexion, car un Maréchal des logis chef est, dans une Batterie, un personnage presque aussi puissant que le Capitaine et quelquefois même plus puissant. Mais il faudrait abandonner, pour ainsi dire, le service actif, et faire de la comptabilité, occupation pour laquelle l'Artificier éprouvait une invincible répugnance. Le baudrier d'argent eût été d'un grand poids dans la balance, si Dose n'eût été au-dessus des vanités, du moins pour les choses extérieures, car, comme poète, il aurait volontiers tout donné à qui lui eût indiqué les moyens de se faire un grand nom.

Féodor, devenir Maréchal des logis chef en temps de paix ! Jamais.... Une fois déjà il avait vu réduire sa Batterie ; il avait vu emprisonner dans de sombres magasins quatre brillantes pièces qui naguère encore volaient joyeusement à travers la plaine.... Non, Dose, après avoir goûté, comme conducteur de poste, d'une existence libre, quoique fatigante, Dose ne pourrait se déterminer à reprendre la vie de caserne.

« Cette vie est sans poésie! soupira-t-il. Je n'ai « plus un seul de mes anciens camarades et, loin du « champ de bataille où mon obusier était pour moi « un petit monde, je resterai seul et inconsolable. « Mes canonniers vont être renvoyés dans leurs « foyers. Mes six chevaux tomberont dans les mains « de quelque indigne cocher. Caton, mon cheval de « bataille, sera attelé à Dieu sait quel char à bancs, « et je me retrouverai seul.... comme un arbre sans « séve et sans feuillage..... Non, non! soupira Dose, « plutôt redevenir le Packmeister de Herr von « Dachsinger, quoique ce ne soit pas un sort digne « d'envie. »

L'Artificier, accablé de soucis, laissa tomber sa tête dans sa main en jetant un regard sur les deux lettres encore fermées et placées devant lui. De qui venaient-elles? Laquelle devait-il ouvrir la première? Il résolut cette fois de commencer par la plus grande, mais toutes deux avaient les mêmes dimensions. Il choisit alors le plus grand cachet, quoiqu'il ne fût

pas armorié comme le plus petit. L'enveloppe déchirée, il déplia la lettre et lut :

« CHER ARTIFICIER DOSE,

« Lorsque je quittai la Batterie, il y a environ « deux mois, pour jouir du long congé qui m'était « accordé, je vous promis, en raison des nombreux « et bons rapports que nous avions eus dans mes « premières années de service et de l'estime que « vous m'avez inspirée, de penser à vous quand se « présenterait l'occasion de vous être utile ! »

« Ah ! Lieutenant Robert ! » dit Féodor Dose en s'arrêtant tout à coup. Puis il reprit sa lecture :

« Je suis maintenant marié et le plus heureux des « hommes. Je me trouve dans l'Oberrhein (Haut- « Rhin) en voyage de noces et j'ai revu, conduit un « peu par le hasard, plusieurs des endroits où nous « avions ensemble échangé des boulets avec l'ennemi. « Maintenant tout ici est redevenu tranquille et on « voit encore à peine çà et là quelques traces de notre « passage. Vous devez vous souvenir de ce Cercle « de H...., du village, de la vieille ruine et d'un « certaine maison blanche que vous avez bien saluée « de vos obus. Dans le voisinage de cette maison « blanche est une autre maison dans laquelle je « suis en ce moment paisiblement occupé à vous « écrire. Ainsi va le monde, cher Dose !

« J'avais promis de vous être utile et j'espère « avoir réussi, ainsi que vous l'apprendra une lettre

« qui vous parviendra sans doute en même temps
« que celle-ci. Elle est d'un de mes amis, nouvelle-
« ment marié et aussi heureux que moi. Il vous
« fait une proposition qui peut vous convenir et qr;
« vous accepterez, j'espère. Répondez poste pour
« poste ; arrangez vos affaires dans le plus bref délai,
« et vous arriverez peut-être encore à temps pour
« nous voir ici.

« Votre Lieutenant,

« ROBERT. »

On s'imagine aisément que l'Artificier Dose, après cette préface engageante, ouvrit en toute hâte la lettre au petit cachet armorié. Elle contenait les lignes suivantes :

« HERR ARTIFICIER DOSE,

« Il vous souvient peut-être d'un jour où vous
« aviez placé votre obusier dans une petite vallée,
« pour lancer vos obus sur une certaine maison
« blanche. Vous vous souvenez peut-être aussi du
« soussigné qui se tenait auprès de vous et qui
« faillit être enlevé par un des premiers boulets de
« douze de l'ennemi. Dans la nuit qui suivit la prise
« de cette maison, nous nous rencontrâmes encore
« une fois : c'était à la forge de campagne où vous
« faisiez réparer une roue hors de service. La belle
« contrée qui environne cette maison blanche me
« plut tellement alors que, la petite expédition ter-

« minée, je ne pus m'empêcher d'y revenir. Je fus « amené, par un singulier enchaînement de circons- « tances, à acheter cette même maison blanche avec « les grands biens qui en dépendent et à m'y fixer « pour jouir de la vie de famille. Quand on prend « une femme, on prend en même temps le goût du « foyer. Je n'apprends rien de nouveau à un homme « expérimenté comme vous. Je n'ai fait que suivre « la règle générale et je m'en trouve extrêmement « heureux.

« Par les tristes temps que traverse le pays, beau- « coup de rapports sont devenus difficiles et d'autres « impossibles. Sur nos terres, nous manquons en ce « moment de gens fidèles. Il nous faudrait surtout « une main ferme qui fût en état de refaire un tout, « des débris du passé. En d'autres termes, nous « cherchons un Intendant d'un caractère énergique « et honnête, et d'une exactitude militaire. Mon ami « Robert m'a assuré que vous étiez, mon cher Ar- « tificier Dose, l'homme d'un pareil emploi. Je vous « ai assez apprécié, dans nos différentes rencontres, « pour me ranger complétement à l'opinion de mon « ami. Il m'a aussi appris votre intention de quitter « la Batterie, que l'on remettait sur le pied de paix, « et c'est ce qui m'a engagé à vous faire cette propo- « sition. Herr von Stengel, votre Capitaine, ne vous « refusera pas une permission. Je vous engage donc « à venir nous voir, aussitôt que possible, pour que « nous arrêtions nos conventions. »

Cette lecture achevée, Féodor Dose laissa échapper la lettre de sa main, et ses regards se perdirent dans la profondeur des sombres voûtes; elles lui semblèrent tout à coup s'ouvrir pour lui montrer un riant et heureux avenir. Plus de corps de garde de la poste, plus de corps de garde d'écurie, plus de vie de caserne..... Mais une existence poétique, une vie contemplative dans les prairies, au milieu des bois, à l'ombre de la vieille ruine, sur les bords d'un ruisseau au doux murmure. Féodor sentit renaître en lui, pour la première fois depuis longtemps, un souffle de poésie. Un nouveau *lied* allait peut-être éclore, sous le titre de : *L'Adieu à ma Batterie*, ou bien : *L'Intendant*, quand le bruit de la porte criant sur ses gonds interrompit ses rêveries. Le cliquetis d'un sabre lui annonça la présence d'un supérieur.

C'était le Capitaine von Stengel en personne qui venait visiter son écurie. Dose enfonça son bonnet de police sur sa tête, mit son sabre au crochet et annonça :

« Cent vingt chevaux dans l'écurie, dont deux « dans le compartiment des malades. — Rien de « nouveau. — Un sous-officier et trois hommes de « garde.

— Ha! ha! cher Dose, dit le Capitaine en s'avan- « çant avec un fin sourire vers la table, vous venez « de lire des lettres? — et combien, qui le sait! « allez-vous maintenant m'annoncer, — et bientôt,

« qui le sait! — qu'il y a ici un futur Maréchal des « logis chef? »

Dose se tenait dans l'attitude militaire la plus correcte; il répondit sans hésitation et du ton le plus gracieux :

« Excusez-moi, Herr Capitaine, je dois avant tout « vous remercier de votre grande bonté pour moi. « Mais j'ai bien réfléchi, — je ne suis pas fait pour « cette place.

— Ah, diable! s'écria avec étonnement le Chef de « la Batterie. Vous n'êtes point tenté de devenir Ma- « réchal des logis chef? — C'est vraiment singulier « et combien, qui le sait!

— Je suis fier de votre marque de confiance, « ajouta l'Artificier, et, comme je ne puis avoir de « secret pour un si bienveillant supérieur, je vous « prie de lire cette lettre. »

En prononçant ces mots, il tendit la lettre du Herr von V.... Le Capitaine commença à lire, en secouant la tête; mais bientôt il laissa échapper quelques signes approbatifs, et son visage se dérida.

« Ma foi, oui, dit-il, après une pause, cela me « paraît bon, et combien, qui le sait! Des gens haut « placés peuvent bien désirer vos services, car votre « matériel est au grand complet. — Eh bien, je « donne mon consentement! Vous allez recevoir sur- « le-champ la permission que vous désirez.

— Le Herr Capitaine ne m'en veut pas? demanda « naïvement Dose en faisant un pas en avant.

— Que dites-vous là, mon cher Artificier? » répondit vivement le Chef de la batterie en lui tendant la main; puis il ajouta en soupirant : « Au fond, « vous avez raison. Quand on a respiré pendant « quelque temps l'air libre des bois et des champs, « la vie de garnison paraît étouffante. Mais com« ment faire autrement? — Vous ne resterez pas « cette nuit de garde d'écurie, dit-il d'un ton affable, « après un instant de réflexion. Un des Bombar« diers va vous relever, et demain matin vous pour« rez venir prendre congé de moi. Il me reste en« core quelque chose d'important à vous dire!

— Et moi une prière à vous adresser, Herr Capi« taine! ajouta Dose.

— La paix ne sera peut-être pas de longue durée, « dit le Capitaine.

— Et si la guerre éclatait.... dit Dose l'œil étin« celant.

— Alors...

— Alors, s'écria Dose interrompant, dans son en« thousiasme, son supérieur, j'oserais encore vous « offrir mes services!

— C'était là ma pensée, et combien, qui le sait! » répondit le Capitaine.

Puis il serra une seconde fois cordialement la main de son subordonné, et quitta l'écurie.

Dose fut immédiatement relevé par un Bombardier. Il ramassa ses lettres et les mit dans sa poche.

Jetant alors un dernier regard sous ces voûtes à

demi perdues dans l'ombre, il se revit tout jeune à cette même place, montant comme vice-Bombardier sa première garde d'écurie. En ce moment, il descendait probablement sa dernière garde et, de toutes ses aventures dans les différents corps de garde, où s'était écoulée une partie de sa longue carrière militaire, il s'avoua que celle qui aurait pour lui les plus heureuses suites était certainement sa dernière aventure de corps de garde.

TABLE DES CHAPITRES

FIN DE LA TABLE

COULOMMIERS. — Typog. A. MOUSSIN

OEUVRES DE VICTOR HUGO

FORMAT IN-18 JÉSUS, A 3 FR. 50 LE VOLUME

Notre-Dame de Paris. 2 vol.

Bug-Jargal. — Le dernier jour d'un condamné. — Claude Gueux. 1 vol.

La légende des siècles. 1 vol.

Le Rhin. 3 vol.

Les contemplations. 2 vol.

Les voix intérieures. — Les rayons et les ombres. 1 vol.

Han d'Islande. — Discours. 2 v

Odes et ballades. 1 vol.

Orientales. — Feuilles d'auto — Chants du crépuscule. 1 vo

Littérature et philosophie mê 2 vol.

Théâtre. 4 vol.

Chaque volume se vend séparément

OEUVRES D'EDMOND ABOUT

FORMAT IN-8

Le roi des montagnes. 1 volume avec 158 vignettes par Gustave Doré. 5 fr.

Le progrès. 1 vol. 3 fr. 50

FORMAT IN-18 JÉSUS

à 3 fr. 50 le volume.

Alsace ; 4e édition. 1 vol.

Causeries. 2 vol.

Chaque volume se vend séparément.

La Grèce contemporaine ; 6e édition. 1 vol.

Le progrès ; 4e édition. 1 vol.

...urc... Le bal des artistes. — Le ...re. — L'ouverture au château. ...out Paris. — La chambre d'ami. — Chasse allemande. — L'inspe générale. — Les cinq perles ; ... tion. 1 vol.

Madelon ; 6e édition. 1 vol.

Salon de 1864. 1 vol.

Salon de 1866. 1 vol.

Théâtre impossible (Guillery. — sassin. — L'éducation d'un prin Le chapeau de sainte Cather 2e édition. 1 vol.

L'A, B, C du travailleur ; 2e é 1 vol.

Les mariages de province ; 4e é 1 vol.

La vieille roche. Première parti *mari imprévu* ; 2e édition. 1 vo — Deuxième partie. *Les vacance comtesse* ; 2e édition. 1 vol.

— Troisième partie. *Le marquis de Lanrose;* 2e édition. 1 vol.

Le Fellah; 2e édition. 1 vol.

L'infâme; 2e édition. 1 vol.

FORMAT IN-18 JÉSUS

à 2 fr. le volume.

Germaine; 10e édition. 1 vol.

Le roi des montagnes; 10e édition. 1 vol.

Les mariages de Paris; 15e édition. 1 vol.

L'homme à l'oreille cassée; 6e édition. 1 vol.

Maître Pierre; 4e édition. 1 vol.

Tolla; 10e édition. 1 vol.

Trente et quarante. — Sans dot. — Les parents de Bernard; 7e édition. 1 vol.

Voyage à travers l'exposition universelle des beaux-arts en 1855. 1 vol.

Le capital pour tous. Brochure in-18 jésus. 10 c.

Nos artistes au salon de 1857. 1 vol. in-18 jésus. 1 fr. 25

OEUVRES DE VICTOR CHERBULIEZ

FORMAT IN-8

L'Allemagne politique depuis la paix de Prague. 1 vol. 6 fr.

FORMAT IN-18 JÉSUS

à 3 fr. 50 le volume.

Le comte Kostia; 4e édition. 1 volume.

Prosper Randoce. 1 vol.

Paule Méré; 2e édition. 1 vol.

Le roman d'une honnête femme; 4e édition. 1 vol.

Le grand œuvre. 1 vol.

L'aventure de Ladislas Bolski; 3e édition. 1 vol.

La revanche de Joseph Noirel. 1 vol.

Études de littérature et d'art. 1 vol.

Meta Holdenis; 2e édition. 1 vol.

L'Espagne politique (1868-1873). 1 vol.

OEUVRES DE R. TÖPFFER

FORMAT IN-18 JÉSUS, A 3 FR. 50 LE VOLUME

Nouvelles genevoises. 1 vol.

Rosa et Gertrude. 1 vol.

Le presbytère. 1 vol.

Réflexions et menus propos d'un peintre génevois, ou Essais sur le beau dans les arts. 1 vol.

OEUVRES DE H. TAINE

FORMAT IN-8

De l'intelligence. 2 vol. 15 fr.

Les écrivains anglais contemporains. 1 vol. 7 fr. 50

Voyage en Italie. 2 vol. 12 fr.

On vend séparément :
Tome I : *Naples et Rome*, 6 fr.
Tome II : *Florence et Venise*, 6 fr.

Notes sur Paris. Vie et aventures de M. Frédéric-Thomas Graindorge. 1 volume. 3 fr. 50

Voyage aux Pyrénées ; 2e édition. 1 volume illustré de 350 vignettes par Gustave Doré. 10 fr.

FORMAT IN-18 JÉSUS

à 3 fr. 50 le volume.

Essai sur Tite Live ; 2e édition. 1 volume.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Essais de critique et d'histo
3e édition. 1 vol.

Nouveaux essais de critique et d
toire ; 3e édition. 1 vol.

Histoire de la littérature angla
3e édition. 5 vol.

La Fontaine et ses fables ; 5e édi
1 vol.

Les philosophes classiques du
siècle en France ; 3e édition. 1
lume.

Voyage aux Pyrénées ; 4e édi
1 vol.

Notes sur l'Angleterre ; 4e édi
1 vol.

Notes sur Paris. Vie et opinions
M. Frédéric-Thomas Graindor
6e édition. 1 vol.

Un séjour en France de 1792 à 1
Lettres d'un témoin de la Révolu
française, traduites de l'anglais. 1

Du suffrage universel et de la
nière de voter. 1 vol. in-18. 5

OEUVRES DE E. CARO

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La philosophie de Goëthe. 1 volume in-8. 5 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

FORMAT IN-18 JÉSUS

à 3 fr. 50 le volume.

Études morales sur le temps présent ; 2e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Nouvelles études morales sur
temps présent. 1 vol.

L'idée de Dieu et ses nouveaux c
tiques ; 5e édition. 1 vol.

Le matérialisme et la science ; 2e
tion. 1 vol.

Les jours d'épreuve. 1 vol.

SAINTE-BEUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Port-Royal; 3e édition revue et augmentée. 7 vol. in-18 jésus. 24 fr. 50

Le tome VII comprend une Table alphabétique et analytique des matières et des noms contenus dans les six premiers volumes.

OEUVRES DE JULES SIMON

FORMAT IN-8

La réforme de l'enseignement secondaire. 1 vol. 6 fr.

Le libre échange. 1 vol. 3 fr. 50

FORMAT IN-18 JÉSUS

à 3 fr. 50 le volume.

La liberté politique; 4e édition. 1 volume.

La liberté civile; 4e édition. 1 vol.

La liberté de conscience; 5e édition. 1 vol.

La religion naturelle; 7e édition. 1 vol.

Le devoir; 11e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

L'ouvrière; 8e édition. 1 vol.

L'école; 8e édition. 1 vol.

L'ouvrier de huit ans; 4e édition. 1 vol.

Le travail; 4e édition. 1 vol.

La politique radicale; 3e édition. 1 vol.

La peine de mort; 2e édition. 1 vol. in-18 jésus. 1 fr.

Discours sur la situation de l'enseignement supérieur, prononcé à l'assemblée générale des délégués des sociétés savantes, réunies à la Sorbonne, le 19 avril 1873. Broch. in-12. 50 c.

LITTÉRATURE ANGLAISE

Byron (lord) : *Œuvres complètes*, traduites par M. Benjamin Laroche. 4 volumes in-18 jésus, qui se vendent séparément. 3 fr. 50

Child-Harold. 1 vol.
Poëmes. 1 vol.
Drames. 1 vol.
Don Juan. 1 vol.

Macaulay (lord) : *Œuvres diverses*, traduites par MM. Am. Pichot, Ad. Joanne et E.-D. Forgues. 2 vol. in-18 jésus. 7 fr.

Ossian : *Poëmes gaéliques*, recueillis par Mac Pherson, traduits par P. Christian et précédés de recherches sur Ossian et les Calédoniens. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

Shakespeare : *Œuvres complètes*, traduites par E. Montégut. 10 volumes in-18 jésus, qui se vendent séparément. 3 fr. 50

TOME I. — La tempête. — Les gentilhommes de Vérone. — La comédie des méprises. — Le songe d'une nuit d'été. — Le marchand de Venise.
TOME II. — Beaucoup de bruit pour rien. — Mesure pour mesure.— La mégère domptée. — Peines d'amour perdues.
TOME III. — Comme il vous plaira. — Tout est bien qui finit bien. — Le conte d'hiver. — Le soir des rois. — Les joyeu[ses com]mères de Windsor.
TOME IV.— Le roi Jean.— Le roi Ric[hard II.] — Le roi Henri IV.
TOME V.— Le roi Henri V. — Le roi [Henri VI] (première et deuxième parties).
TOME VI.— Le roi Henri VI (troisième [partie].) — Le roi Richard III. — Le roi He[nri VIII.]
TOME VII. — Timon d'Athènes. — T[roïlus et] Cressida. — Coriolan. — Jules Cé[sar.]
TOME VIII. — Antoine et Cléopâtre. [— Péri]clès. — Le roi Lear. — Macbeth.
TOME IX. — Roméo et Juliette. — Ha[mlet. —] Othello.
TOME X. — Cymbeline. — Poëme. - [Petits] poëmes. — Sonnets.

Shakespeare : *Œuvres drama[tiques]*, traduction d'Émile Montégut. [3 vol.] grand in-8 richement illustrés.

TOME I. — Les Comédies.
TOME II. — Les Tragédies.
TOME III. — Les Drames.

Chaque volume se vend séparément.

Tennyson (Alfred) : *Les idyl[les du] roi : Énide, Viviane, Geniève, [Elaine].* Quatre poëmes traduits de l'[anglais,] contenant 36 gravures sur aci[er d'a]près les dessins de G. Doré. [1] vol. in-fol. cartonné richement.

Chaque poëme forme un volume qui [se vend] séparément, cartonné.

LITTÉRATURE ALLEMANDE

Goëthe : *Œuvres*, traduction nouvelle par Jacques Porchat. 10 vol. in-8, 60 fr.

On vend séparément :

TOME I. — Poésies diverses. — Pensées. — Divan oriental, occidental, avec le c[ommen]taire,
TOMES II, III et IV. — Théâtre.
TOME V. — Poëmes et romans.

Tome VI. — Les années d'apprentissage de Wilhem Meister. 6 fr.
Tome VII. — Les années de voyage de Wilhelm Meister. — Opuscules. 6 fr.
Tome VIII. — Mémoires. 6 fr.
Tome IX. — Voyages en Suisse et en Italie. 6 fr.
Tome X. — Mélanges. 6 fr.

100 exemplaires numérotés ont été tirés sur grand raisin superfin collé. Les 10 v. 150 fr.
Il ne reste plus que 6 exemplaires de ce tirage.

Schiller : *Œuvres*, traduction nouvelle par Ad. Regnier, de l'Institut. 8 vol. in-8. 48 fr.

On vend séparément :

Tome I. — Vie de Schiller. — Poésies. 6 fr.
Tomes II, III et IV. — Théâtre. 18 fr.
Tomes V et VI. — Œuvres historiques. 12 fr.
Tome VII. — Mélanges, précédés du Visionnaire. 6 fr.
Tome VIII. — Esthétique. 6 fr.

100 exemplaires numérotés ont été tirés sur grand raisin superfin collé. Les 8 vol. 120 fr.
Il ne reste plus que 4 exemplaires de ce tirage.

LITTÉRATURE ITALIENNE

Dante : *La divine comédie*, traduite par P.-A. Fiorentino ; 9e édition. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

Dante Alighieri : *L'enfer*, édition de grand luxe. Un magnifique v. in-folio, contenant la traduction française de P.-A. Fiorentino, le texte italien et 76 grandes compositions de G. Doré, gravées sur bois et tirées à part, cartonné richement. 100 fr.

— *Le purgatoire et le paradis*, édition de grand luxe. Un magnifique volume in-folio contenant la traduction française de P.-A. Fiorentino, le texte italien et 60 grandes compositions de G. Doré, cartonné richement. 100 fr.

Le même ouvrage, avec le texte italien seul et les 60 grandes compositions de Gustave Doré. Un magnifique volume in-folio, cartonné richement. 100 fr.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Cervantès : *Don Quichotte*, traduit de l'espagnol par M. L. Viardot. 2 vol. in-18 jésus. 7 fr.

— *L'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche*, traduction par L. Viardot. Édition de grand luxe. 2 magnifiques volumes in-folio, contenant 370 dessins de G. Doré, gravés sur bois par Pisan, cartonnés richement. 160 fr.

— *L'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche*, traduit et annoté par Louis Viardot, avec 370 compositions de Gustave Doré (114 grandes compositions tirées à part, et 256 têtes de pages et culs-de-lampe), gravés sur bois par H. Pisan. Deux magnifiques vol. in-4, brochés. 38 fr.

La reliure des deux volumes se paye en sus : en percaline rouge, tranches jaspées, 10 fr.; tr. dorées, 12 fr.; dos en maroquin, 20 fr.

Paris. — Imprimerie Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.



DATE DUE

